This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Eardley

Miss Cardleys.

Eardley

Mrs Earleys.

Eardley

Miss Eardleys.

RECUEIL

DES

PIÉCES DE THÉATRE,

LUES

PAR MR. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE STREET, LEICESTER FIELDS.

TOM. III.

À LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street, au Coin de Bruton Street.

M.DCC.LXXXV.

840.8
L646
V.3

Fr III 4-30-53 MFP

LE

BARBIER

DE

SÉVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES,

Par M. DE BEAUMARCHAIS;

Repréſentée & tombée ſur le Théatre de la COMÉDIE FRANÇOISE aux Tuileries, le 23 de Février, 1775.

——Et j'étois Pere, & je ne pus mourir!

ZAÏRE, Acte II.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-ſtreet, au Coin de Bruton-ſtreet.

M DCC LXXXV.

PERSONNAGES.

(Les habits des Acteurs doivent être dans l'ancien coſtume Eſpagnol).

LE COMTE ALMAVIVA, *Grand-d'Eſpagne, amant inconnu de Roſine, paroît, au premier Acte, en veſte & culotte de ſatin; il eſt enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape Eſpagnole; chapeau noir rabattu, avec un ruban de couleur autour de la forme. Au 2e Acte, habit uniforme de Cavalier, avec des mouſtaches & des bottines. Au 3e habillé en Bachelier: cheveux ronds; grande fraiſe au cou, veſte, culotte, bas & manteau d'Abbé. Au 4e Acte, il eſt vêtu ſuperbement à l'Eſpagnole avec un riche manteau; par-deſſus tout, le large manteau brun dont il ſe tient enveloppé.*

BARTHOLO, *Médecin, Tuteur de Roſine: habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraiſe & manchettes relevées; une ceinture noire, & quand il veut ſortir de chez lui, un long manteau écarlate.*

ROSINE, *jeune perſonne d'extraction noble, & Pupille de Bartholo, habillée à l'Eſpagnole.*

FIGARO, *Barbier de Séville, en habit de Major Eſpagnol, la tête couverte d'une reſcille, ou filet, chapeau blanc, ruban de couleur autour de la forme: un fichu de ſoie, attaché fort lâche à ſon cou, gilet & haut-de-chauſſe de ſatin, avec des boutons & boutonnieres frangés d'argent; une grande ceinture de ſoie; les jarrietieres nouées avec des glands qui pendent ſur chaque jambe; veſte de couleur tranchante, à grands*

revers de la couleur du gilet, bas blancs & ſouliers gris.

DON BAZILE, *Organiſte, Maître à chanter de Roſine; chapeau noir rabattu, ſoutanelle & long manteau, ſans fraiſe ni manchettes.*

LA JEUNESSE, *vieux Domeſtique de Bartholo.*

L'ÉVEILLÉ, *autre Valet de Bartholo, garçon niais & endormi. Tous deux habillés en Galliciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle, culotte bleue, & veſte de méme, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le paſſage des bras, ſont pendantes par derriere.*

Un NOTAIRE.

Un ALCADE, *homme de Juſtice, avec une longue baguette blanche à la main.*

Pluſieurs ALGUAZILS & VALETS *avec des flambeaux.*

La Scene eſt à Séville, dans la rue & ſous les fenêtres de Roſine, au premier Acte; & le reſte de la Piece dans la Maiſon du Docteur Bartholo.

LE BARBIER DE SÉVILLE, OU LA PRÉCAUTION INUTILE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une Rue de Séville, où toutes les croiſées ſont grillées.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *ſeul, en grand manteau brun & chapeau rabattu. Il tire ſa montre, en ſe promenat.*

LE jour eſt moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de ſe montrer derriere ſa jalouſie eſt encore éloignée. N'importe, il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'inſtant de la voir. Si quelque aimable de la Cour

pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins ſous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé, il me prendroit pour un Eſpagnol du temps d'Iſabelle.—Pourquoi non ? Chacun court après le bonheur. Il eſt pour moi dans le cœur de Roſine.—Mais quoi ! ſuivre une femme à Seville, quand Madrid & la Cour offrent de toutes parts des plaiſirs ſi faciles ?—Et c'eſt cela même que je fuis. Je ſuis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance, ou la vanité nous préſentent ſans ceſſe. Il eſt ſi doux d'être aimé pour ſoi-même ; & ſi je pouvois m'aſſurer ſous ce déguiſement——Au diable l'importun.

SCENE II.

FIGARO, LE COMTE, *caché.*

FIGARO, *une guitarre ſur le dos, attachée en bandouliere avec un large ruban ; il chantonne gaiement, un papier & un crayon à la main.*

BANNISSONS le chagrin,
Il nous conſume ;
Sans le feu du bon vin,
Qui nous rallume ;
Réduit à languir,
L'homme ſans plaiſir
Vivroit comme un ſot,
Et mourroit bientôt ;

Juſques-là, ceci ne va pas mal, ein, ein.

Et mourroit bientôt.
Le vin & la pareſſe
Se diſputent mon cœur——

Eh non ! ils ne ſe le diſputent pas, ils y regnent paiſiblement enſemble——

Se partagent—mon cœur.

dit-on, ſe partagent ?—Eh mon Dieu ! nos faiſeurs d'Opera-Comiques n'y regardent pas de ſi près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. *(Il chante.)*

Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque choſe de beau, de brillant, de ſcintillant, qui eût l'air d'une penſée.

(Il met un genou en terre & écrit en chantant)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendreſſe—
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc ! c'eſt plat. Ce n'eſt pas ça—Il me faut une oppoſition, une antitheſe :

Si l'une—eſt ma maîtreſſe,
L'autre——

Eh parbleu j'y ſuis——

L'autre eſt mon ſerviteur.

Fort bien, Figaro !——*(Il écrit en chantant.)*

Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur ;
Si l'une eſt ma maîtreſſe,
L'autre eſt mon ſerviteur,
L'autre eſt mon ſerviteur,
L'autre eſt mon ſerviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale, si je ne sçais ce que je dis. (*Il apperçoit le Comte.*) J'ai vu cet Abbé-là quelque part.

(*Il se releve.*)

LE COMTE, *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'est pas un Abbé! cet air altier & noble——

LE COMTE.

Cette tournure grotesque——

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'est le Comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE.

Maraud! si tu dis un mot——

FIGARO.

Oui, je vous reconnois; voilà les bontés familieres dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoissois pas, moi. Te voilà si gros & si gras——

FIGARO.

Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misere.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je

t'avois autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, Monſeigneur; & ma reconnoiſſance——

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguiſement que je veux être inconnu ?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque choſe; & deux hommes qui jaſent ſont moins ſuſpects qu'un ſeul qui ſe promene. Ayons l'air de jaſer. Eh bien cet emploi.

FIGARO.

Le Miniſtre ayant égard à la recommendation de Votre Excellence, me fit nommer, ſur le champ, Garçon Apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'Armée ?

FIGARO.

Non; dans les harras d'Andalouſie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début !

FIGARO.

Le poſte n'étoit pas mauvais; parce qu'ayant le diſtrict des panſements & des drogues, je vendois ſouvent aux hommes de bonnes médecines de cheval.

LE COMTE.

Qui tuoient les ſujets du Roi ?

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remede univerſel : mais qui n'ont pas laiſſé de guérir quelquefois des Galliciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO.

Quitté ? C'eſt bien lui-même ; on m'a deſſervi auprès des Puiſſances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle & livide.—

LE COMTE.

Eh grace ! grace, ami ! Eſt-ce que tu fais auſſi des vers ? Je t'ai vu-là griffonnant ſur ton genou, & chantant dés le matin.

FIGARO.

Voilà préciſément la cauſe de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Miniſtre que je faiſois, je puis dire, aſſez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux Journaux, qu'il couroit des Madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a ſeu que j'étois imprimé tout vif, il a pris la choſe au tragique, & m'a fait ôter mon emploi, ſous prétexte que l'amour des Lettres eſt incompatible avec l'eſprit des affaires.

LE COMTE.

Puiſſamment raiſonné ! & tu ne lui fis pas repréſenter——

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié ; perſuadé qu'un Grand nous fait aſſez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me ſouviens qu'à mon ſervice tu étois un aſſez mauvais ſujet.

FIGARO.

Eh mon Dieu ! Monſeigneur, c'eſt qu'on veut que le pauvre ſoit ſans défaut.

LE COMTE.

Pareſſeux, dérangé——

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un Domeſtique, votre Excellence connoît-elle beaucoup de Maîtres qui fuſſent dignes d'être valets ?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette Ville ?

FIGARO.

Non pas tout-de-ſuite.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment——J'ai cru que c'étoit elle—Dis toujours ; je t'entends de reſte.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus eſſayer de nouveau mes talents littéraires, & le théatre me parut un champ d'honneur—

LE COMTE.

Ah miſéricorde !

FIGARO.

Pendant ſa replique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalouſie.

En vérité, je ne ſçais comment je n'eus pas le plus grand ſuccès ; car j'avois rempli le parterre des plus excellents Travailleurs ; des mains—comme des battoirs ; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudiſſements ſourds ; & d'honneur, avant la piece, la café m'avoit paru dans les meilleures diſpoſitions pour moi. Mais les efforts de la cabale——

LE COMTE.

Ah ! la cabale ! Monſieur l'Auteur tombé !

FIGARO.

Tout comme une autre : pourquoi pas ? Ils m'ont ſifflé ; mais ſi jamais je puis les raſſembler.

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux ?

FIGARO.

Ah ! comme je leur en garde ! Morbleu !

LE COMTE.

Tu jures ! Sçais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ſes Juges ?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au Théatre ; la vie eſt trop courte pour uſer un pareil reſſentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuſe colere me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'eſt mon bon ange, Excellence, puiſque je ſuis

aſſez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des Lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, & que livrés au mépris oú ce riſible acharnement les conduit, tous les Inſectes, les Mouſtiques, les Couſins, les Critiques, les Maringouins, les Envieux, les Feuilliſtes, les Libraires, les Cenſeurs, & tout ce qui s'attache à la peau des malheureuſes Gens de Lettres achevoit de déchiqueter & ſucer le peu de ſubſtance qui leur reſtoit; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégouté des autres, abymé de dettes & léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du raſoir eſt préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; & mon bagage en ſautoir, parcourant philoſophiquement les deux Caſtilles, la Manche, l'Eſtramadoure, la Siera-Morena, l'Andaloufie; accueilli dans une ville, empriſonné dans l'autre, & par-tout ſupérieur aux événements; aidant au bon temps, ſupportant le mauvais; me moquant de ſots, bravant les méchants; riant de ma miſere & faiſant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, & prêt à ſervir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné un philoſophie auſſi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me preſſe de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté-là?

LE COMTE.

Sauvons nous.

FIGARO.

Pourquoi ?

LE COMTE.

Viens-donc, malheureux ! tu me perds.

(Ils ſe cachent.)

SCENE III.

BARTHOLO, ROSINE, *(La jalouſie du premier étage s'ouvre, & Bartholo & Roſine ſe mettent à la fenêtre.)*

ROSINE.

Comme le grand air fait plaiſir à reſpirer ! Cette jalouſie s'ouvre ſi rarement—

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE.

Ce ſont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que la Précaution inutile ?

ROSINE.

C'eſt une Comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque Drame encore ! Quelque ſottiſe d'un nouveau genre ! (*)

ROSINE.

Je n'en ſçais rien.

BARTHOLO.

Euh, euh, les Journaux & l'autorité nous en feront raiſon. Siecle barbare !—

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre ſiecle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté ; qu'a-t'il produit pour qu'on le loue ? Sottiſes de toute eſpece ; la liberté de penſer, l'attraction, l'électricité, le tolerantiſme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, & les drames——

ROSINE, *le papier lui échappe & tombe dans la rue.*

Ah ! ma chanſon, ma chanſon eſt tombée en vous écoutant ; courez, courez donc, Monſieur, ma chanſon ; elle ſera perdue.

BARTHOLO.

Que diable auſſi, l'on tient ce qu'on tient.

(Il quitte le Balcon)

ROSINE, *regarde en dedans & fait ſigne dans la rue.*

S't, s't ; (*le Comte paroît*) ramaſſez vite & ſauvez-vous.

(*) Bartholo n'aimoit pas les Drames. Peut-être avoit-il fait quelque Tragédie dans ſa jeuneſſe.

(*Le Comte ne fait qu'un ſaut, ramaſſe le papier & rentre.*)

BARTHOLO, *ſort de la maiſon, & cherche.*
Où donc eſt-il ? Je ne vois rien.

ROSINE.
Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO,
Vous me donnez là une jolie commiſſion ! Il eſt donc paſſé quelqu'un ?

ROSINE.
Je n'ai vu perſonne.

BARTHOLO, *à lui même.*
Et moi qui ai la bonté de chercher——Bartholo, vous n'êtes qu'un ſot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalouſie ſur la rue (*Il rentre*).

ROSINE, *toujours au balcon.*
Mon excuſe eſt dans mon malheur : ſeule, enfermée, en butte à la perſécution d'un homme odieux ; eſt-ce un crime de tenter à ſortir d'eſclavage ?

BARTHOLO, *paroiſſant au balcon.*
Rentrez, Signora ; c'eſt ma faute ſi vous avez perdu votre chanſon ; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure.
(*Il ferme la jalouſie à la clef.*)

SCENE

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO. *(Ils entrent avec précaution.)*

LE COMTE.

APRÉSENT qu'ils ſont retirés ; examinons cette chanſon, dans laquelle un Myſtére eſt ſûrement renfermé. C'eſt un billet !

FIGARO.

Il demandoit ce que c'eſt que la précaution inutile!

LE COMTE, *lit vivement.*

" Votre empreſſement excite ma curioſité ; ſi-tôt " que mon Tuteur ſera ſorti, chantez indifférem- " ment ſur l'air connu de ces couplets, quelque " choſe qui m'apprenne enfin le nom, l'état & les " intentions de celui qui paroît s'attacher ſi ob- " ſtinément à l'infortunée Roſine."

FIGARO, *contrefaiſant la voix de Roſine.*

Ma chanſon, ma chanſon eſt tombée ; courez, courez donc, *(Il rit)* ah, ah, ah, ah ! O ces femmes ! voulez-vous donner de l'adreſſe à la plus ingénue ? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chere Roſine !

FIGARO.

Monſeigneur, je ne ſuis plus en peine des motifs

de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit, mais si tu jases—

FIGARO.

Moi jaser! je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur & de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot: mon intérêt vous répond de moi; pesez tout à cette balance, &——

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que les hazard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté—Tu viens de la voir! Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline & mariée à un vieux Médecin de cette Ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiseau, ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du Docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants & les écarter; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt——

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah! quelle nouvelle! J'étois résolu de

tout oſer pour lui préſenter mes regrets ; & je la trouve libre ! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, & l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui deſtine. Tu connois donc ce Tuteur ?

FIGARO.

Comme ma mere.

LE COMTE.

Quel homme eſt-ce ?

FIGARO, *vivement.*

C'eſt un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, ruſé, blaſé, qui guette & furete & gronde & geint tout-à-la-fois.

LE COMTE, *impatienté.*

Eh ! je l'ai vu. Son caractere ?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux & jaloux à l'excès de ſa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainſi ſes moyens de plaire ſont——

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité ?

FIGARO.

Tout juſte autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en ſe rendant heureux——

FIGARO.

C'eſt faire à la fois le bien public & particulier : Chef-d'œuvre de morale, en vérité, Monſeigneur !

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer ſa porte ?

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvoit la calfeutrer——

LE COMTE.

Ah ! diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez lui ?

FIGARO.

Si j'en ai ! *Primo*, la maiſon que j'occupe appartient au Docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah !

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoiſſance, je lui promets dix piſtoles d'or par an *gratis* auſſi.

LE COMTE, *impatienté*.

Tu es ſon locataire ?

FIGARO.

De plus, ſon Barbier, ſon Chirurgien, ſon Apothicaire ; il ne ſe donne pas dans ſa maiſon, un coup de raſoir, de lancette ou de piſton, qui ne ſoit de la main de votre ſerviteur.

LE COMTE, *l'embraſſe*.

Ah ! Figaro, mon ami, tu ſeras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peſte ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les diſtances ! Parlez-moi des gens paſſionnés !

LE COMTE.

Heureux Figaro ! tu vas voir ma Roſine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

FIGARO.

C'eſt bien là un propos d'amant ! Eſt-ce que je l'adore, moi ? Puſſiez-vous prendre ma place !

LE COMTE.

Ah ! ſi l'on pouvoit écarter tous les ſurveillants !

FIGARO.

C'eſt à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures ſeulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien!

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête ſi la Pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocents—

LE COMTE.

Scélérat !

FIGARO.

Eſt-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous beſoin de mon miniſtere. Il ne s'agit que de les traiter enſemble.

LE COMTE.

Mais ce Médecin peut prendre un ſoupçon.

FIGARO.

Il faut marcher ſi vîte, que le ſoupçon n'ait pas le temps de naître : il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le Colonel eſt de mes amis.

FIGARO.

Bon. Préſentez-vous chez le Docteur en habit de Cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; & moi, je me charge du reſte.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne ſeroit même pas mal que vous euſſiez l'air entre deux vins——

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu leſtement ſous cette apparence déraiſonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, & vous croie plus preſſé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO.

Ah oui ! Moi ! Nous ſerons bienheureux s'il ne vous reconnoît pas, vous, qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE.

Tu as raiſon.

FIGARO.

C'eſt que vous ne pourrez peut-être pas ſoutenir ce perſonnage difficile. Cavalier—pris de vin—

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (*prenant un ton ivre*). N'eſt-ce point ici la maiſon du Docteur Bartholo, mon ami ?

FIGARO.

Pas mal, en vérité ; vos jambes ſeulement un peu plus avinées. (*d'un ton plus ivre*) N'eſt-ce pas ici la maiſon——

LE COMTE.

Fi donc ? Tu as l'ivreſſe du peuple.

FIGARO.

C'eſt la bonne ; c'eſt celle du plaiſir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'eſt notre homme : éloignons-nous juſqu'à ce qu'il ſoit parti.

SCENE V.

LE COMTE & FIGARO *cachés*, BARTHOLO.

BARTHOLO *ſort, en parlant à la maiſon.*

JE reviens à l'inſtant ; qu'on ne laiſſe entrer perſonne. Quelle ſottiſe à moi d'être deſcendu ! Dès qu'elle m'en prioit, je devois bien me douter. —Et Bazile qui ne vient pas ! Il devoit tout arranger pour que mon mariage ſe fît ſecretement demain : & point de nouvelles ! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCENE VI.

LE COMTE, FIGARO

LE COMTE.

QU'AI-JE entendu ? demain il épouſe Roſine en ſecret !

FIGARO.

Monſeigneur, la difficulté de réuſſir ne fait qu'ajouter à la néceſſité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel eſt donc ce Bazile qui ſe mêle de ſon mariage ?

FIGARO.

Un pauvre hére qui montre la Muſique à ſa pupille, infatué de ſon art, friponneau, beſoineux, à genoux devant un écu, & dont il ſera facile de venir à bout, Monſeigneur.—*Regardant à la jalouſie.* La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc ?

FIGARO.

Derriere ſa jalouſie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi ?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas : *chantez indifféremment ?* c'eſt-à-dire, chantez, comme ſi vous chantiez—— ſeulement pour chanter. Oh ! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puiſque j'ai commencé à l'intéreſſer ſans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris ; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Roſine a jetté.*) Mais comment chanter ſur cette muſique ? Je ne ſçais pas faire des vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, Monſeigneur, eſt excellent : en amour, le cœur n'eſt pas difficile ſur les productions de l'eſprit—& prenez ma guitare.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en faſſe ? j'en joue ſi mal !

FIGARO.

Eſt-ce qu'un homme comme vous ignore quelque choſe ? Avec le dos de la main ; from, from, from—Chanter ſans guitare à Séville ! vous ſeriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépiſté.

Figaro ſe colle au mur ſous le balcon.

LE COMTE, *chante en ſe promenant, & s'accompagnant ſur ſa guitare.*

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez, je me ferai connoître.
Plus inconnu, j'oſois vous adorer.
En me nommant, que pourrai je eſpérer ?
N'importe, il faut obéir à ſon maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu ! Courage, Monſeigneur.

LE COMTE.

DEUXIEME COUPLET.

Je ſuis Lindor ; ma naiſſance eſt commune ;
Mes vœux ſont ceux d'un ſimple Bachelier :
Que n'ai je, hélas ! d'un brillant Chevalier
A vous offrir le rang & la fortune !

FIGARO.

Eh comment diable ! je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIEME COUPLET.

Tous les matins ici d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour ſans eſpoir ;
Je bornerai mes plaiſirs à vous voir ;
Et puiſſiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO.

Oh, ma foi ! pour celui-ci !——*Il s'approche & baiſſe le bas de l'habit de ſon Maître.*

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE, *en-dedans, chante.*

Air du Maître en droit.

Tout me dit que Lindor eſt charmant,
Que je dois l'aimer conſtamment——

On entend une croiſée qui ſe ferme avec bruit.

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE.

Elle a fermé ſa fenêtre ; quelqu'un apparemment eſt entré chez elle.

FIGARO.

Ah ! la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle eſt priſe, Monſeigneur.

LE COMTE.

Elle ſe ſert du moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout me dit que Lindor eſt charmant.* Que de graces ! que d'eſprit.

FIGARO.

Que de ruſe ! que d'amour !

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle ſe donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle paſſera plutôt à travers cette jalouſie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en eſt fait, je ſuis à ma Roſine—pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, Monſeigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monſieur Figaro ? je n'ai qu'un mot à vous dire : elle ſera ma femme ; & ſi vous ſervez bien mon projet en lui cachant mon nom—tu m'entends, tu me connois——

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune ; mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre ſuſpects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, pû par la force de mon Art, je vais, d'un ſeul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalouſie, fourvoyer l'intrigue, & renverſer tous les obſtacles. Vous, Monſeigneur, chez moi, l'habit de ſoldat, le billet de logement, & de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or ?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or : c'eſt le nerf de l'intrigue !

LE COMTE.

Ne te fâches pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE COMTE.

Et ta Guitare ?

FIGARO, *revient.*

J'oublie ma Guitare ! Moi ! je ſuis donc fou !

Il s'en va.

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi ?

FIGARO, *revient.*

Ah ! réellement je ſuis frappé ! ma Boutique, à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *Conſilio Manuque*, FIGARO. *Il s'enfuit.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repréſente l'appartement de Roſine. La croiſée dans le fond du Théatre eſt fermée par une jalouſie grillée.

SCENE PREMIERE.

ROSINE *ſeule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier ſur la table & ſe met à écrire.*

MARCELINE eſt malade ; tous les gens ſont occupés ; & perſonne ne me voit écrire. Je ne ſçais ſi ces murs ont des yeux & des oreilles, ou ſi mon Argus a un génie mal-faiſant qui l'inſtruit à point nommé ; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine ſur le champ l'intention— Ah Lindor ! *(Elle cachete la lettre).* Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand & comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalouſie parler long-temps au Barbier Figaro. C'eſt un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié ; ſi je pouvois l'entretenir un moment.

SCENE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, *ſurpriſe.*

Ah ! Monſieur Figaro, que je ſuis aiſe de vous voir !

FIGARO.

Votre ſanté, Madame ?

ROSINE.

Pas trop bonne, Monſieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois ; il n'engraiſſe que les ſots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas ſi vivement ? je n'entendois pas : mais——

FIGARO.

Avec un jeune Bachelier de mes parents, de la plus grande eſpérance ; plein d'eſprit, de ſentiments, de talents, & d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh, tout-à-fait bien, je vous aſſure ! Il ſe nomme ?——

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien. Mais s'il n'eût pas quitté bruſquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE.

Il en trouvera, Monſieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'eſt pas fait pour reſter inconnu.

FIGARO.

Fort bien. *(haut)* Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à ſon avancement.

ROSINE.

Un défaut, Monſieur Figaro! Un défaut! en êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il eſt amoureux.

ROSINE.

Il eſt amoureux! & vous appellez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en eſt un que relativement à ſa mauvaiſe fortune.

ROSINE.

Ah! que le ſort eſt injuſte! Et nomme-t'il la perſonne qu'il aime? Je ſuis d'une curioſité——

FIGARO.

Vous êtes la derniere, Madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, Monſieur Figaro? je ſuis diſcrete; ce jeune homme vous appartient; il m'intéreſſe infiniment.—Dites donc.

FIGARO, *la regardant finement.*

Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte & fraîche, agaçant l'appé-

tit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rozée, & des mains ! de joues ! des dents ! des yeux !——

ROSINE.

Qui reſte en cette Ville ?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être ?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah ! que c'eſt charmant——pour Monſieur votre parent. Et cette perſonne eſt ?——

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée ?

ROSINE, *vivement.*

C'eſt la ſeule choſe que vous ayez oubliée, Monſieur Figaro. Dites donc, dites donc vîte ; ſi l'on rentroit je ne pourrois plus ſçavoir——

FIGARO.

Vous le voulez abſolument, Madame ? Eh bien ! cette perſonne eſt——la Pupille de votre Tuteur.

ROSINE.

La Pupille ?——

FIGARO.

Du Docteur Bartholo : oui, Madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah, Monſieur Figaro !——je ne vous crois pas, je vous aſſure.

FIGARO.

Et c'eſt ce qu'il brûle de venir vous perſuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, Monſieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler ! mauvais calcul, Madame ; quand on céde à la peur du mal, on reſſent déja le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarraſſer de tous vos ſurveillants, juſqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en reſtant abſolument tranquille.

FIGARO.

Eh, Madame ! Amour & repos peuvent-ils habiter en même cœur ? La pauvre jeuneſſe eſt ſi malheureuſe aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix ; amour ſans repos, ou repos ſans amour.

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

Repos ſans amour—paroît——

FIGARO.

Ah ! bien languiſſant. Il ſemble, en effet, qu'amour ſans repos, ſe préſente de meilleure grace ; & pour moi, ſi j'étois femme——

ROSINE, *avec embarras.*

Il eſt certain qu'une jeune perſonne ne peut empêcher un honnête-homme de l'eſtimer. Mais s'il alloit faire quelque imprudence, Monſieur, Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdroit. *(haut)* Si vous le lui défendiez expreſſément par une petite lettre—Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE, *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.* Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci; mais en la lui donnant, dites-lui, dites-lui bien— *Elle écoute.*

FIGARO.

Perſonne, Madame.

ROSINE.

Que c'eſt par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de ſoi. Tu dieu! L'Amour a bien une autre allure.

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous? Je crains ſeulement que rebuté par les difficultés——

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éteint une lumiere, allume un braſier, & que nous ſommes ce braſier-là. D'en parler ſeulement, il exhale un tel feu qu'il m'a preſque enfiévré (*) de ſa paſſion, moi qui n'y ai que voir.

ROSINE.

Dieux! j'entends mon Tuteur. S'il vous trouvoit ici—paſſez par le Cabinet du Clavecin & deſcendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. *(à part)* Voici qui vaut mieux que mes obſervations. *Il entre dans le cabinet.*

(*) Le mot *enfiévré*, qui n'eſt plus François, a excité la plus vive indignation parmi les Puritains Littéraires; je ne conſeille à aucun galant homme de s'en ſervir: mais M. Figaro!——

SCENE III.

ROSINE, *seule.*

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors—Que je l'aime ce bon Figaro! c'est un bien honnête-homme, un bon parent! Ah! voilà mon tyran; reprenons mon ouvrage. *Elle souffle la bougie, s'assied, & prend une broderie au tambour.*

SCENE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colere.*

Ah! malédiction! l'enragé, le scélérat! corsaire de Figaro! Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant——

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colere, Monsieur?

BARTHOLO.

Ce damné Barbier qui vient décloper toute ma maison en un tour de main; il donne un narcotique à l'Eveillé! un sternutatoire à la Jeunesse: il saigne au pied Marceline: il n'y a pas jusqu'à ma Mule—, sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme! parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des Mémoires. Ah! qu'il les apporte! & personne à l'anti-chambre; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, Monſieur ?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre ſans ſujet, que de m'expoſer ſans précaution ; tout eſt plein de gens entreprenants, d'audacieux—N'a-t'on pas ce matin encore ramaſſé leſtement votre Chanſon pendant que j'allois la chercher ? ou je—

ROSINE.

C'eſt bien mettre à plaiſir de l'importance à tout ! le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu, que ſçais-je ?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu !—Il n'y a point de vent, Madame, point de premier venu dans le monde ; & c'eſt toujours quelqu'un poſté là exprés, qui ramaſſe les papiers qu'une femme a l'air de laiſſer tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, Monſieur !

BARTHOLO.

Oui, Madame, a l'air.

ROSINE, *à part.*

Oh ! le méchant vieillard !

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus ; car je vais faire ſceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux ; murez les fenêtres tout d'un coup ; d'une priſon à un cachot, la différence eſt ſi peu de choſe !

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent ſur la rue ? Ce ne ſeroit

peut-être pas ſi mal——Ce Barbier n'eſt pas entré chez vous, au moins ?

ROSINE.

Vous donne-t'il auſſi de l'inquiétude ?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos-repliques ſont honnêtes !

BARTHOLO.

Ah ! fiez-vous à tout le monde, & vous aurez bientôt à la maiſon une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la ſouffler, & de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi, vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la ſéduction de Monſieur Figaro ?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque choſe à la bizarrerie des femmes ?

ROSINE, *en colere.*

Mais, Monſieur, s'il ſuffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaiſez-vous ſi fort ?

BARTHOLO, *ſtupéfait.*

Pourquoi ?—pourquoi ?—Vous ne répondez pas à ma queſtion ſur ce Barbier ?

ROSINE, *outrée.*

Eh bien oui, cette homme eſt entré chez moi ; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : & puiſſiz-vous en mourir de dépit !

Elle ſort.

SCENE V.

BARTHOLO, *ſeul.*

Oh ! les juifs ! les chiens de valets ! La Jeuneſſe ? l'Eveillé ? l'Eveillé maudit !

SCENE VI.

BARTHOLO, L'EVEILLE.

L'EVEILLE, *arrive en baillant, tout endormi.*

Aah, aah, ah, ah——

BARTHOLO.

Où étois-tu, peſte d'étourdi, quand ce Barbier eſt entré ici ?

L'EVEILLE.

Monſieur, j'étois—ah, aah, ah——

BARTHOLO.

A machiner quelque eſpiéglerie ſans doute ? Et tu ne l'as pas vu ?

L'EVEILLE.

Sûrement je l'ai vu, puiſqu'il m'a trouvé tout malade à ce qu'il dit ; & faut bien que ça ſoit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl—Ah, ah, aah——

BARTHOLO, *le contrefait.*

Rien qu'en l'entendant !—Où donc eſt ce vaurien de la Jeuneſſe ? Droguer ce petit garçon ſans mon ordonnance. Il y a quelque friponnerie là-deſſous.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRECEDENTS. *La Jeuneſſe arrive en vieillard avec une canne en béquille, il éternue pluſieurs fois.*

L'EVEILLE, *toujours baillant.*

LA Jeuneſſe.

BARTHOLO.

Tu éternueras Dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante—cinquante fois—dans un moment. *(il éternue)* Je ſui briſé.

BARTHOLO.

Comment !—je vous demande à tous deux s'il eſt entré quelqu'un chez Roſine, & vous ne me dites pas que ce Barbier——

L'EVEILLE, *continuant de bailler.*

Eſt-ce que c'eſt quelqu'un donc Monſieur Figaro? Aah, ah—

BARTHOLO.

Je parie que le ruſé s'entend avec lui.

L'EVEILLE, *pleurant comme un ſot.*

Moi—Je m'entends !—

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Eh mais, Monsieur—y a-t-il, y a-t'il de la justice?

BARTHOLO.

De la justice! C'est bon entre vous autres misérables, la justice! Je suis votre maître moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais pardi, quand une chose est vraie, ——

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien quelle ne soit pas vraie. Il n'y auroit qu'a permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, & toujours un train d'enfer.

L'EVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*) Et t'chi & t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y baille.

LA JEUNESSE.

Ah, Monsieur, je vous jure que sans Mademoiselle, il n'y auroit—Il n'y auroit pas moyen de rester dans la maison.

Il sort en éternuant.

SCENE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO *caché dans le cabinet paroît de temps en temps, & les écoute.*

BARTHOLO.

AH ! Don Bazile, vous veniez donner à Roſine ſa leçon de muſique ?

BAZILE.

C'eſt ce qui preſſe le moins.

BARTHOLO.

J'ai paſſé chez vous ſans vous trouver.

BAZILE.

J'étois ſorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle aſſez fâcheuſe.

BARTHOLO.

Pour vous ?

BAZILE.

Non, pour vous. Le Comte Almaviva eſt en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faiſoit chercher Roſine dans tout Madrid ?

BAZILE.

Il loge à la grande place, & ſort tous les jours déguiſé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embuſquant le ſoir, armé, cuiraſſé—

BAZILE.

Bone Deus! Se compromettre! Suſciter une méchante affaire, à la bonne heure; & pendant la fermentation calomnier à dire d'Experts; *concedo.*

BARTHOLO,

Singulier moyen de ſe défaire d'un homme!

BAZILE.

La calomnie, Monſieur? Vous ne ſçavéz guere ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte abſurde, qu'on ne faſſe adopter aux oiſifs d'une grande Ville en s'y prenant bien; & nous avons ici des gens d'une adreſſe!—D'abord un bruit léger, razant le ſol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianiſſimo* murmure & file & ſeme en courant le trait empoiſonné. Telle bouche le recueille, & *piano, piano* vous le gliſſe en l'oreille adroitement. Le mal eſt fait, il germe, il rampe, il chemine, & *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable; puis tout-à coup, ne ſçait comment, vous voyez calomnie ſe dreſſer, ſiffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend ſon vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate, & tonne; & devient, grace au Ciel, un cri général, un *creſcendo* public, un chorus univerſel de chaîne & de proſcription. Qui diable y réſiſteroit?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc là, Ba-

zile ? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation ?

BAZILE.

Comment, quel rapport ? ce qu'on fait par-tout pour écarter son ennemi, il faut le faire pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher ? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce Comte existe.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez lésiné sur les frais ; & dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonnances qu'on doit toujours préparer & sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.*

Il faut en passer par où vous voulez ; mais finissons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé ; c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile ?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO, *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE.

Reſtez, Docteur, reſtez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer ſur vous la porte de la rue.

SCENE IX.

FIGARO *ſeul, ſortant du cabinet.*

Oh! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue, & moi je vais la rouvrir au Comte en ſortant. C'eſt un grand maraud que ce Bazile! heureuſement il eſt encore plus ſot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la conſiſtence, enfin pour faire ſenſation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile! il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCENE X.

ROSINE *accourant*; FIGARO.

ROSINE.

Quoi! vous êtes encore là, Monſieur Figaro?

FIGARO.

Très-heureuſement pour vous, Mademoiſelle. Votre tuteur & votre Maître de Muſique, ſe croyant ſeuls ici, viennent de parler à cœur ouvert—

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, Monſieur Figaro? Mais ſçavez-vous que c'eſt fort mal.

FIGARO.

D'écouter? C'eſt pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur ſe diſpoſe à vous épouſer demain.

ROSINE.

Ah! grands Dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de ſonger à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; ſortez donc par le petit eſcalier. Vous me faites mourir de frayeur.

Figaro s'enfuit.

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, Monſieur?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, & pour cauſe. Vous euſſiez mieux aimé que c'eût été Monſieur Figaro.

ROSINE.

Cela m'eſt fort égal, je vous aſſure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien ſçavoir ce que ce Barbier avoit de ſi preſſé à vous dire ?

ROSINE.

Faut-il parler ſérieuſement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'eſt pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plait ?

BARTHOLO.

Oh, de qui ! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que ſçais-je, moi ? Peut-être la réponſe au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une ſeule. (*Haut*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO, *regarde les mains de Roſine.*

Cela eſt. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il ſeroit aſſez plaiſant que vous euſſiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi. Point du tout ; mais votre doigt encore taché d'encre ! Hein ! ruſée Signora !

ROSINE, *à part.*

Maudit homme !

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.*

Une femme ſe croit bien en ſûreté, parce qu'elle eſt ſeule.

ROSINE.

Ah ! ſans doute—La belle preuve !—Finiſſez donc, Monſieur, vous me tordez le bras. Je me ſuis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie ; & l'on m'a toujours dit qu'il falloit auſſi-tôt tremper dans l'encre ; c'eſt ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'eſt ce que vous avez fait ? Voyons donc ſi un ſecond témoin confirmera la dépoſition du premier. C'eſt ce cahier de papier, où je ſuis certain qu'il y avoit ſix feuilles ; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

(Oh ! imbécille !) La ſixieme——

BARTHOLO, *comptant.*

Trois ! quatre, cinq ; je vois bien qu'elle n'y eſt pas, la ſixieme.

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

La ſixieme ? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro ? Et la plume qui étoit toute neuve, comment eſt-elle devenue noire ! Eſt-ce en écrivant l'adreſſe de la petite Figaro ?

ROSINE.

(A part) Cet homme a un inſtinct de jalouſie !— *(Haut)* Elle m'a ſervi à retracer une fleur effacée ſur la veſte que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela eſt édifiant ! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguiſant

coup ſur coup la vérité ; mais c'eſt ce que vous ne ſçavez pas encore.

ROSINE.

Et qui ne rougiroit pas, Monſieur, de voir tirer des conſéquences auſſi malignes des choſes le plus innocemment faites ?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort ; ſe brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, & deſſiner ma veſte au tambour ! quoi de plus innocent ! Mais que de menſonges entaſſés pour cacher un ſeul fait !——*Je ſuis ſeule, on ne me voit point ; je pourrai mentir à mon aiſe ;* mais le bout du doigt reſte noir ! la plume eſt tachée, le papier manque ; on ne ſçauroit penſer à tout. Bien certainement, Signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCENE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de cavalier, ayant l'air d'être entre deux vins, & chantant* (Réveillons-la, *&c.)*

BARTHOLO.

MAIS que nous veut cet homme ? Un ſoldat ! Rentrez chez vous, Signora.

LE COMTE *chante* : Réveillons-la, *& s'avance vers Roſine.*

Qui de vous deux, Meſdames, ſe nomme le Docteur Balordo ? *(à Roſine, bas)* Je ſuis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo !

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque à l'eau ; je m'en moque comme de ça. Il s'agit ſeulement de ſçavoir laquelle des deux——*(à Roſine, lui montrant un papier)* Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle ! Vous voyez bien que c'eſt moi. Laquelle ! Rentrez donc, Roſine, cet homme paroît avoir du vin.

ROSINE.

C'eſt pour cela, Monſieur ; vous êtes ſeul. Une femme en impoſe quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez ; je ne ſuis pas timide.

SCENE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

OH ! je vous ai reconnu d'abord à votre ſignalement.

BARTHOLO, *au Comte, qui ſerre la lettre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous cachez là dans votre poche ?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne ſçachiez pas ce que c'eſt.

BARTHOLO.

Mon ſignalement ! Ces gens là croient toujours parler à des ſoldats !

LE COMTE.

Penſez vous que ce ſoit une choſe ſi difficile à faire que votre ſignalement ?

Le chef branlant ; la tête chauve,
Les yeux verons, le regard fauve,
L'air farouche d'un agonquin——

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ! êtes-vous ici pour m'inſulter ! Délogez à l'inſtant.

LE COMTE.

Déloger ! Ah, fi ! que c'eſt mal parler ! Sçavez-vous lire, Docteur——Barbe à l'eau ?

BARTHOLO.

Autre queſtion ſaugrenue.

LE COMTE.

Oh ! que cela ne vous faſſe point de peine ; car, moi qui ſuis pour le moins auſſi Docteur que vous——

BARTHOLO.

Comment cela ?

LE COMTE.

Eſt-ce que je ne ſuis pas le Médecin des chevaux du régiment ? Voila pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrere.

BARTHOLO.

Oſer comparer un Maréchal !——

LE COMTE.

AIR: vive le vin.

Sans chanter. Non, Docteur, je ne prétends pas
Que notre art obtienne le pas
Sur Hyppocrate & ſa brigade.

En chantant. Votre ſçavoir, mon camarade,
Eſt d'un ſuccès plus général ;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'eſt-il poli ce que je vous dis-là ?

BARTHOLO.

Il vous ſied bien, manipuleur ignorant ! de ravaler ainſi le premier, le plus grand & le plus utile des arts.

LE COMTE.

Utile tout-à-fait pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le ſoleil s'honore d'éclairer les ſuccès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empreſſe de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, mal appris ! que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux ? Ah, Docteur ! Pour un Docteur d'eſprit—N'eſt-il pas de notoriété que le Maréchal guérit toujours ſes malades ſans leur parler ; au lieu que le Médecin parle beaucoup aux ſiens——

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'eſt-ce pas ?

LE COMTE.

C'eſt vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne ?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'Amour !

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous, que demandez-vous ?

LE COMTE, *feignant une grande colere.*

Eh bien donc, il s'enflamme ! Ce que je veux ; eſt-ce que vous ne le voyez-pas ?

SCENE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

MONSIEUR le ſoldat, ne vous emportez point, de grace. *(à Bartholo.)* Parlez-lui doucement, Monſieur : un homme qui déraiſonne.

LE COMTE.

Vous avez raiſon ; il déraiſonne, lui, mais nous ſommes raiſonnables, nous ! Moi poli, & vous jolie——enfin ſuffit. La vérité, c'eſt que je ne veux avoir faire qu'à vous dans la maiſon.

ROSINE.

Que puis je pour votre ſervice, Monſieur le ſoldat ?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obſcurité dans mes phraſes——

ROSINE.

J'en ſaiſirai l'eſprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit ſeulement—Mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce ſoir.

BARTHOLO.

Rien que cela ?

LE COMTE.

Pas davantage. Liſez le billet-doux que notre Maréchal-des-Logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. *(Le Comte cache la lettre, & lui donne un autre papier) (Bartholo lit)*—"Le Docteur Bartholo recevra,—nourrira, hébergera, couchera"——

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

" Pour une nuit ſeulement, le nommé Lindor, " dit l'Ecolier, Cavalier au régiment"—

ROSINE.

C'eſt lui, c'eſt lui même.

BARTHOLO, *vivement à Roſine.*

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à préſent, Docteur Barbaro ?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme ſe fait un malin plaiſir de m'eſtropier de toutes les manieres poſſibles ;

allez au diable, Barbaro ! Barbe à l'eau ! & dites à votre impertinent Maréchal-des-Logis, que, depuis mon voyage à Madrid, je ſuis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

O Ciel ? fâcheux contretemps !

BARTHOLO.

Ah ! ah ! notre ami, cela vous contrarie & vous dégriſe un peu ? Mais n'en décampez pas moins à l'inſtant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai penſé me trahir. *(haut)* Décamper ! ſi vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politeſſe peut-être ? Décamper ! Montrez-moi votre brevet d'exemption ; quoique je ne ſçache pas lire, je verrai bientôt——

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il eſt dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit ſans quitter ſa place.*

Ah ! ma belle Roſine !

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'eſt vous ?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux ſur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laiſſerai tomber.

(Il s'approche.

BARTHOLO.

Doucemeut, doucement, Seigneur Soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de ſi près.

LE COMTE.

Elle eſt votre femme ?

BARTHOLO.

Eh quoi donc ?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour ſon biſaïeul paternel, maternel, ſempiternel ; il y a au moins trois générations entre elle & vous.

BARTHOLO, *lit un parchemin.*

" Sur les bons & fideles témoignages qui nous " ont été rendus"——

LE COMTE, *donne un coup de main ſous les parchemins, qui les envoie au plancher.*

Eſt-ce que j'ai beſoin de tout ce verbiage.

BARTHOLO.

Sçavez-vous bien, ſoldat, que ſi j'appelle mes gens, je vous fais traiter ſur le champ comme vous le méritez.

LE COMTE.

Bataille ! Ah volontiers, Bataille ! c'eſt mon métier à moi. *(Montrant ſon piſtolet de ceinture)* & voici de quoi leur jetter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, Madame ?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'eſt pourtant auſſi gai que Bataille ; figurez-vous *(Pouſſant le Docteur)* d'abord que l'enne-

mi eſt d'un côté du ravin, & les amis de l'autre. *(à Roſine en lui montrant la lettre)* Sortez le mouchoir *(Il crache à terre)* Voilà le ravin, cela s'entend.

Roſine tire ſon mouchoir ; le Comte laiſſe tomber ſa lettre entre elle & lui.

BARTHOLO, *ſe baiſſant.*

Ah ! ah !——

LE COMTE, *la reprend & dit :*

Tenez—moi qui allois vous apprendre ici les ſecrets de mon métier—Une femme bien diſcrete en vérité ! Ne voilà-t'il pas un billet doux qu'elle laiſſe tomber de ſa poche.

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, Papa ! chacun ſon affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la votre ?—

ROSINE, *avance la main.*

Ah ! je ſçais ce que c'eſt, Monſieur le Soldat. *(Elle prend la lettre, qu'elle cache dans la petite poche de ſon tablier.)*

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin ?

LE COMTE.

Eh bien, je ſors : adieu Docteur ; ſans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes ; la vie ne m'a jamais été ſi chere.

BARTHOLO.

Allez toujours, ſi j'avois ce crédit-là ſur la mort——

LE COMTE.

Sur la mort? Ah! Docteur! vous faites tant de choſes pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuſer.

Il ſort.

SCENE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *le regarde aller.*

IL eſt enfin parti. *(à part)* Diſſimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, Monſieur, qu'il eſt bien gai, ce jeune ſoldat! A travers ſon ivreſſe, on voit qu'il ne manque ni d'eſprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! mais n'es-tu pas un peu curieuſe de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

BARTHOLO.

Celui quil a feint de ramaſſer pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'eſt la lettre de mon couſin l'Officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la ſienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'eſt ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE.

Je ne ſçais pas ſeulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.*

Tu l'as miſe là.

ROSINE.

Ah, ah ! par diſtraction.

BARTHOLO.

Ah ſûrement. Tu vas voir que ce ſera quelque folie.

ROSINE, *à part*

Si je ne le mets pas en colere, il n'y aura pas moyen de refuſer.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en inſiſtant, Monſieur? eſt-ce encore quelque méfiance ?

BARTHOLO.

Mais vous ! quelle raiſon avez-vous de ne pas le montrer ?

ROSINE.

Je vous répéte, Monſieur, que ce papier n'eſt autre que la lettre de mon couſin, que vous m'avez rendue hier toute d'écachetée ; & puiſqu'il en eſt queſtion, je vous dirai tout net, que cette liberté me déplait exceſſivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas !

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux que me ſont adreſſés ? Si c'eſt jalouſie, elle m'inſulte ; s'il s'agit de l'abus d'une autorité uſurpée, j'en ſuis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainſi.

ROSINE.

Si je me ſuis modérée juſqu'à ce jour, ce n'étoit pas pour vous donner le droit de m'offenſer impunément.

BARTHOLO.

De quelle offenſe parlez-vous.

ROSINE.

C'eſt qu'il eſt inoui qu'on ſe permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

Dé ſa femme ?

ROSINE.

Je ne la ſuis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à perſonne ?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change & détourner mon attention du billet, qui, ſans doute, eſt une miſſive de quelque amant ! mais je le verrai, je vous aſſure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maiſon, & je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne ſommes pas ici en France, où l'on donne toujours raiſon aux femmes : mais pour vous en ôter la fantaiſie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.*

Ah Ciel ! que faire ?—Mettons vîte à la place la lettre de mon couſin, & donnons-lui beau jeu à la prendre.

(Elle fait l'échange, & met la lettre du couſin dans la pochette, de façon quelle ſort un peu.)

BARTHOLO, *revenant.*

Ah ! j'eſpére maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plait ?

BARTHOLO.

Du droit le plus univerſellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.*

Madame ! Madame !

ROSINE, *tombe ſur un fauteuil & feint de ſe trouver mal.*

Ah ! quelle indignité !——

BARTHOLO.

Donnez cette lettre ou craignez ma colere.

ROSINE, *renverſée.*

Malheureuſe Roſine !

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc ?

ROSINE.

Quel avenir affreux !

BARTHOLO.

Roſine !

ROSINE.

J'étouffe de fureur !

BARTHOLO.

Elle ſe trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO, *à part.*

Dieux ! la lettre ! Liſons la ſans qu'elle en ſoit inſtruite. *(Il lui tâte le pouls, & prend la lettre, qu'il tâche de lire en ſe tournant un peu.)*

ROSINE, *toujours renverſée.*

Infortunée ! ah !

BARTHOLO, *lui quitte le bras & dit à part.*

Quelle rage a-t'on d'apprendre ce qu'on craint toujours de ſçavoir !

ROSINE.

Ah ! pauvre Roſine !

BARTHOLO.

L'uſage des odeurs——produit ces affections ſpaſmodiques.

(Il lit par derriere le fauteuil en lui tâtant le pouls. Roſine ſe releve un peu, le regarde finement, fait un geſte de tête & ſe remet ſans parler.)

BARTHOLO, *à part.*

O Ciel ! c'eſt la lettre de ſon coulin. Maudite

inquiétude ! Comment l'appaiſer maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue !

Il fait ſemblant de la ſoutenir & remet la lettre dans la pochette.

ROSINE, *ſoupire.*

Ah !

BARTHOLO.

Eh bien ! ce n'eſt rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a ſeulement pas varié.

Il va prendre un flacon ſur la conſole.

ROSINE, *à part.*

Il a remis la lettre ! fort bien.

BARTHOLO.

Ma chere Roſine, un peu de cette eau ſpirituéuſe.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous, laiſſez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité ſur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet ! C'eſt votre façon de demander les choſes qui eſt révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.*

Pardon ; j'ai bientôt ſenti tous mes torts ; & tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui pardon ! lorſque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon couſin.

BARTHOLO.

Qu'elle ſoit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclairciſſement.

ROSINE, *lui préſentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Liſez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé diſſiperoit mes ſoupçons, ſi j'étois aſſez malheureux pour en conſerver.

ROSINE.

Liſez-la donc, Monſieur.

BARTHOLO, *ſe retire.*

A Dieu ne plaiſe que je te faſſe une pareille injure !

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuſer.

BARTHOLO.

Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne ſçais pourquoi, ſaignée du pied ; n'y viens-tu pas auſſi ?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puiſque la paix eſt faite, Mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, ah ! comme tu ſerois heureuſe !

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah comme je vous aimerois !

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai, quand je te dis que je te plairai. *Il ſort.*

SCENE XVI.

ROSINE, *le regarde aller.*

Ah Lindor ! Il dit qu'il me plaira !—Liſons cette lettre, qui a manqué de me cauſer tant de chagrin. *(Elle lit & s'écrié.)* Ha !—j'ai lu trop tard ; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon Tuteur ; j'en avois une ſi bonne & je l'ai laiſſé échapper. En recevant la lettre, j'ai ſenti que je rougiſſois juſqu'aux yeux. Ah ! mon Tuteur a raiſon. Je ſuis bien loin d'avoir cet uſage du monde, qui, me dit-il ſouvent, aſſure le maintien des femmes en toute occaſion ! Mais un homme injuſte parviendroit à faire une ruſée de l'innocence même.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BARTHOLO, *ſeul & déſolé.*

QUELLE humeur ! quelle humeur ! Elle paroiſſoit appaiſée—là qu'on me diſe qui diable lui a fourrée dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de Don Bazile ! Elle ſçait qu'il ſe mêle de mon mariage—*(on heurte à la porte)* Faites tout au monde pour plaire aux femmes ; ſi vous omettez un ſeul petit point—je dis un ſeul—*(on heurte une ſeconde fois)* Voyons qui c'eſt.

SCENE II.

BARTHOLO, LE COMTE, *en Bachelier*

LE COMTE.

QUE la paix & la joie habitent toujours céans !

BARTHOLO, *bruſquement.*

Jamais ſouhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous ?

LE COMTE.

Monſieur, je ſuis Alonzo, Bachelier, licencié—

BARTHOLO.

Je n'ai pas beſoin de Précepteur.

LE COMTE.

——Eleve de Don Bazile, Organiſte du Grand-Couvent, qui a l'honneur de montrer la Muſique à Madame votre——

BARTHOLO.

Bazile ! Organiſte ! qui a l'honneur ! Je ſçais; au fait.

LE COMTE.

(à part) Quel homme ! *(haut)* un mal ſubit qui le force à garder le lit——

BARTHOLO.

Garder le lit ! Bazile ! Il a bien fait d'envoyer ; je vais le voir à l'inſtant.

LE COMTE.

(à part) Oh diable ! *(haut)* Quand je dis le lit, Monſieur, c'eſt——la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé : marchez devant, je vous ſuis.

LE COMTE, *embarraſſé.*

Monſieur, j'étois chargé——Perſonne ne peut-il nous entendre ?

BARTHOLO.

(à part) C'eſt quelque fripon. *(haut)* Eh non, Monſieur le myſtérieux ! parlez ſans vous troubler, ſi vous pouvez.

LE COMTE.

(à part) Maudit vieillard ! *(haut)* Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre.

BARTHOLO.

Parlez haut, je ſuis ſourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah ! volontiers. Que le Comte Almaviva, qui reſtoit à la grande place——

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas ; parlez bas.

LE COMTE, *plus haut.*

——En eſt délogé ce matin. Comme c'eſt par moi qu'il a ſçu que le Comte Almaviva—

BARTHOLO.

Bas ; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

——Etoit en cette Ville, & que j'ai découvert que la Signora Roſine lui a écrit.

BARTHOLO.

Lui a écrit ? mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure ! aſſeyons-nous, & jaſons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Roſine——

LE COMTE, *fièrement.*

Aſſurément, Bazile inquiet pour vous de cette correſpondance, m'avoit prié de vous montrer ſa lettre, mais la maniere dont vous prenez les choſes—

BARTHOLO

Eh mon Dieu ! je les prends bien. Mais ne vous eſt-il donc pas poſſible de parler plus bas ?

LE COMTE.

Vous êtes ſourd d'une oreille, avez-vous dit !

BARTHOLO.

Pardon, pardon, Seigneur Alonzo, ſi vous m'avez trouvé méfiant & dur ; mais je ſuis tel-

lement entouré d'intrigants, de piéges—& puis votre tournure, votre agé, votre air—Pardon, pardon. Eh bien ! vous avez la lettre ?

LE COMTE.

A la bonne heure ſur ce ton, Monſieur. Mais je crains qu'on ne ſoit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh ! qui voulez-vous ? tous mes Valets ſont ſur les dents ! Roſine enfermée de fureur ! Le diable eſt entré chez moi. Je vais encore m'aſſurer——

Il va ouvrir doucement la porte de Roſine.

LE COMTE, *à part.*

Je me ſuis enferré de dépit—Garder la lettre à préſent ! il faudra m'enfuir : autant vaudroit n'être pas venu——La lui montrer—Si je puis en prévenir Roſine, la montrer eſt un coup de maître.

BARTHOLO, *revient ſur la pointe du pied.*

Elle eſt aſſiſe auprès de ſa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de ſon Couſin l'Officier, que j'avois décachetée—Voyons donc la ſienne.

LE COMTE, *lui remet la lettre de Roſine.*

La voici. *(à part)* C'eſt ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO.

" *Depuis que vous m'avez appris votre nom & votre* " *état.*" Ah, la perfide ! c'eſt bien là ſa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher !——

LE COMTE.

Quand tout ſera fini, ſi vous croyez m'en devoir, vous ſerez le maître——D'après un travail que fait actuellement Don Bazile avec un homme de loi——

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon marriage ?

LE COMTE.

Sans doute. Il m'a chargé de vous dire que tout peut-être prêt pour demain. Alors ſi elle réſiſte—

BARTHOLO.

Elle réſiſtera.

LE COMTE, *veut reprendre la lettre, Bartholo la ſerre.*

Voila l'inſtant où je puis vous ſervir : nous lui montrerons ſa lettre ; & s'il le faut *(plus myſtérieuſement)* j'irai juſqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le Comte l'a ſacrifiée ; vous ſentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter ſur le champ—

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie ! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile ! —Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne ſeroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

LE COMTE, *réprime un grand mouvement de joie.*

C'étoit aſſez l'avis de Don Bazile. Mais comment faire ? il eſt tard—au peu de temps qui reſte—

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en ſa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces hiſtoires de maîtres ſuppoſés, ſont de vieilles fineſſes, des moyens de Comédie ; ſi elle va ſe douter ?—

BARTHOLO.

Préſenté par moi ? Quelle apparence ! Vous avez plus l'air d'un Amant déguiſé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui ! Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle eſt ce ſoir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir—ſon Clavecin eſt dans ce Cabinet. Amuſez vous, en l'attendant : je vais faire l'impoſſible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'inſtant déciſif ? Elle perdroit tout ſon effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choſes : il ne faut pas me les dire deux fois. *(il s'en va.)*

SCENE III.

LE COMTE, *ſeul.*

ME voilà ſauvé. Ouf ! Que ce diable d'homme eſt rude à manier ! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir ; cela me donnoit un air plat &

gauche ; & il a des yeux !—Ma foi, ſans l'inſpiration ſubite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un ſot. O ciel ! on diſpute là-dedans. Si elle alloit s'obſtiner à ne pas venir ! Ecoutons—Elle refuſe de ſortir de chez elle, & j'ai perdu le fruit de ma ruſe. *(il retourne écouter)* La voici ; ne nous montrons pas d'abord. *(Il entre dans le cabinet.)*

SCENE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colere ſimulée.*

Tout ce que vous direz eſt inutile, Monſieur, j'ai pris mon parti ; je ne veux plus entendre parler de muſique.

BARTHOLO.

Ecoute donc, mon Enfant ; c'eſt le Seigneur Alonzo, l'éleve & l'ami de Don Bazile, choiſi par lui pour être un de nos témoins.—La muſique te calmera, je t'aſſure.

ROSINE.

Oh ! pour cela, vous pouvez vous en détacher ; ſi je chante ce ſoir !—Où donc eſt-il ce Maître que vous craignez de renvoyer ? je vais, en deux mots, lui donner ſon compte, & celui de Bazile. *(Elle apperçoit ſon Amant : elle fait un cri.)* Ah !—

BARTHOLO.

Qu'avez vous ?

ROSINE, *les deux mains ſur ſon cœur, avec un grand trouble.*

Ah ! mon Dieu, Monſieur——Ah ! mon Dieu, Monſieur——

BARTHOLO.

Elle ſe trouve mal ! Seigneur Alonzo !

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal—mais c'eſt qu'en me tournant—Ah !

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, Madame ?

ROSINE.

Ah ! oui, le pied m'a tourné. Je me ſuis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en ſuis bien apperçu.

ROSINE, *regardant le Comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un ſiége, un ſiége. Et pas un fauteuil ici ?

Il va le chercher.

LE COMTE.

Ah Roſine !

ROSINE.

Quelle imprudence !

LE COMTE.

J'ai mille choſes eſſentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO, *apporte un fauteuil.*

Tiens, Mignonne, affieds-toi.—Il n'y a pas d'apparence, Bachelier, quelle prenne de leçon ce ſoir; ce ſera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au Comte.*

Non, attendez ; ma douleur eſt un peu appaiſée. (*à Bartholo*) Je ſens que j'ai eu tort avec vous, Monſieur ; je veux vous imiter, en réparant ſur le champ——

BARTHOLO.

Ah ! le bon petit naturel de femme ! Mais après une pareille émotion, mon Enfant, je ne ſouffrirai pas que tu faſſes le moindre effort. Adieu, adieu, Bachelier.

ROSINE, *au Comte.*

Un moment de grace ! (*à Bartholo*) Je croirai, Monſieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, ſi vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part à Bartholo.*

Ne la contrarions pas ſi vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui eſt fini, mon Amoureuſe. Je ſuis ſi loin de chercher à te déplaire, que je veux reſter-là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, Monſieur : je ſçais que la muſique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'aſſure que ce ſoir elle m'enchantera.

ROSINE, *au Comte à part.*

Je ſuis au ſupplice.

LE COMTE, *prenant un papier de muſique ſur le pupitre.*

Eſt ce là ce que vous voulez chanter, Madame ?

ROSINE.

Oui, c'eſt un morceau trés-agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la Précaution inutile ?

LE COMTE.

C'eſt ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'eſt une image du Printemps, d'un genre aſſez vif. Si Madame veut l'eſſayer—

ROSINE, *regardant le Comte.*

Avec grand plaiſir ; un tableau du Printemps me ravit ; c'eſt la jeuneſſe de la nature. Au ſortir de l'hiver, il ſemble que le cœur acquiere un plus haut degré de ſenſibilité : comme un eſclave enfermé depuis long-temps, goûte, avec plus de plaiſir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Toujours des idées romaneſques en tête.

LE COMTE, *bas.*

Et ſentez-vous l'application ?

BARTHOLO.

Parbleu ! (*Il va s'aſſeoir dans le fauteuil qu'a occupé Roſine.*)

ROSINE, *chante.*

[*] Quand dans la plaine,
L'amour ramene
Le printemps
Si cheri des amants,
Tout reprend l'être,
Son feu pénétre
Dans la fleurs
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux,
Dans tous les côteaux
Les cris des agneaux
Retentiſſent ;
Ils bondiſſent ;
Tout fermente,
Tout augmente ;
Les brebis paiſſent
Les fleurs qui naiſſent ;
Le chiens fideles
Veillent ſur elles ;

---

[*] Cette Ariette, dans le goût Eſpagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs & le train uſités au Parterre en ces jours de criſe & de combat. La timidité de l'Actrice l'a depuis empéchée d'oſer la redire, & les jeunes Rigoriſtes du Théatre l'on fort louée de cette réticence. Mais ſi la dignité de la Comédie Françoiſe y a gagnê quelque choſe, il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'eſt pourquoi, ſur les Théatres où quelque peu de Muſique ne tirera pas autant à conſéquence, nous invitons tous Directeurs à la reſtituer, tous Acteurs à la Chanter, tous Spectateurs à l'écouter, & tous Critiques à nous la pardonner, on faveur du genre de la Piece, & du plaiſir que ſera le morceau.

Mais Lindor enflammé
Ne ſonge guere
Qu'au bonheur d'être aimé
De ſa bergere.

MEME AIR.

Loin de ſa mere,
Cette Bergere
Va chantant
Où ſon Amant l'attend.
Par cette ruſe,
L'amour l'abuſe ;
Mais chanter
Sauve-t'il du danger ?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiſeaux,
Ses charmes naiſſants,
Ses quinze ou ſeize ans,
Tout l'excite,
Tout l'agite,
La pauvrette
S'inquiette
De ſa retraite ;
Lindor la guette ;
Elle s'avance ;
Lindor s'élance ;
Il vient de l'embraſſer :
Elle, bien-aiſe,
Feint de ce courroucer
Pour qu'on l'appaiſe.

PETITE REPRISE.

Les ſoupirs,
Les ſoins, les promeſſes,
Les vives tendreſſes,
Les plaiſirs,

Le fin badinage
Sont mis en uſage ;
Et bientôt la bergere
Ne ſent plus de colere.
Si quelque jaloux
Trouble un bien ſi doux,
Nos Amants d'accord
Ont un ſoin extrême——
——De voiler leur tranſport ;
Mais quand on s'aime,
La gêne ajoute encor
Au plaiſir même.

En l'écoutant, Bartholo s'eſt aſſoupi. Le Comte, pendant la petite repriſe, ſe hazarde à prendre une main qu'il couvre de baiſers. L'émotion ralentit le chant de Roſine, l'affoibit & finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence au mot extrême. *L'orcheſtre ſuit le mouvement de la Chanteuſe, affoiblit ſon jeu & ſe tait avec elle. L'abſence du bruit qui avoit endormi Bartholo, le réveille. Le Comte ſe releve, Roſine & l'Orcheſtre reprennent ſubitement la ſuite de l'air. Si la petite Repriſe ſe répéte, le même jeu recommence, &c.*

LE COMTE.

En vérité c'eſt un morceau charmant, & Madame l'exécute avec une intelligence——

ROSINE.

Vous me flattez, Seigneur ; la gloire eſt toute entiere au Maître.

BARTHOLO, *baillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi, pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vais,

je viens, je toupille, & ſi-tôt que je m'aſſieds, mes pauvres jambes——

Il ſe leve & pouſſe le fauteuil.

ROSINE, *bas au Comte.*

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le temps.

BARTHOLO.

Mais, Bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazile : eſt-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choſes plus gaies que toutes ces grandes Aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, & qui me ſemblent autant d'enterrements. Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma jeuneſſe, & que chacun retenoit facilement. J'en ſçavois autrefois——Par exemple——

Pendant la ritournelle il cherche en ſe grattant la tête, & chante en faiſant claquer ſes pouces & danſant des genoux comme les vieillards.

Veux-tu, ma Roſinette,
Faire emplette
Du Roi des Maris ?—*(au Comte en riant.)*

Il y a Fanchonnette dans la chanſon ; mais j'y ai ſubſtitué Roſinette pour la lui rendre plus agréable & la faire cadrer aux circonſtances. Ah, ah, ah, ah ! Fort bien ! pas vrai ?

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah ! Oui, tout au mieux.

SCENE V.

FIGARO, *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO, *chante.*

VEUX-TU, ma Roſinette,
Faire amplette
Du Roi des Maris ?
Je ne ſuis point Tircis ;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix ;
Et quand il fait ſombre,
Le plus beaux chats ſont gris.

Il répéte la repriſe en danſant. FIGARO *derriere lui, imite ſes mouvements.*

Je ne ſuis point Tircis, &c.

(*Appercevant Figaro*) Ah ! Entrez, Monſieur le Barbier ; avancez, vous êtes charmant !

FIGARO, *ſalue.*

Monſieur, il eſt vrai que ma mere me l'a dit autrefois ; mais je ſuis un peu déformé depuis ce temps-là. (*à part au Comte*) Bravo Monſeigneur.

Pendant toute cette Scene, le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Roſine ; mais l'œil inquiet & vigilant du Tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les Acteurs, étranger au débat du Docteur & de Figaro.

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, ſaigner, droguer, mettre ſur le grabat toute ma maiſon ?

FIGARO.

Monſieur, il n'eſt pas tous les jours fête ; mais, ſans compter les ſoins quotidiens, Monſieur a pu voir que, lorſqu'ils en ont beſoin, mon zele n'attend pas qu'on lui commande——

BARTHOLO.

Votre zele n'attend pas ! Que direz-vous, Monſieur le zélé, à ce malheureux qui baille & dort tout éveillé ? & l'autre qui, depuis trois heures, éternue à ſe faire ſauter le crâne & jaillir la cervelle, que leur direz-vous ?

FIGARO.

Ce que je leur dirai ?

BARTHOLO.

Oui ?

FIGARO.

Je leur dirai—Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue, Dieu vous béniſſe ; & va te coucher à celui qui baille. Ce n'eſt pas cela, Monſieur, qui groſſira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non ; mais c'eſt la ſaignée & les médicaments qui le groſſiroient, ſi je voulois y entendre. Eſt-ce par zele auſſi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule ; & votre cataplaſme lui rendra-t'il la vue ?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'eſt pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve ſur le mémoire !—On n'eſt pas de cette extravagance-la !

FIGARO.

Ma foi, Monſieur, les hommes n'ayant guere à choiſir qu'entre la ſottiſe & la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaiſir ; & vive la joie. Qui ſçait ſi le monde durera encore trois ſemaines.

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, Monſieur le raiſonneur, de me payer mes cent écus & les intérêts, ſans lanterner ; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, Monſieur ? Vos cent écus ! j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un ſeul inſtant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés ?

FIGARO.

Quels bonbons ? que voulez-vous dire ?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte ſi———

ROSINE, *l'interrompant.*

Avez-vous eu ſoin au moins de les lui donner de ma part, Monſieur Figaro ? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah, ah ! Les bonbons de ce matin ? Que je ſuis

bête moi ! j'avois perdu tout cela de vue—Oh ! excellents, Madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellents ! Admirable ! Oui ſans doute, Monſieur le Barbier, revenez ſur vos pas. Vous faites là un joli métier, Monſieur.

FIGARO.

Qu'eſt-ce qu'il a donc, Monſieur ?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, Monſieur !

FIGARO.

Je la ſoutiendrai, Monſieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la ſupporterez, Monſieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, Monſieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, Monſieur ! Sçachez que quand je diſpute avec un fat, je ne lui céde jamais.

FIGARO, *lui tournant le dos.*

Nous différons en cela, Monſieur ; moi je lui céde toujours.

BARTHOLO.

Hein ? qu'eſt-ce qu'il dit donc, Bachelier ?

FIGARO.

C'eſt que vous croyez avoir affaire à quelque Barbier de village, & qui ne ſçait manier que le raſoir ? Apprenez, Monſieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid ; & que ſans les envieux.

BARTHOLO.

Eh ! que n'y reſtiez-vous, ſans venir ici changer de profeſſion ?

FIGARO.

On fait comme on peut ; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place ! Ah ! parbleu, je dirois de belles ſottiſes !

FIGARO.

Monſieur, vous ne commencez pas trop mal ; je m'en rapporte à votre confrere, qui eſt là rêvaſſant———

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je—je ne ſuis pas le confrere de Monſieur.

FIGARO.

Non ? Vous voyant ici à conſulter, j'ai penſé que vous pourſuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colere.*

Enfin, quel ſujet vous amene ? Y a-t'il quelque lettre à remettre encore ce ſoir à Madame ? Parlez : faut-il que je me retire ?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde ! Eh ! parbleu, Monſieur, je viens vous raſer, voilà tout : N'eſt-ce pas aujourd'hui votre jour ?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah ! oui, revenir ! toute la garniſon prend médecine demain matin ; j'en ai obtenu l'entrepriſe

par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre ! Monſieur paſſe-t'il chez lui ?

BARTHOLO.

Non, Monſieur ne paſſe point chez lui. Et mais——qui empêche qu'on ne me raſe ici ?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête ! & pourquoi pas dans mon appartement ?

BARTHOLO.

Tu te fâches ? pardon, mon Enfant, tu vas achever de prendre ta leçon ; c'eſt pour ne pas perdre un inſtant le plaiſir de t'entendre.

FIGARO, *bas au Comte.*

On ne le tirera pas d'ici ! (*haut*) Allons, l'Eveillé ; la Jeuneſſe ; le baſſin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monſieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appellez-les ! Fatigués, harraſſés, moulus de votre façon, n'a-t'il pas fallu les faire coucher !

FIGARO.

Eh bien ! j'irai tout chercher ; n'eſt-ce pas, dans votre chambre ? (*bas au Comte*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO, *détache ſon trouſſeau de clefs, & dit par réflection :*

Non, non, j'y vais moi-même. (*bas au Comte en s'en allant*) Ayez les yeux ſur eux, je vous prie.

SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

AH! que nous l'avons manqué belle! il alloit me donner le trouſſeau. La clef de la jalouſie n'y eſt-elle pas?

ROSINE.

C'eſt la plus neuve de toutes.

SCENE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant.*

(*à part*) BON! je ne ſçais ce que je fais de laiſſer ici ce maudit Barbier. (*à Figaro*) Tenez. (*il lui donne le trouſſeau*) Dans mon cabinet, ſous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peſte! il y feroit bon, méfiant comme vous êtes! (*à part en s'en allant*) Voyez comme le ciel protége l'innocence!

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

C'EST le drôle qui a porté la lettre au Comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort eſt fait.

BARTHOLO.

Tout conſidéré, j'ai penſé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laiſſer avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'euſſe été en tiers.

ROSINE.

Il eſt bien poli, Meſſieurs, de parler bas ſans ceſſe ! Et ma leçon ?

Ici on entend un bruit, comme de la vaiſſelle renverſée.

BARTHOLO, *criant.*

Qu'eſt-ce que j'entends donc ! Le cruel Barbier aura tout laiſſé tomber par l'eſcalier, & les plus belles piéces de mon néceſſaire !—(*Il court dehors.*)

SCENE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

PROFITONS du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce ſoir, je vous en conjure, Madame, un moment d'entretien, indiſpenſable pour vous ſouſtraire à l'eſclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalouſie; & quand à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me ſuis vu forcé——

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

Je ne m'étois pas trompé; tout eſt briſé, fracaſſé.

FIGARO.

(Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte ſur l'eſcalier. (*Il montre le clef au Comte*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef—

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, Monſieur, cherchez-en un plus ſubtil.

SCENE XI.

LES ACTEURS PRECEDENTS, DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée.* (*à part.*)

Don Bazile!——

LE COMTE, *à part.*

Juſte ciel!

FIGARO, *à part.*

C'eſt le diable!

BARTHOLO, *va au-devant de lui.*

Ah! Bazile, mon ami, ſoyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de ſuites? En vérité; le Seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé ſur votre état; demandez-lui, je partois pour vous aller voir, & s'il ne m'avoit point retenu——

BAZILE, *étonné.*

Le Seigneur Alonzo?——

FIGARO, *frappe du pied.*

Eh quoi! toujours des accrocs? Deux heures pour une méchante barbe—Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, Messieurs ?——

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il——

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Basile. Croyez-vous apprendre à Monsieur quelque chose qu'il ignore ? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné.*

La leçon de musique !—Alonzo !——

ROSINE, *à part à Bazile.*

Eh ! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi.

LE COMTE, *bas à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre Eleve ; vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah ! ah !

BARTHOLO, *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre Eleve.

BAZILE, *stupéfait.*

Que mon Eleve ?—*(bas)* Je venois pour vous dire que le Comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le ſçais, taiſez-vous.

BAZILE, *bas.*

Que vous l'a dit ?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment !

LE COMTE, *bas.*

Moi, ſans doute : écoutez ſeulement.

ROSINE, *bas à Bazile.*

Eſt-il ſi difficile de vous taire ?

FIGARO, *bas à Bazile.*

Hum ! Grand eſcogrif ! il eſt ſourd !

BAZILE, *à part.*

Qui diable eſt-ce donc qu'on trompe ici ? Tout le monde eſt dans le ſecret !

BARTHOLO, *haut.*

Eſt bien, Bazile, votre homme de loi ?——

FIGARO.

Vous avez toute la ſoirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile.*

Un mot ; dites-moi ſeulement ſi vous êtes content de l'homme de loi ?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi ?

LE COMTE, *ſouriant.*

Vous ne l'avez pas vu l'homme de loi ?

BAZILE, *impatienté.*

Eh ! non je ne l'ai pas vu l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo, à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Vous avez raiſon. (*à Bazile*) Mais quel mal vous a donc pris ſi ſubitement ?

BAZILE, *en colere.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE *lui met à part une bourſe dans la main.*

Oui : Monſieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indiſpoſition où vous êtes ?

FIGARO

Il eſt pâle comme un mort !

BAZILE.

Ah ! je comprends——

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, & vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la phyſionomie toute renverſée. Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il ſent la fievre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous ſorti ? On dit que cela ſe gagne. Allez vous coucher.

BAZILE, *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher ?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh ! ſans doute.

BAZILE, *les regardant tous.*

En effet, Meſſieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer ; je ſens que je ne ſuis pas ici dans mon aſſiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours : ſi vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je ſerai chez vous de très-bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bon ſoir, Monſieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte ſi j'y comprends rien ; & ſans cette bourſe.

TOUS.

Bon ſoir, Bazile, bon ſoir.

BAZILE, *en s'en allant.*

Eh bien ! bon ſoir donc, bon ſoir.

Ils l'accompagnent tous en riant.

SCENE XII.

LES ACTEURS PRECEDENTS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO, *d'un ton important.*

Cet homme-là n'eſt pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura ſaiſi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tous ſeul? Ce que c'eſt que de nous! *(à Bartholo)* Ah ça, vous décidez-vous, cette fois? *Il lui pouſſe un fauteuil très-loin du Comte & lui préſente le linge.)*

LE COMTE.

Avant de finir, Madame, je dois vous dire un mot eſſentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enſeigner. *(Il s'approche & lui parle bas à l'oreille.)*

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais! il ſemble que vous le faſſiez exprès de vous approcher, & de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir——

LE COMTE, *bas à Roſine.*

Nous avons la clef de la jalouſie, & nous ſerons ici à minuit.

FIGARO, *paſſe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir? Si c'étoit une leçon de danſe, on vous paſſeroit d'y regarder, mais du chant!—ahi, ahi.

BARTHOLO.

Queſt-ce que c'eſt?

FIGARO.

Je ne ſçais ce qui m'eſt entré dans l'œil.

Il rapproche ſa tête.

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'eſt-le gauche. Voudriez-vous me faire le plaiſir d'y ſouffler un peu fort?

Bartholo prend la tête de Figaro, regarde par-deſſus, le pouſſe violemment & va derriere les Amants écouter leur converſation.

LE COMTE, *bas à Roſine.*

Et quant à votre lettre, je me ſuis trouvé tantôt dans un tel embarras pour reſter ici.

FIGARO, *de loin, pour avertir.*

Hem !——hem !——

LE COMTE.

Déſolé de voir encore mon déguiſement inutile—

BARTHOLO, *paſſant entre deux.*

Votre déguiſement inutile !

ROSINE, *effrayée.*

Ah !——

BARTHOLO.

Fort bien, Madame, ne vous gênez pas. Comment ! ſous mes yeux même, en ma préſence, on m'oſe outrager de la ſorte !

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur ?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo !

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, ſi vous avez ſouvent des lubies comme celle dont le hazard me rend témoin, je ne ſuis plus étonné de l'éloignement que Mademoiſelle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme ! Moi ! Paſſer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeuneſſe un eſclavage abominable !

BARTHOLO.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entends !

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut ; je donnerai mon cœur & ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible priſon, où ma perſonne & mon bien ſont retenus contre toutes les loix.

Roſine ſort.

SCENE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

LA colere me ſuffoque.

LE COMTE.

En effet, Seigneur, il eſt difficile qu'une jeune femme——

FIGARO.

Oui, une jeune femme, & un grand âge ; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment ! lorſque je les prends ſur le fait ! Maudit Barbier ! il me prend des envies——

FIGARO.

Je me retire, il eſt fou.

LE COMTE.

Et moi auſſi, d'honneur il eſt fou.

FIGARO.

Il eſt fou, il eſt fou——*Ils ſortent.*

SCENE XIV.

BARTHOLO, *ſeul les pourſuit.*

Je ſuis fou ! Infâmes ſuborneurs ! émiſſaires du diable, dont vous faites ici l'office, & qui puiſſe vous emporter tous——Je ſuis fou !——Je les ai vus comme je vois ce pupitre—& me ſoutenir effrontément——Ah ! il n'y a que Bazile qui puiſſe m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Holà, quelqu'un——Ah ! j'oublie que je n'ai perſonne——Un voiſin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'eſprit ! il y a de quoi perdre l'eſprit !

Fin du troiſieme Acte.

Pendant l'Entr' acte, le Théatre s'obſcurcit : on entend un bruit d'orage, & l'Orcheſtre joue celui qui eſt gravé dans le Recueil de la Muſique du Barbier.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre eſt obſcur.

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

COMMENT, Bazile, vous ne le connoiſſez pas ? ce que vous dites eſt-il poſſible ?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois que je vous ferois toujours la même réponſe. S'il vous a remis la lettre de Roſine c'eſt ſans doute un des émiſſaires du Comte. Mais, à la magnificence du préſent qu'il m'a fait, il ſe pourroit que ſe fût le Comte lui-même.

BARTHOLO.

A propos de ce préſent : Eh ! pourquoi l'avez-vous reçu ?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord ; je n'y entendois rien ; & dans les cas difficiles à juger, une bourſe d'or me paroît toujours un argument ſans replique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui eſt bon à prendre——

BARTHOLO.

J'entends, eſt bon——

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *ſurpris.*

Ah! ah!

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela pluſieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait: à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la poſſéder?

BAZILE.

Ma foi non, Docteur. En toute eſpece de biens, poſſéder eſt peu de choſe; c'eſt jouir qui rend heureux: mon avis eſt, qu'épouſer une femme dont on n'eſt point aimé, c'eſt s'expoſer——

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidents?

BAZILE.

Hé, hé, Monſieur——on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à ſon cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir: que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Epouſez, Docteur, épouſez.

BARTHOLO.

Auſſi ferai-je & cette nuit-même.

BAZILE.

Adieu donc.—Souvenez-vous, en parlant à la Pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raiſon.

BAZILE.

La calomnie, Docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Roſine que cet Alonzo m'a remiſe, & il m'a montré, ſans le vouloir, l'uſage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous ſerons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plutôt !

BAZILE.

Impoſſible ; le Notaire eſt retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage !

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro ; c'eſt ſa Niece qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa Niece ? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au Notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle eſt du complot ; que diable !

BAZILE.

Eſt-ce que vous penſeriez ?——

BARTHOLO.

Ma foi, ces gens-là ſont ſi alertes ! Tenez, mon ami, je ne ſuis pas tranquille. Retournez chez le Notaire. Qu'il vienne ici ſur le champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable ; mais rien ne m'arrête pour vous ſervir. Que faites-vous donc ?

BARTHOLO.

Je vous reconduis ; n'ont-ils pas fait eſtropier tout mon monde par ce Figaro ; je ſuis ſeul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon paſſe-par-tout, je vous attends, je veille ; & vienne qui voudra, hors le Notaire & vous, perſonne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes ſûr de votre fait.

SCENE II.

ROSINE, *ſeule, ſortant de ſa chambre.*

Il me ſembloit avoir entendu parler. Il eſt minuit ſonné ; Lindor ne vient point ! Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriſer. Sûr de ne rencontrer perſonne——Ah ! Lindor ! ſi vous m'aviez trompée !——Quel bruit entends-je ?——Dieux ! c'eſt mon Tuteur. Rentrons.

SCENE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO, *rentre avec de la lumiere.*

Ah! Roſine; puiſque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement——

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne repoſerez pas, & j'ai de choſes très-preſſées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, Monſieur? n'eſt-ce donc pas aſſez d'être tourmentée le jour.

BARTHOLO.

Roſine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment de grace.

ROSINE, *à part.*

S'il alloit venir!

BARTHOLO, *lui montre ſa lettre.*

Connoiſſez-vous cette lettre?

ROSINE, *la reconnoît.*

Ah! grands Dieux!——

BARTHOLO.

Mon intention, Roſine, n'eſt point de vous faire

des reproches : à votre âge on peut s'égarer ; mais je ſuis votre ami ; écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au Comte Almaviva——

ROSINE, *étonnée.*

Au Comte Almaviva !

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux eſt ce Comte : auſſitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée ; je la tiens d'une femme à qui il l'a ſacrifiée.

ROSINE.

Le Comte Almaviva !—

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous perſuader cette horreur. L'inexpérience, Roſine, rend votre ſexe confiant & crédule ; mais apprenez dans quel piege on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale auſſi dangereuſe que vous. J'en frémis ! Le plus abominable complot entre Almaviva, Figaro & cet Alonzo, cet Eleve ſuppoſé de Bazile, qui porte un autre nom & n'eſt que le vil agent du Comte, alloit vous entraîner dans un abyme, dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, *accablée.*

Quelle horreur !—quoi, Lindor ?—quoi, ce jeune homme—

BARTHOLO, *à part.*

Ah ! c'eſt Lindor.

ROSINE.

C'eſt pour le Comte Almaviva—c'eſt pour un autre—

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah ! quelle indignité !—Il en ſera puni.—Monſieur, vous avez deſiré de m'épouſer ?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes ſentiments.

ROSINE.

S'il peut vous en reſter encore, je ſuis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien ! le Notaire viendra cette nuit-même.

ROSINE.

Ce n'eſt pas tout : ô Ciel ! ſuis-je aſſez humiliée ! —Apprenez que dans peu le perfide oſe entrer par cette jalouſie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, *regardant au trouſſeau.*

Ah ! les ſcélérats ! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah, Monſieur, & s'ils ſont armés ?

BARTHOLO.

Tu-as raiſon ! je perdrois ma vengeance. Monte chez Marceline ; enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte & l'attendre auprés de la maiſon. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaiſir d'en être à-la-fois vengés & délivrés! Et compte que mon amour te dédommagera—

ROSINE, *au déſeſpoir.*

Oubliez ſeulement mon erreur. *(à part)* Ah ! je m'en punis aſſez !

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embuſquer. A la fin je la tiens.

Il ſort.

SCENE IV.

ROSINE, *ſeule.*

Son amour me dédommagera—Malheureuſe ! —*(Elle tire ſon mouchoir & s'abandonne aux larmes)* Que faire ?—Il va venir. Je veux reſter, & feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute ſa noirceur. La baſſeſſe de ſon procédé ſera mon préſervatif——Ah ! j'en ai grand beſoin. Figure noble, air doux ! une voix ſi tendre !—& ce n'eſt que le vil agent d'un corrupteur ! Ah malheureuſe ! malheureuſe !—Ciel ! on ouvre la jalouſie ! *(Elle ſe ſauve.)*

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau, paroît à la fenêtre.*

FIGARO, *parle en dehors.*

QUELQU'UN s'enfuit ; entrerai-je ?

LE COMTE, *en dehors.*

Un homme ?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'eſt Roſine, que ta figure atroce aura miſe en fuite.

FIGARO, *ſaute dans la chambre.*

Ma foi, je le crois—Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre & les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il ſaute à ſon tour.*) A nous la victoire.

FIGARO, *jette ſon manteau.*

Nous ſommes tout percés. Charmant temps pour aller en bonne fortune ! Monſeigneur, comment trouvez-vous cette nuit ?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident ?—Et ſi quelqu'un alloit nous ſurprendre ici ?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi ? J'ai bien une autre inquiétude ; c'eſt de la déterminer à quitter ſur le champ la maiſon du Tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois paſſions toutes puiſſantes ſur le beau ſexe ; l'amour, la haine & la crainte.

LE COMTE, *regarde dans l'obſcurité.*

Comment lui annoncer bruſquement que le Notaire l'attend chez toi, pour nous unir ? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au ſurplus, ſi ſon amour eſt tel que vous le deſirez, vous lui direz qui vous êtes, elle ne doutera plus de vos ſentiments.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

LE COMTE.

Figaro allume toutes les bougies qui ſont ſur la table.

LA voici.—Ma belle Roſine !—

ROSINE, *d'un ton très compoſé.*

Je commençois, Monſieur, à craindre que vous ne vinſſiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude!—Mademoiſelle, il ne me convient point d'abuſer des circonſtances pour vous propoſer de partager le ſort d'un infortuné ; mais quelqu'aſyle que vous choiſiſſiez, je jure mon honneur—

ROSINE.

Monſieur, ſi le don de ma main n'avoit pas dû ſuivre à l'inſtant celui de mon cœur, vous ne ſeriez pas ici. Que la néceſſité juſtifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier !

LE COMTE.

Vous, Roſine ! la compagne d'un malheureux! ſans fortune, ſans naiſſance !

ROSINE.

La naiſſance, la fortune ! Laiſſons-là les jeux du hazard, & ſi vous m'aſſurez que vos intentions ſont pures—

LE COMTE, *à ſes pieds.*

Ah ! Roſine ! je vous adore !—

ROSINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux !—vous oſez profaner !—tu m'adores !—Va ! tu n'es plus dangereux pour moi ; j'attendois ce mot pour te déteſter. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend, (*en pleurant*) apprends que je t'aimois ; apprends que je faiſois mon bonheur de partager ton mauvais ſort. Miſérable Lindor ! j'allois tout quitter pour te ſuivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés & l'indignité de cet affreux Comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foibleſſe. Connois-tu cette lettre ?

LE COMTE, *vivement.*

Que votre Tuteur vous a remiſe ?

ROSINE, *fiérement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je ſuis heureux ! il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je ne m'en ſuis ſervi que pour arracher ſa confiance : & je n'ai pu trouver l'inſtant de vous en informer. Ah Roſine ! il eſt donc vrai que vous m'aimez véritablement !—

FIGARO.

Monſeigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même—

ROSINE.

Monſeigneur ? Que dit-il ?—

LE COMTE, *jettant ſon large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes ! il n'eſt plus temps de vous abuſer : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'eſt point Lindor ; je ſuis le Comte Almaviva, qui meurt d'amour, & vous cherche en vain depuis ſix mois.

ROSINE, *tombe dans les bras du Comte.*

Ah !——

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro !

FIGARO.

Point d'inquiétude, Monſeigneur ; la douce émotion de la joie n'a jamais de ſuites fâcheuſes ; la voilà, la voilà qui reprend ſes ſens ; morbleu qu'elle eſt belle !

ROSINE.

Ah Lindor !——Ah Monſieur ! que je ſuis

coupable ! j'allois me donner cette nuit-même à mon Tuteur.

LE COMTE.

Vous Rosine !

ROSINE.

Ne voyez que ma punition ! J'aurois passé ma vie à vous détester. Ah Lindor ! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer ?

FIGARO, *regarde à la fenêtre.*

Monseigneur, le retour est fermé, l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

Enlevée ?

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'est moi—c'est le Docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sçait que vous êtes ici, & va venir avec main forte.

FIGARO, *regarde encore.*

Monseigneur ! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du Comte avec frayeur.*

Ah Lindor !—

LE COMTE, *avec fermeté.*

Rosine, vous m'aimez ! Je ne crains personne ; & vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard !—

ROSINE.

Non, non, graces pour lui, cher Lindor ! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCENE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRECEDENTS.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, c'eſt notre Notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui !

BAZILE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'apperçois ?

FIGARO.

Eh ! par quel hazard, notre ami——

BAZILE.

Par quel accident, Meſſieurs——

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE.

Oui, Monſieur. Vour deviez unir la Signora Roſine & moi cette nuit, chez le Barbier Figaro ; mais nous avons préféré cette maiſon, pour des raiſons que vous ſaurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à ſon Excellence Monſieur le Comte Almaviva ?

FIGARO.

Préciſément.

BAZILE, *à part.*

Si c'eſt pour cela qu'il m'a donné le paſſe-partout—

LE NOTAIRE.

C'eſt que j'ai deux contrats de mariage, Monſeigneur ; ne confondons point : voici le vôtre ; & c'eſt ici celui du Seigneur Bartholo, avec la Signora—Roſine auſſi ? Les Demoiſelles apparemment ſont deux ſœurs qui portent le même nom?

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous ſervir de ſecond témoin. *(Ils ſignent.)*

BAZILE.

Mais, votre Excellence—je ne comprends pas—

LE COMTE.

Bon ! maître Bazile, un rien vous embarraſſe, & tout vous étonne.

BAZILE.

Monſeigneur——Mais ſi le Docteur——

LE COMTE, *lui jettant une bourſe.*

Vous faites l'enfant ! Signez donc vîte.

BAZILE, *étonné.*

Ah ! ah !

FIGARO.

Où donc eſt la difficulté de ſigner ?

BAZILE, *peſant la bourſe.*

Il n'y en a plus ; mais c'eſt que moi, quand j'ai donné ma parole une fois ; il faut des motifs d'un grand poids——*(Il ſigne.)*

SCENE VIII. & *derniere.*

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUASILS, DES VALETS *avec des flambeaux*, & les Acteurs précédents.

BARTHOLO, *voit le Comte baiſer la main de Roſine, & Figaro qui embraſſe groteſquement D. Bazile : il crie en prenant le Notaire à la gorge.*

ROSINE avec ces fripons ! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'eſt votre Notaire.

BAZILE.

C'eſt votre Notaire. Vous moquez-vous ?

BARTHOLO.

Ah ! Don Bazile, & comment êtes-vous ici ?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas ?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment ; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maiſon, à des heures indues ?

FIGARO.

Heure indue ! Monſieur voit bien qu'il eſt auſſi près du matin que du ſoir. D'ailleurs je ſuis de la compagnie de ſon Excellence Monſeigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva !

L'ALCADE.

Ce ne ſont donc pas des voleurs ?

BARTHOLO.

Laiſſons cela. Par-tout ailleurs, Monſieur le Comte, je ſuis le ſerviteur de votre Excellence; mais vous ſentez que la ſupériorité du rang eſt ici ſans force. Ayez, s'il vous plait, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici ſans force ; mais ce qui en a beaucoup, eſt la préférence que Mademoiſelle vient de m'accorder ſur vous, en ſe donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Roſine ?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne devois-je pas cette nuit-même être vengée d'un trompeur ? Je le ſuis.

BAZILE.

Quand je vous diſois que c'étoit le Comte lui-même, Docteur ?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi ? Plaiſant mariage ! Où ſont les témoins ?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je ſuis aſſiſté de ces deux Meſſieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile ! vous avez ſigné ?

BAZILE.

Que voulez-vous ? Ce diable d'homme a toujours ſes poches pleines d'arguments irréſiſtibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ces arguments. J'uſerai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abuſant.

BARTHOLO.

La demoiſelle eſt mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon ?

LE COMTE.

Mademoiſelle eſt noble & belle : je ſuis homme de qualité, jeune & riche ; elle eſt ma femme : à ce titre qui nous honore également, prétend-t'on me la diſputer ?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'eſt plus en votre pouvoir. Je la mets ſous l'autorité des Loix ; & Monſieur que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais Magiſtrats ſont les ſoutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile réſiſtance au plus honorable mariage, indique aſſez ſa frayeur ſur la mauvaiſe adminiſtration des biens de ſa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah ! quil conſente à tout ; & je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étoient tous contre moi ; je me ſuis fourré la tête dans un guêpier !

BAZILE.

Quel guêpier ! Ne pouvant avoir la femme ; calculez, Docteur, que l'argent vous reſte &——

BARTHOLO.

Eh ! laiſſez-moi donc en repos, Bazile ! Vous ne ſongez qu'à l'argent. Je me ſoucie bien de l'argent, moi ! A la bonne heure, je le garde ; mais croyez-vous que ce ſoit le motif qui me détermine ? (*Il ſigne.*)

FIGARO, *riant.*

Ah, ah, ah, Monſeigneur, ils ſont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, Meſſieurs, je n'y comprends plus rien. Eſt-ce qu'elles ne ſont pas deux Demoiſelles qui portent le même nom ?

FIGARO.

Non, Monſieur, elles ne ſont qu'une.

BARTHOLO, *ſe déſolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'echelle, pour que le mariage fût plus ſûr ! Ah ! je me ſuis perdu faute de ſoins.

FIGARO.

Faute de ſens. Mais ſoyons vrais, Docteur : quand la jeuneſſe & l'amour ſont d'accord pour tromper une vieillard ; tout ce qu'il fait pour l'empêcher, peut bien s'appeller à bon droit *la Précaution inutile.*

Fin du quatrieme & dernier Acte.

JÉROME POINTU.

COMÉDIE.

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Repréſentée, pour la première Fois, ſur le Théâtre des *Variétés Amuſantes*, le 13 JUIN, 1781, & devant Leurs Majeſtés le 11 SEPTEMBRE ſuivant.

NOUVELLE EDITION.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street, au Coin de Bruton Street.

M.DCC.LXXXV.

PERSONAGES.

JEROME POINTU, Procureur.

LEANDRE, Maître-Clerc de M. Pointu.

BLAISE, Clerc de Normandie.

JEANNETTE, Cuisinière de M. Pointu.

La Scène est à PARIS, *dans la Maison de M.* Pointu.

Le Théâtre représente le Cabinet de M. Pointu; on y voit d'un côté un Bureau sur lequel il y a plusieurs Papiers, & de l'autre une petite Table sur laquelle est un Trictrac.

JEROME POINTU.

COMEDIE.

L'Orcheſtre joue pour Overture,

LES AIRS : *Il eſt certains Barbons :*
Vive le Vin, vive l'Amour :
La Raiſon propoſe, & l'Amour diſpoſe.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, JEANNETTE.

Au lever de la Toile, Jeannette finit de balayer le Cabinet de M. Pointu. Léandre entre furtivement ſur la Pointe du Pied.

LEANDRE, *à demi-voix.*

JEANNETTE?

JEANNETTE.

Ah ! c'eſt vous !

LEANDRE.

Monſieur Pointu, eſt-il levé ?

JEANNETTE.

Il eſt même ſorti.

LEANDRE.

M'a-t-il demandé ?

JEANNETTE.

Cinq ou ſix fois.

LEANDRE.

Tant pis.

JEANNETTE.

Il eſt d'une colère de ne vous avoir pas trouvé dans l'Etude.

LEANDRE.

Il ſçait donc que j'ai découché.

JEANNETTE.

Certainement.

LEANDRE.

C'eſt ta faute auſſi.

JEANNETTE.

Comment donc ?

LEANDRE.

Je ſuis rentré à minuit, & la porte était fermée à la groſſe clef.

JEANNETTE.

Il fallait frapper.

LEANDRE.

J'avais peur de le réveiller. Où diable auſſi t'aviſes-tu de la fermer ?

JEANNETTE.

C'eſt par inadvertance. Je vous croyais rentré.

LEANDRE.

Etourdie !

JEANNETTE.

Vous allez être grondé comme il faut.

LEANDRE, *lui montrant une groſſe bourſe pleine d'or.*

Je m'en mocque. Vois-tu ?.

JEANNETTE.

Comment ! c'eſt de l'or tout cela ?

LEANDRE.

Et ce n'eſt pas tout encore.

JEANNETTE.

Eh ! où l'avez-vous donc pris ?

LEANDRE.

Je l'ai bien gagné

JEANNETTE.

Que vous êtes heureux !

LEANDRE.

Voyant que je ne pouvais pas rentrer, j'ai bien vîte retourné rejoindre une troupe de bons enfans avec leſquels j'avais ſoupé, & nous avons paſſé le reſte de la nuit à rire, à boire & à jouer.

JEANNETTE.

Et vous avez gagné tout cet or ?

LEANDRE.

Et le double, qui me ſera payé avant midi.

JEANNETTE.

A qui donc ?

LEANDRE.

A un jeune Hollandais. Imagine-toi, Jeannette, qu'il avait encore ſes poches pleine de rouleaux. Si j'euſſe été hardi, je lui aurais gagné une tonne d'or ; mais il faut ſe modérer dans la fortune.

JEANNETTE.

Un pareil bonheur n'arriverait pas à une pauvre fille comme moi.

LEANDRE,

Parbleu, Jeannette, ſi tu veux, je te mets de moitié.

JEANNETTE.

Vous badinez.

LEANDRE.

Non : tout de bon. Tu n'as qu'à être un peu moins farouche & permettre..... *(il ſe met en devoir de l'embraſſer.)*

JEANNETTE, *le repouſſant.*

Finiſſez donc.

LEANDRE, *la preſſant.*

Oh ! quand tu devrais te fâcher, je t'embraſſerai malgré toi.

JEANNETTE, *ſe défendant.*

Finiſſez donc, Monſieur ; mais c'eſt abominable.

LEANDRE, *l'embraſſant.*

Oh ! parbleu, tu as beau faire.

SCENE II.

M. POINTU, LEANDRE, JEANNETTE.

M. POINTU.

EH bien ! Monſieur, eh bien !

LEANDRE.

C'eſt Monſieur Pointu.

M. POINTU.

Que faitez vous-la ?

LEANDRE.

Rien, Monſieur ; je badinais.

JEANNETTE.

C'était malgré moi.

M. POINTU.

Retire-toi, Jeannette, retire-toi.

SCENE III.

M. POINTU, LEANDRE.

M. POINTU.

N'AVEZ-VOUS pas de honte, Monſieur, de vous comporter comme vous faites?

LEANDRE.

Qu'eſt-ce que je fais donc, Monſieur?

M. POINTU.

Ce que vous faites? J'aime bien encore cette queſtion! Ce que vous faites?—d'ou venez-vous?

LEANDER.

D'ou je viens?

Mr. POINTU.

Oui, Monſieur! d'où venez-vous à l'heure qu'il eſt! Où avez-vous paſſé la nuit?

LEANDRE.

Chez un de mes amis.

M. POINTU.

Chez un de vos amis?

LEANDRE.

Oui, Monſieur. Quand je ſuis rentré, j'ai trouvé la porte fermée à la groſſe clef. Je n'ai pas voulu frapper de peur de vous réveiller, & j'ai retourné paſſer la nuit dans la maiſon où j'avais ſoupé.

M. POINTU.

En bien ! Monſieur, vous pouvez y aller paſſer auſſi la journée.

LEANDRE.

Que voulez-vous dire ?

M. POINTU.

Que je vous prie de faire emporter, dès aujourd'hui, vos effets de chez moi.

LEANDRE.

Mais, Monſieur-.....

M. POINTU.

Mais, Monſieur, c'eſt comme ça. Je vous parle clair, je crois.

LEANDRE.

Mais on donne des raiſons.

M. POINTU.

Des raiſons! Ah ! vous voulez des raiſons! Eh bien ! je vais vous en donner. La première, c'eſt que telle eſt ma volonté. Entendez-vous ? Vous ne reſterez peut-être pas ici malgré moi. La ſeconde, c'eſt que vous êtes un libertin.

LEANDRE.

Un libertin !

M. POINTU.

Oui, Monſieur, un libertin ; paîtri de défauts.

LEANDRE.

Eh ! quels défauts avez-vous, je vous prie, à me reprocher ?

M. POINTU.

Tous.

LEANDRE.

Tous ?

M. POINTU.

Le vin, le jeu, & les femmes.

LEANDRE.

Le vin ! M'avez-vous jamais vu faire aucune excès ?

M. POINTU.

Un Clerc ne doit boire que de l'eau, entendez-vous, Monſieur, que de l'eau.

LEANDRE.

Comment ! vous voulez que lorſque je ſuis chez des amis, en partie de plaiſir, je refuſe un verre de Champagne qu'on m'offrira ? A-t-on jamais fait un crime à quelqu'un d'une petite pointe de gaieté ?

M. POINTU.

Un petite pointe de gaité ! Et c'eſt ſans doute auſſi par gaieté qu'on vons voit toujours des cartes en main.

LEANDRE.

Il faut bien être utile dans la ſociété. Ou eſt le mal, je vous prie, de faire une partie honnête ? Commeut regarde-t-on un homme qui ne joue pas ? Comme un être qui n'eſt bon à rien.

M. POINTU.

Eſt ce auſſi par honnêteté, que tous les matins Monſieur envoie de petits vers & de gros bouquets à toutes les belles du quartier ?

LEANDRE.

Eſt-il défendu d'être galant ?

M. POINTU.

Galant! il s'agit bien de cela. Eh? morbleu, Monſieur, faites-moi de bonnes Requêtes, & non pas des chanſons.

LEANDRE.

Avez-vous à vous plaindre de mon travail? Depuis dix ans que je ſuis dans votre étude, ne l'ai-je pas fait ce qu'elle eſt? Pouvez vous me reprocher mon incapacité?

M. POINTU.

Non. Je ſuis juſte: vous avez du talent; vous ne tournez pas mal une requête; vous groſſoyez fort bien; vous entendez la chicane à merveille: enfin, vous êtes un garçon parfait; mais vous allez avoir la bonté de ſortir de chez moi.

LEANDRE.

Comment! Monſieur, apres m'avoir promis votre Charge.....

M. POINTU.

Rayez cela de vos papiers. Je ne veux pas pour ſucceſſeur un freluquet, qui par décence ſe permet une petite pointe de gaieté, par honnêteté joue tous les jeux, & par galanterie donne des baiſers aux jolies cuiſinières malgré elles.

LEANDRE.

N'avez-vous pas vu que c'était un ſimple badinage?

M. POINTU.

Un ſimple badinage! Ah! de quel droît badinez-vous avec ma ſervante? n'eſt-il pas affreux de vouloir ſéduire cette enfant ſi ſage, qui eſt l'innocence même? Ne devriez-vous pas rougir.

LEANDRE.

Mais, Monſieur Pointu, vous avez été jeune comme un autre,

M. POINTU.

Oui, Monſieur! Eh bien?

LEANDRE.

Eh bien! quand vous voyiez une femme charmante, . . .

M. POINTU.

Quand je voyais une femme charmante, je me diſais: demain, ces joues ſe rideront; bientôt ces beaux yeux s'éteindront, ces lys & ces roſes ſe flétriront; & certainement cette tête ſi belle ne faiſait pas tourner la mienne.

LEANDRE.

Et jamais vous n'avez joué?

M. POINTU.

Jamais, Monſieur, jamais. Eh! quel peut donc être le plaiſir d'un joueur? Son ame a-t-elle un moment de calme ou de jouiſſance? S'il gagne, ſon gain eſt toujours au-deſſous du deſir; s'il perd, la rage & le déſeſpoir s'emparent de ſon cœur; ce n'eſt plus contre un ami qu'il joue, c'eſt contre un homme dont il voudroit dévorer la fortune, & qui brûle d'avoir la ſienne.

LEANDRE.

Mais du moins vous aviez des amis, une ſociété? La table a ſes plaiſirs.

M. POINTU.

Dites donc ſes poiſons. . . . Suis-je tenté par la bonne chère, par le vin délicieux, par la ſéduction de la ſociété; je me repréſente les ſuites des excès, une tête peſante, un eſtomac embarraſſé, la perte de la raiſon & du tems: je ne mange alors que pour le beſoin; ma ſanté eſt toujours égale, mes idées toujours pures & lumineuſes...mais, mais

tout cela eſt ſi facile, Monſieur, qu'il n'y a pas même de mérite à le pratiquer.

LEANDRE.

Hé bien! Monſieur Pointu, il eſt un moyen de me ranger tout de ſuite.

M. POINTU.

Eh! quel eſt-il s'il vous plaît?

LEANDRE.

Vous connaiſſez mes parens!

M. POINTU.

Ce ſont d'honnêtes gens, de braves gens, que je reſpecte, & que j'aime de tout mon cœur, & qui mériteraient un autre fils.

LEANDRE.

Vous ſavez quelle eſt ma fortune?

M. POINTU.

La fortune la plus conſidérable ſe fond bien vîte, ſi l'on ne travaille pas tous les jours à l'augmenter un peu.

LEANDRE.

La vôtre eſt faite.

M. POINTU.

C'eſt le fruit de longues années de peines & de travaux.

LEANDRE.

Eh bien! il eſt tems de vous repoſer, Mademoiſelle Pointu compte déja dix-huit ans, elle eſt charmante! retirez-la du Couvent; donnez-moi ſa main & votre Charge, c'eſt le vrai moyen de m'amender ſur le champ.

M. POINTU.

Voilà donc votre dire ?

LEANDRE.

Ne le trouvez-vous pas raiſonnable ?

M. POINTU.

Non, Monſieur.

LEANDRE.

Eh ! la raiſon ?

M. POINTU.

D'abord, c'eſt que je ne ſuis pas encore d'âge à me retirer, & que ſi le Ciel me conſerve la ſanté, j'eſpere bien mourir Procureur. Enſuite, c'eſt que Mademoiſelle Pointu eſt encore une morveuſe, & qu'on ne doit marier les filles qu'à un âge mûr à trente ans au plutôt ; enfin, c'eſt que je ne veux pas pour gendre un freluquet.

LEANDRE.

Un freluquet !

M. POINTU.

Oui, Monſieur, eſt-ce là la miſe d'un Maître-Clerc de Procureur ? Une coëffure en hériſſon, un habit galonné, une épée ; il ne vous manquerais qu'une plume dans votre chapeau. Une épée ! Eh ! morbleu, une bonne écritoire, Monſieur, une bonne écritoire. Prenez-moi un habit noir complet, une perruque quarrée. Voilà ce qui rend un homme reſpectable, & non pas votre brette montée ſur la quarte & de quarante-deux pouces de longueur.

LEANDRE.

Si j'étois en Charge & marié....

M. POINTU.

Monſieur, je vous ai déclaré mes intentions, voulez vous bien me faire le plaiſir de vous retirer ſur le champ ?

LEANDRE.

C'eſt donc votre dernier mot, Monſieur ?

M. POINTU.

Oui, Monſieur, c'eſt mon dernier mot, & je vous prie de vous y conformer.

LEANDRE.

Cela ſuffit. Nous verrons, nous verrons.

M. POINTU.

Comment ! Monſieur, nous verrons.

LEANDRE.

Oui. Nous verrons. *(Il ſort.)*

SCENE IV.

M. POINTU, *ſeul.*

MA Fille...ma Charge...à un pareil étourdi !... Que les tems ſont changés ! Que les mœurs ſont corrompues ! Eſt-ce ainſi qu'un Maitre-Clerc eût ôſé ſe mettre de mon tems !...C'étoit alors que la Bazoche étoit une véritable pépiniere de dignes Procureurs ! les jeunes ſoutiens de la Pratique ne couraient pas les Tripôts, les Salles d'Armes. Renfermés toute la ſemaine dans leurs études, ils acquéroient des connoiſſances & des talens, & ſe permettoient à peine quelque promenade innocente les Dimanches & Fêtes. Aujourd'hui, ces Meſſieurs ſont les Petits-Maîtres, les beaux-eſprits,

parlent nouvelles, littérature, prennent le thé dans les Caffés, & jugent définitivement & ſans appel aux Parterres de nos Spectacles. Je ne veux plus chez moi de pareils freluquets. Maître Ronge-Fer mon Confrére, qui depuis cinquante ans exerce avec honneur au Baillage de Falaiſe, m'a promis de m'envoyer un ſujet unique, déjà célèbre dans tout le haut & bas-Maine. Voilà le digne ſucceſſeur auquel je remettrai ma robe & ma plume, & non pas à cet étourdi, qui boit, qui joue, & qui embraſſe ma Cuiſinière malgré elle.

SCENE V.

M. POINTU, JEANNETTE.

JEANNETTE.

MONSIEUR!

M. POINTU.

Ah! c'eſt toi, mon enfant. Que veux-tu?

JEANNETTE.

Je viens vous demander, Monſieur, ſi vous voulez avoir la bonté de compter ma dépenſe.

M. POINTU.

Très-volontiers, Jeannette. Très-volontiers. Où eſt ton livre?

JEANNETTE.

Le voilà, Monſieur.

M. POINTU.

Donne, mon enfant, donne ; il y a huit jours que nous n'avons compté.

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. POINTU.

Je t'ai donné douze francs ?

JEANNETTE.

Ils ſont écrits.

M. POINTU.

Combien te reſte-t-il ?

JEANNETTE.

Trois ſols & demi.

M. POINTU.

Que cela ?

JEANNETTE.

Certainement.

M. POINTU.

Donne.

JEANNETTE.

Les voilà.

M. POINTU.

Comme l'argent va vîte !

JEANNETTE.

Tout eſt ſi cher !

M. POINTU.

Mais, marchandes-tu bien, mon enfant ?

JEANNETTE.

Je vous en réponds.

M. POINTU.

Ces Marchandes ſont ſi fripponnes !

JEANNETTE.

Oh ! que je m'en défie.

M. POINTU.

Vois-tu, mon enfant, il ne faut pas avoir peur de méſoffrir, parce qu'elles n'ont jamais honte de ſurfaire.

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. POINTU.

Il faut toujours offrir moins que plus.

JEANNETTE.

C'eſt bien auſſi ce que je fais.

M. POINTU.

Quand on te dit une choſe trente ſols, combien en offres-tu ?

JEANNETTE.

Vingt.

M. POINTU.

C'eſt trop, ma fille, c'eſt trop. Je ne m'étonne pas ſi ton mémoire monte ſi haut. Il ne faut jamais donner qu'un cinquième.

JEANNETTE.

Oui. Mais c'eſt qu'elles me diſent des ſottiſes.

M. POINTU.

Il ne faut pas les écouter.

JEANNETTE.

Et ſi elles me battent ?

M. POINTU.

Tu prendrois ſur le champ des témoins, & je te ferois adjuger de bons dommages. Voyons un peu ſi ton compte eſt juſte.

JEANNETTE.

J'en ſuis bien ſûre.

M. POINTU.

Comment cela ?

JEANNETTE.

C'eſt que M. Léandre a eu la complaiſance de me l'additionner.

M. POINTU.

M. Léandre !

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. POINTU.

Mais il t'embraſſoit quand je ſuis entré.

JEANNETTE.

C'étoit bien malgré moi.

M. POINTU.

Bien certainement, Jeannette ?

JEANNETTE.

Bien certainement.

M. POINTU.

Tu n'y prenois aucun plaiſir.

JEANNETTE.

Voyez le beau plaiſir ! il me tord les bras & m'écorche tout le viſage.

M. POINTU.

Je ne te fais pas de mal moi ?

JEANNETTE.

Oh ! non.

M. POINTU.

Je ſuis bien content de toi, Jeannette. *(On frappe.)* Ne frappe-t-on pas ?

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. POINTU.

Va voir qui c'eſt.

SCÈNE VI.

M. POINTU, *ſeul.*

ELLE eſt tout-à-fait gentille cette petite Jeannette ! d'une douceur, d'une innocence, d'une ſimplicité.... Cet étourdi de Léandre l'auroit pervertie.... Quel dommage qu'elle n'ait pas un peu de fortune. Eh bien ! qui eſt-ce, Jeannette ?

SCENE VII.

M. POINTU, JEANNETTE.

JEANNETTE.

MONSIEUR, c'eſt un jeune homme qui arrive de Falaiſe, en Normandie, & qui a, dit-il, une lettre à vous remettre.

M. POINTU.

De quelle part ?

JEANNETTE.

Je ne lui ai pas demandé.

M. POINTU.

Fais-le entrer.

JEANNETTE.

Entrez, Monſieur.

M. POINTU.

Laiſſe-nous. *(Jeannette en ſortant emporte ſon Livre.)*

SCENE VIII.

M. POINTU, BLAISE.

M. POINTU.

QU'Y-A-T-IL pour votre ſervice, mon ami ?

BLAISE.

Monſieur eſt Monſieur Jérôme Pointu ?

M. POINTU,

Oui, mon ami.

BLAISE,

Procureur en la Cour ?

M. POINTU,

Oui.

BLAISE.

C'eſt que j'ai, ſauf votre reſpect, une Lettre à vous remettre en main-propre,

M. POINTU.

De quelle part ?

BLAISE.

De la part de Monſieur Ronge-fer, Procureur-Greffier au Bailliage de Falaiſe.

M. POINTU.

Voyons.

BLAISE.

Tenez, Monſieur.

M. POINTU *prend la Lettre & lit l'adreſſe.*

A Monſieur, Monſieur Jérôme Pointu, Procureur en la Cour, demeurant à Paris, rue Courtaut-vilain. — C'eſt bien moi. Voyons ce qu'il m'écrit : *Monſieur & cher Confrère.*—C'eſt un bien brave homme, un bien honnête homme que Monſieur Ronge-fer ! Comment ſe porte-t-il ?

BLAISE.

A merveille ! Il a ſa goutte, ſon aſthme & deux rhumatiſmes qui l'incommodent un peu de tems en tems.

M. POINTU.

Le pauvre homme ! On n'en voit plus de cette trempe. — *Monſieur & cher Confrère, connoiſſant votre ſcrupuleuſe & exacte probité,* — Il me connoît bien. — *connoiſſant votre ſcrupuleuſe & exacte probité, & cherchant à remplir, autant qu'il m'eſt poſſible, vos intentions,* — Je l'ai toujours connu bien obligeant. — *je vous envoye* — Il m'envoye.... Qu'eſt-ce qu'il m'envoye, mon ami, heim ? Un pâté, peut-être ?

BLAISE.

Oh ! que non, Monſieur.

M. POINTU.

Ce n'eſt pas un pâté. Des chapons, apparemment ?

BLAISE.

Mais, ce n'eſt pas cela.

M. POINTU.

Qu'eſt-ce qu'il m'envoye donc ? Voyons. — *Cherchant à remplir, autant qu'il m'eſt poſſible, vos*

intentions, je vous envoye — J'aurois aſſez aimé un pâté ou des chapons.— *Je vous envoye le jeune homme qui vous remettra cette Lettre*, — Ah! c'eſt vous qu'il m'envoye?

BLAISE.

Oui, Monſieur.

M. POINTU.

Je vous envoye le jeune homme qui vous remettra cette Lettre, pour remplir votre place de Maître-Clerc.—C'eſt apparemment vous dont il m'a ſouvent parlé dans ſes Lettres. Il fait beaucoup de cas de vous. — *Je crois que vous en ſerez très-ſatisfait. Je vous en réponds.* — Vous avez-là une bonne caution. — *Il ſe nomme Blaiſe, il eſt de cette Ville.* — Vous vous appellez Blaiſe?

BLAISE.

Oui, Monſieur.

M. POINTU.

Et vous êtes de Falaiſe?

BLAISE.

Oui, Monſieur.

M. POINTU.

J'en ſuis fort aiſe. — *Il a tout plein de bonnes qualités* — Effectivement, vous avez la phyſionomie heureuſe, ingénue. — *Il a tout plein de bonnes qualités; c'eſt un cheval...*—Comment! mon ami, un cheval! Mais ce n'eſt point du tout cela qu'il faut dans notre état. Il faut être doux, ſouple, inſinuant.... Vous êtes un cheval?...

BLAISE.

Oh! Monſieur, je puis bien vous affirmer le contraire. Si j'ai un défaut, c'eſt d'être trop doux.

M. POINTU.

Mais, Monſieur Ronge-fer me l'écrit cependant. Voyez. — *C'eſt un cheval pour le travail.* — Ah! j'entends, j'entends. . . . C'eſt-à-dire que jamais le travail ne vous laſſe.

BLAISE.

Oui, Monſieur.

M. POINTU.

Que vous le faites toujours avec ardeur?

BLAISE.

Juſtement.

Mr. POINTU.

C'eſt fort bien, mon ami, c'eſt fort bien. — *C'eſt un cheval pour le travail. Il a perdu le boire & le manger.* — Mais c'eſt un vrai cadeau que me fait-là Monſieur Ronge-fer! Un Clerc qui ne boit, ni ne mange! Il n'y en a pas deux comme vous à Paris. — *Il a perdu le boire & le manger, tant il a l'amour de l'étude. Il eſt en état de faire la barbe* — Ah! ah! vous ſçavez faire la barbe?

BLAISE.

Oh! pour cela Monſieur s'amuſe, c'eſt un badinage. . . .

M. POINTU.

Mais, ça n'eſt pas déſagréable du tout. ça m'épargnera mon Perruquier.

BLAISE.

Ah! Monſieur. . . .

M. POINTU.

Pourquoi donc Monſieur Ronge-fer m'écrit-il

que vous êtes en état de faire la barbe ? Vous la lui faiſiez, apparemment.

BLAISE.

Jamais, Monſieur.

M. POINTU.

Mais j'y vois clair peut-être. — *Il eſt en état de faire la barbe aux plus vieux Praticiens.* — C'eſt-à-dire de leur en remontrer.

BLAISE.

Eh ! oui, c'eſt cela.

M. POINTU.

C'eſt qu'il a un ſtyle haché. — *Je ſouhaite que vous en ſoyez auſſi content que moi.* — Je l'eſpère bien. — *C'eſt un vrai ſacrifice que je vous fais.* — Il a raiſon. — *Je ſuis avec une parfaite conſidération, Monſieur & cher Confrère,* — Un brave & digne homme ! — *Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,* RONGE-FER, *Procureur-Greffier au Bailliage de Falaiſe.* — C'eſt fort bon, mon ami. Vous vous appellez ?

BLAISE.

Blaiſe.

M. POINTU.

Vous êtes....

BLAISE.

De Falaiſe.

M. POINTU.

J'en ſuis fort aiſe. Dès que Monſieur Ronge-fer me répond de votre capacité, je vous reçois avec plaiſir ; venez dès aujourd'hui prendre poſſeſſion de votre place. Je vais vous faire balayer le petit grenier.

BLAISE.

En ce cas, je vais chercher mon paquet.

M. POINTU.

Vous ne l'avez pas fait apporter ?

BLAISE.

Nenni ; il eſt encore au coche.

M. POINTU.

Allez, mon enfant ; allez, & ne tardez pas.

SCENE IX.

M. POINTU, *ſeul.*

VOILA ce qui s'appelle un joli garçon ! qui a des mœurs, & qui s'occupe de ſon état. Je reconnois bien là les ſages principes de Monſieur Ronge-fer. Je puis à préſent mourir tranquille, je laiſſe un digne ſucceſſeur. Voyons maintenant un peu le compte de Jeannette.... Où donc eſt ſon livre ? Jeannette, Jeannette ?

SCENE X.

M. POINTU, JEANNETTE.

JEANNETTE.

MONSIEUR!

M. POINTU.

Eſt-ce que tu as remporté ton Livre, mon enfant ?

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. POINTU.

Mais nous n'avions pas achevé de compter.

JEANNETTE.

Le voilà.

M. POINTU.

Elle eſt charmante !... Voyons un peu :

Six & neuf font quinze,
quinze & trois font dix-huit,
& ſix font vingt-quatre,
vingt-quatre & ſix font trente.

Poſe ſix, & retiens deux.

Deux & cinq font ſept,
& ſept valent quatorze,
quatorze & quatre font dix-huit,
& deux font vingt,
& ſix valent vingt-ſix.

Poſe ſix, & retiens deux.

Deux,
trois,
quatre
& cinq :

La moitié de cinq eſt deux & demi, poſe un, & retiens deux.

Deux & trois font cinq,
& quatre font neuf,
& deux font onze.

Onze livres, ſeize ſols, ſix deniers.

JEANNETTE.

Et les trois ſols ſix deniers que je vous ai remis....

M. POINTU.

Font juſte douze francs. Le compte eſt juſte. Tiens, mon enfant, voilà douze autres francs pour cette ſemaine ; ménages-les bien.

JEANNETTE.

Je ménage tant que je peux.

M. POINTU.

Tu as raiſon, mon enfant, tu as raiſon. Après la ſageſſe, rien ne ſied mieux à une fille que l'économie.

JEANNETTE.

Je ſuis bien ſage auſſi.

M. POINTU.

Sois-la long-tems, Jeannette ; conſerve ton innocence & ta ſimplicité. Rien n'eſt plus aiſé à perdre ; méfie-toi ſur-tout des jeunes gens.

JEANNETTE.

Oh ! je ne les aime pas.

M. POINTU.

Tout de bon ?

JEANNETTE.

Tout de bon. Ils ne ſongent jamais qu'à faire enrager les pauvres filles.

M. POINTU.

Tu m'enchantes..., Il faut que je te faſſe un petit cadeau. *(Il tire d'un des tiroirs de ſon Bureau un petit anneau envelloppé de pluſieurs petits papiers qu'il déploye.)*

JEANNETTE.

Vous êtes bien bon.

M. POINTU.

Tu me promets d'être toujours bien ſage ?

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. POINTU.

De ne jamais badiner avec mes clercs ?

JEANNETTE.

Jamais.

M. POINTU.

Encore moins avec les domeſtiques du quartier ?

JEANNETTE.

Fi donc !

M. POINTU.

Donne-moi ta main, Jeannette, donne.

JEANNETTE.

La voilà.

M. POINTU.

La jolie petite menotte !

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas celui-là, vous me chatouillez.

M. POINTU.

Conſerve bien cet anneau pour l'amour de moi.

JEANNETTE.

Il eſt d'argent ?

M. POINTU.

Et d'or. C'eſt l'alliance que portoit ma pauvre défunte. C'étoit une bien brave femme qui m'aimoit ; le Ciel, en me l'ôtant, m'a ravi le bonheur. Pour toi, Jeannette, ſois toujours ſage, douce, économe.... On ne ſçait pas ce qui peut arriver. Ma fille, éloignée du monde depuis l'âge de ſix ans, annonce beaucoup de vocation pour le Couvent. En bon père, je ne gênerai jamais ſes inclinations ; mais d'un autre côté, je ſçais ce que je dois à la ſociété, je me ſens encore propre à faire un bon mari, & ſi je trouvois une femme jeune, douce, honnête comme ma Jeannette....

JEANNETTE.

Allons donc, Monſieur, vous vous moquez de moi.

M. POINTU.

Non, Jeannette, non. Je t'aime, je t'adore.

JEANNETTE.

Votre ſervante !

M. POINTU *voulant l'embraſſer.*

Tu es ma Reine, ma Divinité.

JEANNETTE.

Mais, finiſſez donc.

M. POINTU.

Laiſſe moi, Jeannette, laiſſe-moi t'embraſſer.

JEANNETTE.

Oh ! que non.... Comme vos yeux brillent !

M. POINTU.

C'eſt d'amour, Jeannette.

JEANNETTE.

Vous me faites peur.

M. POINTU.

Où vas-tu donc ?

JEANNETTE.

Je m'enfuis.

M. POINTU.

Reſte, Jeannette, reſte, je t'en conjure.... à genoux.

JEANNETTE.

Relevez-vous donc, j'entends du bruit.

SCENE XI.

M. POINTU, LEANDRE, JEANNETTE.

Léandre entre bruſquement, & ſurprend M. Pointu aux pieds de Jeannette. Il eſt coſtumé en Marin Anglais. Plus ſon déguiſément ſera chargé, plus il donnera à cette Scène un air de vérité. Il ſerait même eſſentiel que l'Acteur, chargé de ce rôle, pût changer ſa voix, & prendre la prononciation Angloiſe.

LEANDRE.

FERME, papa, ne vous dérangez pas.

M. POINTU.

C'eſt que...

LEANDRE.

La petite eſt ma foi charmante.

JEANNETTE.

C'eſt mon Maître, Monſieur.

LEANDRE.

C'eſt votre Servante. Eh bien! rien de plus naturel!

M. POINTU.

Oh! Monſieur....

M. POINTU.

Parbleu! l'on ne doit pas rougir d'embraſſer les filles quand elles ſont gentilles, & ſi vous permettez....

M. POINTU *à Jeannette.*

Retire-toi.

LEANDRE, *à part.*

Je ne ſuis pas reconnu, bon !

SCENE XII.

M. POINTU, LEANDRE.

M. POINTU.

PUIS-JE ſçavoir ce qui me procure l'honneur de votre viſite ?

LEANDRE.

Vous êtes Monſieur Pointu ?

M. POINTU.

A vous ſervir.

LEANDRE.

Procureur ?

M. POINTU.

En la Cour depuis quarante cinq ans.

LEANDRE.

Honnête-homme ?

M. POINTU.

ça ne ſe demande pas.

LEANDRE.

Eh bien ! Monſieur, j'ai beſoin de vous.

M. POINTU.

Je ſuis tout à votre ſervice, Monſieur ; de quoi s'agit-il ?

LEANDRE *jettant une bourſe ſur le Bureau de M. Pointu.*

Tenez Monſieur, voilà toujours une centaine de louis d'avance pour les frais que vous aurez à faire ; ne les ménagez pas.

M. POINTU.

Rapportez-vous-en à moi.

LEANDRE.

Si ceux là ne ſuffiſent pas, j'en ai cinq cent ; j'en ai mille à ſacrifier.

M. POINTU.

Quel plaiſir d'être Procureur, ſi tous les Plaideurs vous reſſembloient, Monſieur ! Mais il ſemble qu'on leur arrâche l'ame quand on leur demande une dixaine de piſtoles.

LEANDRE.

Je ne ſuis pas de même, & la ſeule grace que j'exige de vous, c'eſt de ne point ménager ma bourſe.

M. POINTU.

N'ayez aucune inquiétude. Votre affaire eſt apparemment très-importante,

LEANDRE.

De la dernière importance.

M. POINTU.

Il s'agit de votre fortune ?

LEANDRE.

De bien plus, Monſieur.

M. POINTU.

De la vie ?

LEANDRE.

Ce ne ſeroit rien.

M. POINTU.

De quoi donc ?

LEANDRE.

De l'honneur.

M. POINTU.

J'entends, un moment de foibleſſe, de diſtraction... cela arrive tous les jours aux plus honnêtes gens. Mais quand on s'y prend comme vous, tout s'arrange. Voyons, expliquez-moi le fait.

LEANDRE.

Un inſtant, Monſieur ; il fait fort chaud, je ſuis fort altéré, & jamais je ne parle, ni ne traite d'affaire, que le verre à la main.

M. POINTU.

Qu'à ça ne tienne *(il appelle)*... Jeannette ?

LEANDRE.

Vous avez du bon ?

M. POINTU.

Vous m'en direz des nouvelles *(il appelle)* Jeannette ?

SCENE XIII.

M. POINTU, LEANDRE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

QUE voulez-vous, Monſieur ?

M. POINTU.

Deſcends à la cave, mon enfant, & monte-nous une bouteille de vin vieux.

JEANNETTE.

Du petit caveau ?

M. POINTU.

Juſtement.

LEANDRE.

Comment ! eſt-ce que vous me laiſſerez boire ſeul.

M. POINTU.

Non aſſurement.

LEANDRE.

Mais à moi ſeul je bois tous les matins mes deux bouteilles, & c'eſt les jours que je ſuis au régime encore.

M. POINTU.

J'entends. Jeannette, monte-nous en quatre.

LEANDRE.

Voilà ce qui s'appelle parler.

M. POINTU.

Manges vous quelque choſe ?

LEANDRE.

Jamais, une croute de pain ſi vous voulez...

M. POINTU.

C'eſt ſans façon ?

LEANDRE.

Je n'en fais jamais.

M. POINTU, *à Jeannette.*

Va, mon enfant, & dépêche-toi.

SCENE XIV.

M. POINTU, LEANDRE.

LEANDRE.

ELLE eſt ma foi gentille votre petite ſervante !

M. POINTU.

Pas mal.

LEANDRE.

Vous êtes amateur, papa !

M. POINTU.

Que voulez-vous ? Je ſuis vieux : mais j'aime encore la jeuneſſe ; ſa vue fait toujours plaiſir.

LEANDRE.

Vous avez parbleu raiſon. C'eſt dommage qu'elle ait l'air un peu frouche !

M. POINTU.

Ah farouche vous voulés dire.

LEANDRE.

Et les clercs de votre office.

M. POINTU.

J'y mets bon ordre.

LEANDRE.

Revenons à notre affaire.

M. POINTU.

Volontiers.

LEANDRE.

Je ſuis Anglois. Je m'apelle Georges Tribord. Depuis l'âge de dix ans, je ſuis au ſervice des trois Royaumes. J'ai fait deux fois le tour du monde & ſept fois le voyage des grandes Indes. Je montois une frégate de 36 canons & je revenais en Angleterre, lorque le 26 Octobre dernier à la hauteur d'Oueſſant, nous ſignalâmes un Bâtiment François de vingt-ſix canons ſeulement. Il étoit ſous le vent. Il fit force voiles ſur nous, & fut en inſtant à la portée du canon. Auſſitôt le feu commença: il fut vigoureux de part & d'autre, & vivement ſervi. Toutes nos mâtures furent briſées, & ne pouvant plus manœuvrer, nous n'eûmes d'autre parti à prendre que de tenter l'abordage; mais dans ce moment quelques grenades lancées ſur mon bâtiment y mirent le feu. Voyant qu'il alloit ſauter, je fis lancer la chalouppe, & ordonnai à tout ce qui reſtait de mon équipage d'y deſcendre. De leur côté les François, voyant notre danger, ceſſèrent ſur le champ leur feu, & nous portèrent tous les ſecours poſſibles. Cependant ſeul j'étais reſté ſur le gaillard; je voulois périr avec mon bâtiment; un jeune Officier François qui étoit venu dans la chaloupe à notre ſecours, voit ma réſolution, jette ſes armes à la mer, ôſe ſauter ſur mon bord, s'avance vers moi, un mouchoir blanc à la

main, me conjure de me ſauver, & dans le moment où j'y penſois le moins, me ſaiſiſſant à braſſe-corps, ſe précipite avec moi dans la mer, à l'inſtant même où mon Vaiſſeau ſaute & diſparoît pour toujours. Je dois rendre cette juſtice à vos Guerriers ; ce ſont des lions dans le combat. Sont-ils vainqueurs ? Ce ſont des hommes. Toute haine, tout reſſentiment ceſſe, & l'on ne retrouve plus en eux que des amis ſenſibles & généreux.

M. POINTU.

Monſieur le Capitaine, il eſt bien doux d'entendre un Anglois faire notre éloge !

LEANDRE,

Nous ne vous aimons pas ; mais vous nous forcez quelquefois à l'eſtime, & ſouvent à la reconnaiſſance.

SCENE XV.

M. POINTU, LEANDRE, JEANNETTE.

JEANNETTE *apporte une petite table ſur laquelle il y a une ſerviette, deux verres, & un morceau de pain.*

MONSIEUR, voilà tout ce que vous m'avez demandé.

M. POINTU.

C'eſt bon, Jeannette.... Je n'y ſuis pour perſonne, entends-tu ?

LEANDRE.

Bien penſé.

JEANNETTE.

Vous n'avez beſoin de rien ?

M. POINTU.

Non, mon enfant ; tu peux nous laiſſer.

LEANDRE.

Ah ! parbleu, cette belle enfant là nous verſera le premier verre.

M. POINTU.

Tope.

LEANDRE.

A votre ſanté, la belle.

JEANNETTE.

C'eſt bien de l'honneur.

M. POINTU.

A ta ſanté, Jeannette.

JEANNETTE.

Bien obligée. Vous n'avez plus beſoin de moi ?

M. POINTU.

Non, mon enfant.

SCENE XVI. ET DERNIERE.

M. POINTU, LEANDRE.

LEANDRE.

CHARMANTE ! en vérité, charmante !

M. POINTU.

Comment trouvez-vous ce vin-là ?

LEANDRE.

Ma foi, la verſeuſe m'a fait oublier la liqueur : goûtons-le.

M. POINTU.

Eh bien ?

LEANDRE.

Excellent ! divin ! En avez vous beaucoup ?

M. POINTU.

Il tire vers ſa fin ; mais j'eſpère que nous en vuiderons encore quelques bouteilles.

LEANDRE.

Très-volontiers..... Lorſque ce jeune Officier François me ſauva la vie en me précipitant dans la mer, j'avois heureuſement ſur moi mon porte-feuille aſſez bien garni. Ayant appris que mon libérateur étoit un ſimple officier de fortune, je voulus au moins partager avec lui ce qu'il avoit ſauvé. Jamais je ne pus parvenir à lui faire accepter une ſeule guinée. Enfin, après quatre jours de marche, nous entrâmes heureuſement dans le Port de Breſt. Depuis ce moment, je me ſuis emparé de lui. Nous ſommes venus enſemble à Paris. Nous logeons dans le même hôtel. Ma table eſt la ſeule choſe que j'aie pu lui faire accepter. Nous ne nous quittons pas un inſtant. C'eſt le plus honnête homme que je connoiſſe, & c'eſt contre lui que je veux plaider.

M. POINTU.

Comment donc cela ?

LEANDRE.

La mer eſt mon élément. Quand je ſuis ſur terre, je me trouve déſœuvré. L'oiſiveté, dit-on, eſt mère de tous vices, & j'ai trois défauts cruels.

M. POINTU.

Qui ſont ?....

LEANDRE.

Le vin, le jeu & les femmes.

M. POINTU.

Et vous appellez cela des défauts ?

LEANDRE.

Mais oui.

M. POINTU.

Mais vous badinez. C'eſt ce qui caractériſe en France un homme bien né, une homme de qualité.

LEANDRE.

En vérité ?

M. POINTU.

C'eſt en honneur. Eh ! que peut-on donc aimer de mieux ? Allez, Capitaine, la vraie ſageſſe eſt d'être heureux. Et l'eſt-on ſans un peu de vin, un peu de jeu, un peu d'amour ?

LEANDRE.

Vous avez là une morale charmante !

M. POINTU.

C'eſt la vraie Philoſophie, Capitaine.

LEANDRE.

Eh ! la mettez-vous en pratique ?

M. POINTU.

Quelquefois, quelquefois.

LEANDRE.

Avouez cependant, Monſieur Pointu, que les Femmes ſont bien dangereuſes, & que la beauté n'eſt qu'une fleur paſſagère.

M. POINTU.

C'eſt juſtement à cauſe de cela qu'il faut ſe hâter de la cueillir. Eh ! qu'y a-t il de plus doux au monde que l'amour ? c'eſt lui qui fait le bonheur de la jeuneſſe ; c'eſt lui qui fait naître encore quelques fleurs ſous les glaces même de la vieilleſſe.

LEANDRE.

Je veux bien convenir que l'amour a quelques choſe de ſéduiſant ; mais le vin, la table ? ...

M. POINTU.

Le vin, Capitaine ? la table ! ... Eſt-il de plaiſirs plus vrais ! il n'eſt point d'âge pour les goûter. Lorſque l'hyver des ans nous glace, & ne permet plus à nos cœurs de battre à l'approche d'un objet charmant, où nous conſolons nous ? A la table. Qui nous réchauffe encore ? C'eſt le vin. Le vin eſt le plus doux préſent fait à l'humanité. L'homme n'eſt véritablement heureux qu'à table. Il n'eſt charmant que lorſqu'il a une petite pointe de vin.

LEANDRE.

Buvons donc un coup.

M. POINTU.

Tope.

LEANDRE.

Mais le jeu. ...

Quand il n'eſt pas pouſſé à l'excès, qu'il n'eſt pas une paſſion, une fureur. ... Le jeu n'eſt qu'un amuſement que prennent tous les gens honnêtes.

M. POINTU.

Eh bien ! j'ai ces trois paſſions-là ; & je voulois prendre ſur moi de les vaincre.

LEANDRE.

Gardez-vous-en bien, Capitaine, gardez-vous-en bien. Aimons, buvons, *(Il chantonne)* & faiſons joujou, *(Tous deux enſemble chantonnent)* & faiſons joujou.

M. POINTU.

Je me ſuis écarté de mon affaire, j'y reviens. Je vous diſois donc que je demeurois avec ce jeune Officier François.

M. POINTU.

Et que c'étoit contre lui que vous vouliez plaider.

LEANDRE.

Juſtement. Il a les mêmes goûts que moi.

M. POINTU.

Je le crois bien, puiſqu'il eſt Militaire & François.

LEANDRE.

Toute la matinée, nous faiſons notre cour aux Belles ; l'après dîner, nous buvons ; & le ſoir, nous jouons.

M. POINTU.

C'eſt fort bien fait.

LEANDRE.

Hier au ſoir, fatigué des plaiſirs de la journée, je lui ai propoſé une partie de triomphe ; il a accepté. Je ne ſuis pas ordinairement heureux ; je puis même dire que ſur vingt fois que je joue, je perds au moins dix-huit.

M. POINTU.

Effectivement ; ce n'eſt pas être heureux.

LEANDRE.

C'eſt égal. Je joue pour jouer, & non pas pour gagner. Eh bien ! Monſieur, hier j'ai joué d'un

bonheur ſi continu, que j'ai gagné juſqu'à vingt-cinq louis à mon Officier.

M. POINTU.

Et il ne veut pas vous les payer ?

LEANDRE.

Si-fait ; nous jouyons argent ſur table.

M. POINTU.

Eh bien ?

LEANDRE.

Eh bien ! En nous levant de table, nous avons trouvé une carte par terre ; j'ai prétendu qu'en conſéquence le jeu étant faux, il n'avoit pas légitimement perdu, & qu'il devoit reprendre ſon argent. Il a ſoutenu que la partie étoit bonne, & n'a jamais voulu le reprendre. Nons nous ſommes échauffés ; j'ai jetté l'argent par les fenêtres, & lui les cartes. Vis à-vis de tout autre, je me ſerois battu ; mais je lui dois la vie, je ne peux l'attaquer qu'en juſtice, & j'y mangerai, s'il le faut, dix mille guinées.

M. POINTU.

C'eſt là votre procès ?

LEANDRE.

Oui, Monſieur ; eſt-ce que vous trouvez ma cauſe mauvaiſe ?

M. POINTU.

Excellente ! Capitaine, excellente.

LEANDRE.

Nous le forcerons à prendre l'argent.

M. POINTU.

Je le prendrois plutôt.

LEANDRE.

Vous ne me flattez pas ?

M. POINTU.

Que ce verre de vin ſoit le dernier que je boive.

LEANDRE.

N'épargnez rien, je vous prie.

M. POINTU.

Aviez-vous des témoins ?

LEANDRE.

Non.

M. POINTU.

N'importe ! Je vous en trouverai.

LEANDRE.

Faites, Monſieur Pointu, faites. Vous entendez bien l'état de ma Cauſe ?

M. POINTU.

A merveille !

LEANDRE.

Jouez-vous quelquefois ?

M. POINTU.

Quelquefois.

LEANDRE.

Mais, rarement ?

M. POINTU.

Pardonnez-moi ; toutes les fois que l'occaſion s'en préſente.

LEANDRE.

Le jeu diſſipe.

M. POINTU.

Il délaſſe, il rafraîchit. Il eſt même néceſſaire aux gens de Cabinet.

LEANDRE.

Quand on a beaucoup travaillé.

M. POINTU.

Ou parlé long-tems d'affaire, comme dans ce moment, par exemple.

LEANDRE.

Oh ! dans ce moment, je craindrois d'abuſer de votre complaiſance.

M. POINTU.

Mais point du tout. Je ſuis tout à vos ordres ; & pour peu que cela vous faſſe plaiſir....

LEANDRE.

Vous êtes trop honnête.

M. POINTU.

C'eſt ſans façon.

LEANDRE.

C'eſt que je crains réellement de vous gêner.

M. POINTU.

Moi, point du tout.

LEANDRE.

Et puis vous aimez peut-etre à jouer petit jeu ?

M. POINTU.

Non ; le petit jeu ennuye.

LEANDRE.

Eſt mauſſade. J'aime mieux perdre mille louis en deux minutes, que d'en gagner cent en une heure.

M. POINTU.

Je ſuis de votre avis. Tout ou rien.

LEANDRE.

Eh bien ! ferons-nous une petite partie ?

M. POINTU.

Très-volontiers.

LEANDRE.

Nous pouvons attendre le dîner.

M. POINTU.

Fort aiſément. Vous me ferez, j'eſpère, l'honneur d'accepter le mien.

LEANDRE.

Avec grand plaiſir.

M. POINTU.

Vous êtes un brave homme. A quel jeu voulez-vous jouer ?

LEANDRE.

Je les joue tous. Choiſiſſez.

M. POINTU.

Au Piquet.

LEANDRE.

C'eſt bien triſte.

Mr. POINTU.

Un Trictrac !

LEANDRE.

Tope, un Trictrac. Juſtement en voici un.

M. POINTU.

Laiſſez donc, Monſieur le Capitaine ; laiſſez donc. Je vais appeller Jeannette.

LEANDRE.

N'appellez perſonne. Le voilà tout dreſſé. Combien jouerons-nous la partie ?

M. POINTU.

Tout ce que vous voudrez.

LEANDRE.

C'eſt bien long un Trictrac !

M. POINTU.

Oui, c'eſt bien long.

LEANDRE.

Un petit paſſe-dix eſt bien plus vif & bien plus égal.

M. POINTU.

Vous avez, ma foi, raiſon.

LEANDRE.

Tenez, je joue cent louis contre les frais du Procès.

M. POINTU.

Volontiers. A vous le dez, mon Capitaine.

LEANDRE.

Non ; c'eſt moi qui propoſe.

M. POINTU.

Je ſuis chez moi.

LEANDRE.

Je ne jouerai plutôt pas.

M. POINTU.

C'eſt donc pour vous obéir. Va les cent louis.

LEANDRE.

Les voilà.

M. POINTU.

Onze, mon Capitaine.

LEANDRE.

Emportez.

M. POINTU.

Voulez-vous votre revanche ?

LEANDRE.

Volontiers.

M. POINTU.

Rien de fait.

LEANDRE.

Recommencez. Je double mon jeu, ſi vous permettez.

M. POINTU.

Tout ce que vous voudrez. Raffle de quatre.

LEANDRE.

C'eſt à vous. Combien paſſez-vous de coups ?

M. POINTU.

Je ne compte, ni ceux que je bois, ni ceux que je paſſe.

LEANDRE.

C'eſt répondre en brave.

M. POINTU.

Je vous gagne trois cent louis. Les voulez vous d'un coup ?

LEANDRE.

Très-volontiers.

M. POINTU.

Quinze.

LEANDRE.

C'eſt 300 louis, que je vous dois. Attendez.

M. POINTU.

Où allez-vous donc ?

LEANDRE.

Juſques chez moi chercher quelques rouleaux.

M. POINTU.

Fi donc ! fi donc ! Eſt-ce qu'entre honnêtes gens la parole ne vaut pas l'argent ?

LEANDRE.

A la bonne heure ! vous ne quittez pas les dez ?

M. POINTU.

Je veux paſſer dix-ſept fois de ſuite.

LEANDRE.

Je n'ai donc qu'à me tenir ferme.

M. POINTU.

Combien ?

LEANDRE.

Cinq cent. Les tenez-vous ?

M. POINTU.

Mille ſi vous voulez.

LEANDRE.

Eh bien ! va les mille.

M. POINTU.

Tope... dix.

LEANDRE.

Voilà un coup manqué.

M. POINTU.

Voilà vos quatre cent louis. Je vous en dois ſix à mon tour, & c'eſt à vous le dez.

LEANDRE.

J'ai la main malheureuſe. Combien jouez-vous ?

M. POINTU.

Je prends ma revanche. Les mille.

LEANDRE.

Va les mille. Combien ai je ?

M. POINTU.

Onze.

LEANDRE.

Comment ! j'ai donc paſſé ?

M. POINTU.

Oui. ça fait....

LEANDRE.

Mille & ſix cent.

M. POINTU.

Seize cent.

LEANDRE.

ça peut faire ça ?

M. POINTU.

C'eſt beaucop, Monſieur le Capitaine.

LEANDRE.

Voulez-vous ceſſer le jeu ?

M. POINTU.

Encore un coup au moins.

LEANDRE.

Dix ſi vous voulez.

M. POINTU.

Seize cent !...

LEANDRE.

Je vous les joue d'un coup.

M. POINTU.

Tope.

LEANDRE.

Raffle de ſix. J'ay gagné encore.

M. POINTU.

C'eſt jouer heureuſement.

LEANDRE.

Je n'ai paſſé que deux fois, & vous avez paſſé trois.

M. POINTU.

Oui. Mais je vous dois à préſent trois mille louis & plus.

LEANDRE.

C'eſt une misère.

M. POINTU.

Pour vous, peut-être, Monſieur le Capitaine: Mais pour moi qui n'ai d'autre fortune que ma Charge de Procureur.

LEANDRE.

Eh bien ! je vous la joue votre Charge, contre ce que vous me devez.

M. POINTU.

Et vous garderez le dez ?

LEANDRE.

Tant que vous voudrez.

M. POINTU.

Jettez donc, Monſieur le Capitaine.

LEANDRE.

La Charge ?

M. POINTU.

Allons, la Charge.

LEANDRE.

Rien de fait.

M. POINTU.

Que je vous ſerve.

LEANDRE.

Oh ! voilà mon bonheur rompu.

M. POINTU.

Je le ſouhaite.

LEANDRE.

Quinze. Ma foi, me voilà Procureur.

M. POINTU.

Monſieur le Capitaine....

LEANDRE.

Eh bien ?

M. POINTU.

Eſt-ce que vous quittez le jeu ?

LEANDRE.

Quand on le pouſſe trop loin, ce n'eſt plus un délaſſement. Il devient une étude, un travail. Et puis je me ſens aujourd'hui dans ma veine de bonheur. Vous n'êtes pas riche, je ſerois fâché de vous ruiner.

M. POINTU.

Je le ſuis bien, de par tous les diables.

LEANDRE.

Demain ſi vous voulez, je vous donnerai votre revanche. En attendant, voulez-vous bien me faire un petit mot d'écrit ?

M. POINTU.

Mais Monſieur ?

LEANDRE.

On ne ſçait ni qui meurt, ni qui vit.

M. POINTU.

Mais que ferez-vous d'une Charge de Procureur ?

LEANDRE.

C'eſt le moyen de me venger un peu des François, & ſoit dit entre nous, Monſieur Pointu, ce n'eſt pas changer d'état : un Procureur vaut un Corſaire & demi.

M. POINTU.

Vous voulez donc me ruiner ?

LEANDRE.

Non. Tenez, je vais vous faire une propoſition qui vous plaira peut-être. Vous avez, dit-on, une fille au Couvent.

M. POINTU.

Oui, Monſieur.

LEANDRE.

Donnez-la moi en mariage avec votre Charge, & je vous tiens quitte de tout.

M. POINTU.

Vous riez.

LEANDRE.

Non. Je parle très-ſérieuſement.

M. POINTU.

Mais comment voulez-vous qu'un Capitaine de Vaiſſeau Anglois devienne Procureur ?

LEANDRE.

L'Amour fait tous les jours de plus grandes mé-

tamorphoſes, & ſi vous en voulez une preuve, regardez-moi.

M. POINTU.

Comment ! c'eſt...

LEANDRE.

Votre Maître-Clerc.

M. POINTU.

Ah ! le coquin !

LEANDRE.

Nous n'avons, je crois rien, à nous reprocher. Je vous ai ſurpris aux genoux de Jeannette, vous avez une bonne petite pointe de vin, & le jeu vient de vous mettre à ma diſcrétion.

M. POINTU.

Tu es un malin fourbe.

LEANDRE.

Eh bien ?

M. POINTU.

Eh bien ? Eſt-ce que je puis rien te refuſer.

LEANDRE.

Je ſuis donc votre gendre ?

M. POINTU, *embraſſant Léandre.*

Et mon Succeſſeur. — Mais plus de vin, plus de jeu, plus de baiſers à Jeannette.

LEANDRE.

Je vous le promets. — Mais vous voyez, Monſieur, que le plus raiſonnable s'oublie quelquefois. Le projet d'être ſage eſt aiſé, l'exécution en eſt difficile. Et pour bien prêcher, il faut prêcher d'exemple.

F I N.

L'ANGLOIS

A BORDEAUX;

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

PAR M. FAVART.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Lundi, 14 Mars, 1763.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street, au Coin de Bruton-Street.

MD CC LXXXV.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE PRASLIN.

Pair de France, Commandeur des Ordres du Roi, Secrétaire d'Etat, & Miniſtre des Affaires Étrangeres.

MONSEIGNEUR,

LA Paix eſt votre ouvrage; par conſéquent la Piece qui la célebre, vous appartient. Vous daignez, MONSEIGNEUR, *en accepter l'hommage, c'eſt me récompenſer de l'avoir faite.*

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &

Très-obéiſſant ſerviteur,

FAVART.

PERSONNAGES.

DARMANT.

LA MARQUISE DE FLORICOURT, *Sœur de Darmant.*

BRUMTON.

CLARICE, *Fille de Brumton.*

SUDMER, *Ami de Brumton.*

ROBINSON, *Valet du Milord.*

UN AUTRE VALET.

UN BORDELOIS.

La Scene eſt à Bordeaux, dans la maiſon de Darmant.

L'ANGLOIS
A BORDEAUX.
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DARMANT, LA MARQUISE DE FLORICOURT.

LA MARQUISE.

JE vous renonce pour mon frere.
Toujours penſif, rien ne vous rit !
Vos priſonniers Anglois vous ont gâté l'eſprit ;
Vous n'êtes occupé que du ſoin de leur plaire ;
Votre Milord Brumton vous rend atrabilaire.

DARMANT.

Ma ſœur, je ſuis piqué ; mais piqué juſqu'au vif ;
L'amitié du Milord me ſeroit précieuſe :
En tout, pour la gagner, on me voit attentif ;
Mais ſa fierté ſuperbe & dédaigneuſe
Rejette mes ſecours, s'indigne de mes ſoins,
Il aime mieux s'expoſer aux beſoins,
Rendre ſa fille malheureuſe :

Il croit ſon honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre ſervice,
Ne ſongeriez-vous point à ſa fille Clarice ?
Cette Angloiſe eſt charmante !

DARMANT.

Epargnez-moi, ma ſœur,
Et ne déchirez point le voile de mon cœur.
Si l'on me ſoupçonnoit—il eſt vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore :
L'amour dégraderoit la généroſité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir ?

DARMANT.

L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets !
Brumton part de Dublin pour Londre, avec ſa fille ;
Il embarque avec loi ſes plus riches effets.
La Frégate que je commande,
Croiſant ſur les côtes d'Irlande,
Rencontre ſon vaiſſeau, l'atteint & le combat.
Brumton. qu'aucun danger n'allarme,
Soutient notre abordage & montre avec éclat
L'activité d'un Chef, & l'ardeur d'un Soldat ;
Il fond ſur moi, me bleſſe & ma main le déſarme ;
Il veut braver la mort, je prends ſoin de ſes jours.
A l'Ennemi vaincu, l'honneur doit des ſecours.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frere.

DARMANT.

Enfin, nous avons l'avantage,
Son vaiſſeau coule à fond, & l'on n'a que le tems
De ſauver ſur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes ſoins vigilans
De ces infortunés ſoulagent la miſere;
Mais Brumton ſe refuſe à mes empreſſemens.

LA MARQUISE.

Moi, j'aime aſſez ce caractere.
Il eſt bruſque—mais il eſt franc.
Sa fierté qui paroît choquer la politeſſe,
Releve en lui l'air de nobleſſe
D'an homme qui ſoutient ſon rang.
Si ſon maintien eſt froid——ſes yeux ont de la flamme;
Et je lui crois une belle ame.
Il n'a pas quarante ans cet homme?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez ſon ami.

DARMANT.

Mes ſoins ſont ſuperflus:
Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penſer qu'il croit Philoſophique,
Sa haine contre les François,
Tout met une barriere entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briſer: oui vous pouvez m'en croire.
Pour vous, pour moi, pour notre gloire
Il reviendra de ſa prévention.
Il s'agit de l'honneur de notre Nation.

Nous verrons donc ce Philoſophe ;
Et s'il veut raiſonner, c'eſt moi qui l'apoſtrophe :
Je philoſophe auſſi, quand je veux, tout au mieux.

DARMANT.

Plaiſantez-vous ?

LA MARQUISE.

Moi ? point du tout, mon frere,
Et cela devient ſérieux.
Allez, allez, laiſſez-moi faire.
Doutez-vous des talens que j'ai ?
Par un ridicule contraire,
Un ridicule eſt ſouvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends juſtice ;
J'entreprends le Mylord, vous pourſuivez Clarice :
Il eſt honteux pour vous, pour un François,
D'aimer ſans eſpoir de ſuccès ;
Cependant, obligez le Mylord en ſilence,
Et cherchez des moyens ſecrets.

DARMANT.

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;
D'un bienfait divulgué, l'amour-propre s'offenſe,
Le valet Robinſon eſt dans mes intérêts ;
Par ſon moyen, ſon Maître a touché quelques ſommes
Sous le nom ſuppoſé d'un Patriote Anglois.

LA MARQUISE.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

DARMANT.

J'apperçois Robinſon ; viens-ça.

SCENE II.

DARMANT, ROBINSON, LA MARQUISE.

ROBINSON.

BON jour, Monſieur ;
Bon jour, Madame. Ah ! le bon frere
Que vous avez-là ! le bon cœur !
Sans lui nous étions morts, j'eſpere.

DARMANT.

Paix ! je t'ai défendu——

ROBINSON.

Quel François obligeant !
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent :
Il eſt notre unique reſſource.
Je crois toujours lui voir ouvrir ſa bourſe,
En me diſant : tiens, Robinſon,
Prends, mon ami, prends ſans façon.

DARMANT, *lui donnant de l'argent.*

Prends donc & te tais.

ROBINSON.

Oh ! je n'ai garde de dire——

LA MARQUISE.

Que fait ton Maître ?

ROBINSON.

Il penſe.

DARMANT.

Et Clarice ?

ROBINSON.

Soupire.

LA MARQUISE.

Penſer, ſoupirer ! pauvres gens !
C'eſt fort bien employer le tems.

ROBINSON.

Clarice s'amuſoit à lire
Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à Paris :
Tout en rêvant, s'eſt approché mon Maître :
Un ouvrage François ! dit-il, d'un air ſupris ;
Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'eſprit juſte.

ROBINSON.

" Occupez vous de Lock,
" Ma fille ; liſez Clark, Swift, Newton, Boling-
brok.
" Songez que vous êtes Angloiſe :
" Apprenez à penſer---Puis ayant dit ces mots,
Il s'enfonce dans une chaiſe,
Pour réfléchir plus à ſon aiſe,
En décidant que vous êtes des ſots.

LA MARQUISE.

Cet homme eſt ſingulier.

ROBINSON.

C'eſt la vérité pure,
Et je n'ajoute rien, Madame, je vous jure.

LA MARQUISE.

Mais, quelquefois, Mylord t'a-t-il parlé de moi ?

ROBINSON.

Toujours beaucoup ; il dit, Madame----

LA MARQUISE.

Quoi ?

ROBINSON.

Il dit qu'il vous trouve bien folle,
Et que c'eſt grand dommage.

LA MARQUISE.

Bon !

Je conclus ſur cela que mon eſprit frivole
Va lui faire entendre raiſon.

DARMANT.

Que penſe-t-il de la lettre de change ?

ROBINSON.

Il la croit véritable & n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle eſt bonne effet ; c'eſt de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la ſomme, il m'envoye à l'inſtant.

DARMANT.

Vas donc chez mon Banquier ; mais que chacun ignore----

ROBINSON.

Ne craignez rien, j'ai fait paſſer encore
L'effet ſous le nom de Sudmer,
Négociant de Londre & ſon ami tres-cher :
Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce ſervice,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer ?

ROBINSON.

Oui, Monſieur tout à la fois,
Au lieu d'une perſonne, en obligera trois,
Et Clarice ſur-tout qui deviendra la femme---

DARMANT.

C'en eſt aſſez, va-t'en. *(a part.)* Quel coup fatal !

SCENE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

COMMENT! vous travailliez au bonheur d'un Rival ?
Mais rien n'eſt ſi plaiſant.

DARMANT.

Raffermiſſez mon ame;
Je crains de me trahir, & je dois réſiſter.
Je ſuis impétueux, je me laiſſe emporter;
Et vous ſentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plûtôt, livrés-vous à l'eſpoir.
Quel eſt donc ce Sudmer, pour entrer en balance
Avec les agrémens que vous pouvez avoir ?
Vous méritez la préférence;
Le don de plaire eſt votre lot,
L'excès de modeſtie eſt défaut à votre âge;
Soyez plus confiant, plus François en un mot :
Faites ſentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'éleve eſt un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abbaiſſe eſt un ſot.

Cette délicateſſe à la fin peut vous nuire,
Et vous avez beſoin de vous laiſſer conduire.
Feu mon mari, le Marquis Floricourt,
Qui paſſoit pour un agréable,
Me conſultoit pour être aimable :
Je l'ai rendu l'homme du jour :
Ainſi par mes conſeils----

DARMANT.

Souffrez que je m'en paſſe.
Tout ce que je demande eſt un profond ſecret.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, on ſe taira, Monſieur l'Amant diſcret ;
Je vous livre à vous même.

DARMANT.

Oui, faites-m'en la grace.
Tout eſpoir m'eſt ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.

SCENE IV.

DARMANT, LA MARQUISE, CLARICE.

CLARICE.

MADAME, j'ai recours à vous.
Mon pere s'abandonne à la mélancolie.
Tout lui déplaît, l'inquiette, l'ennuie.
Hélas ! rendez ſon ſort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? très-volontiers.

DARMANT.

O Ciel ! que faut-il faire ?
Parlez.

CLARICE.

Je n'en ſçais rien ; mais cependant j'eſpere.
Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
Il vous entend de la ſalle voiſine,
Jouer au Clavecin un Concerto d'Hadel,
Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine :
Il écoute, il admire, & vos ſçavans accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre Muſique Angloiſe excite ſes tranſports :
Pour la premiere fois, je vois ici, Madame,
Le plaiſir dans ſes yeux & le jour dans ſon ame.

DARMANT.

Ma ſœur, courez au Clavecin.

LA MARQUISE.

Monſieur Darmant, il n'eſt pas néceſſaire :
Suivez votre projet ; pour moi, j'ai mon deſſein.
Adieu. Qu'il eſt nigaud ! mais c'eſt pourtant mon frere.

SCENE V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT.

RESTEZ, belle Clarice ; ah ! que vous m'etes chere !

CLARICE, *avec fierté.*

Moi Monſieur ?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un ſi digne pere.
Je l'eſtime, je le révere.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Aſſurément ;
Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire ?

CLARICE.

Vos vœux ? je ne vois pas que ce ſoit ſon affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah ! l'amour——

CLARICE, *fierement.*

Quoi, Monſieur ?

DARMANT, *ſe moderant.*

L'amour-propre bleſſé
Devroi gémir dans mon cœur offenſé,
Des efforts impuiſſants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'obſerve pas.

CLARICE.

Eſt-il quelque myſtere ?

DARMANT.

Quelque myſtere ? Nullement ;
Mais je ſçais que Mylord me hait & me déteſte.
Vous partagez ce cruel ſentiment ?

CLARICE.

La haine ! ah ! c'eſt, je crois, le plus cruel tourment ;
Et mon cœur n'eſt point fait pour cet état funeſte.
(*A part.*) Je devrois fuir l'amour également.
Monſieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injuſtes préventions
Qui diviſent nos nations ?
J'honore la vertu partout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*

Oui, la vertu ; vous l'inſpirez ;
Et votre pere auſſi : c'eſt vous qui la parez ;
Vous la repréſentez affable & circonſpecte ;
Elle a pris tous vos traits afin qu'on la reſpecte.
J'ai, pour ſervir l'Etat, recherché de l'emploi ;
Avec ardeur j'ai déſiré la guerre ;
Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi ;
Et c'eſt depuis que je vous voi,
Que la paix me paroît le bonheur de la Terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles ſi flatteuſes.

C'eſt votre ſtile à tous. Votre premiere loi
Eſt de nous prodiguer des louanges trompeuſes.
L'art dangereux de la ſéduction
Eſt le trait principal qui vous caractériſe ;
Cet art que chez nous on mépriſe,
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation :
Et cette fauſſeté que l'agrément déguiſe—

DARMANT.

Juſtement ; du Mylord voilà les préjuges ;
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez.
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai couroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie,
Je voudrois que le trait ne portât point ſur vous.

DARMANT.

Quoi ! vous m'excepteriez ?

CLARICE.

Non vraiment, je n'ai garde ;
Je voudrois ſeulement pouvoir vous excepter.

DARMANT.

Mais, de ma bonne foi, qui vous ferait douter ?
Peut-on n'être pas vrai, lorſque l'on vous regarde ?

CLARICE.

Ah ! vous reprenez le jargon !
De ce moment je vous laiſſe.

DARMANT.

Non, non
Encore un ſeul inſtant demeurez, je vous prie.

CLARICE.

J'y conſens ; mais ſurtout aucune flatterie.

DARMANT, *très-modérément.*

Eh ! bien, Clarice, je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaiſent.
(Avec une froideur contrainte.)
Il faut, à votre égard, que les deſirs ſe taiſent.
Vous leur impoſez trop, & mon deſſein n'eſt point.

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah ! Monſieur, je vous rends juſtice ſur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raiſon, oui ; mais daignez m'entendre :
L'eſtime peut unir des eſprits oppoſés.

CLARICE.

Oui ; mais quand deux pays ſont auſſi diviſés,
Il ne faut pas de ſentiment plus tendre.

DARMANT, *avec modération ; mais cette modération ſe perdant par degrés, mene à la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Auſſi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays différent.
C'eſt la diverſité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement ;
Les loix ſont des freins ſalutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque tempérament.
Ce ſont des regles néceſſaires,
Pour que l'on puiſſe adopter librement
Des vertus même involontaires ;
Mais ce qui tient au ſentiment,
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage.

Tous les hommes également
S'accordent pour en faire uſage.
François, Anglois, Eſpagnol, Allemand
Vont au devant du nœud que le cœur leur dénote :
Ils ſont tous confondus par ce lien charmant,
Et quand on eſt ſenſible, on eſt compatriote.
Malheur à ceux qui penſent autrement.
Une ame ſeche, une ame dure
Devroit rentrer dans le néant ;
C'eſt aller contre l'ordre. Un être indifférent
Eſt une erreur de la Nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

Il eſt bien vrai Monſieur.—

DARMANT, *plus vivement encore.*

Ah ! Clarice !

CLARICE, *très-froidement.*

Il ſuffit.
Que voulez-vous prouver ? Que voulez-vous entendre ?

DARMANT.

Moi ! j'ai trop de reſpect, je n'ai rien à prétendre

CLARICE, *à part.*

Me ſerois-je trahie ?

DARMANT, *à part.*

O ciel ! j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon pere.

DARMANT.

Ma préſence
Pourroit l'importuner, & je dois l'éviter.
Je craindrois d'impatienter
Un ſage, dont je veux gagner la confiance.

SCENE VI.

CLARICE LE MYLORD.

LE MYLORD.

ON n'y ſçauroit tenir : quel peuple ! quel pays

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor, mon pere ?

LE MYLORD.

Je me ſens tranſporté d'une juſte colere ;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris.
Chanteurs importuns ! doubles traitres !
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Inceſſamment, exprès, paſſer ſous mes fenêtres,
Pour me troubler dans mes ennuis.
Tous les jours des ſauts, des gambades,
Et tous les ſoirs des ſérénades.
Quand pourrai-je ſortir du cahos où je ſuis ?

CLARICE.

Les François ſont gais par uſage :
De votre ſombre humeur écartez le nuage.

LE MYLORD.

Tandis que la diſcorde en cent climats divers,
De tant d'infortunés écraſe les aſiles,
Le François chante ; on ne voit dans ſes villes,
Que feſtins, jeux, bals & concerts.
Quel Dieu le fait jouir de ces deſtins tranquilles ?
Dans le ſeinde la guerre, il goûte le repos ;
Sans peines, ſans beſoins & libre ſous un Maître,
Le François eſt heureux, & l'Anglois cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être auſſi.

LE MYLORD.

Ma fille, laiſſez-moi,
J'ai beſoin d'être ſeul.

CLARICE.

Toujours ſeul! & pourquoi—

(Le Mylord fait un ſigne de la main, & Clarice ſe retire.)

SCENE VII.

LE MYLORD, *ſeul.*

JE me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour ſon Roi,
Tout entier à l'honneur ſa principale loi,
Fidéle à ſes devoirs; au plaiſir ſon idole,
Des momens les plus chers il conſacre l'emploi.

(Il s'aſſied, & après un moment de ſilence, il jette les yeux ſur une pendule.)

Tout ne préſente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi! l'art a décoré juſqu'à cette pendule!
On couronne de fleurs l'interprete du tems,
Qui diviſe nos jours, & marque nos inſtans!
Tandis que triſtement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance:

Le François entraîné par de légers desirs,
Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.
O ciel! est il tourment plus rude?

(Un Valet du Mylord entre avec des sacs.

Qui vient encore ici troubler ma solitude?
Quoi! toujours! ah! c'est de l'argent,
Je le reçois dans un besoin urgent;
Des secours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé? sans doute, j'ai mon compte?

LE VALET.

Oui, Mylord.

LE MYLORD.

Relisons la Lettre de Sudmer,
O généreux Anglois, que tu me deviens cher!

(Il lit.)

" Mylord, vous devez avoir besoin d'argent
" dans la situation ou vous êtes; je vous envoye
" une lettre de change de deux mille guinées. Je
" compte trop sur votre amitié pour ne pas être
" sûr que vous n'offenserez pas la mienne par un
" refus. Mon bras est assez bien remis, je n'ai pas
" encore la liberté d'écrire moi-même; ne me
" faites point de réponse, je m'embarque pour
" la Caroline, nous nous verrons à mon retour."

(Après voir lû, il dit.)

Les bienfaits de Darmanr pour moi sont une offense;
Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
Que mon sort est heureux! d'ici je vais sortir:
Oh! j'y mourrois d'impatience.

Porte ces ſacs dans mon appartement;
Et dis à Robinſon d'aller en diligence
Chercher un autre logement,
Pour vivre ſeuls dans l'ombre & le ſilence.

SCENE VIII.

MYLORD, ROBINSON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'EST penſer merveilleuſement.
Vous voulez nous quitter: j'en décide autrement.
Vous paroiſſez ſupris, Monſieur?

LE MYLORD, *froidement.*

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un ſingulier être.
Quoi! depuis un mois environ
Que vous logez dans la maiſon----

LE MYLORD.

C'eſt à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître!
Quatre ou cinq fois, je vous ai vû paroître:
Quatre ou cinq fois, vous avez dit deux mots
Encor placés mal à propos.

LE MYLORD.

J'en ai trop dit, Madame, & votre caractère
S'accorde mal, ſans doute, avec le mien.
Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE.

Il ſe pourroit très bien ;
Mais pour ſe rapprocher, ſe convenir, ſe plaire,
Fort ſouvent il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable,
Et vous vous efforcez pour être inſoutenable !
Oh ! je vous entreprends---mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MYLORD.

Madame prend un ton---

LA MARQUISE.

Qui me convient, je ſuis femme & Françoiſe.

LE MYLORD, *regardant la Marquiſe avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Cauſons, Mylord, ne vous déplaiſe

LE MYLORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,
Et vous me repondrez, ſi vous pouvez.
[*Retenant le Mylord qui veut s'en aller.*
Tout doux.

LE MYLORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, tout a votre aiſe ;
On ne ſe gêne point chez nous.
En qualité d'homme qui penſe,
Je ne crois pourtant pas que Monſieur ſe diſpenſe
D'éclairer ma raiſon, mon cœur & mon eſprit :
Vous êtes Philoſophe, à ce que l'on m'a dit :
Communiquez un peu votre ſcience.

LE MYLORD.

Je penſe pour moi ſeul.

LA MARQUISE.

Ah ! quelle inconſéquence !
En vain le Sage réfléchit,
Si la Société n'en tire aucun profit ;
On doit la cultiver pour elle, pour ſoi-même.
Eh ! laiſſez-là vos ſonges creux ;
La meilleure morale eſt de ſe rendre heureux.
On ne peut l'être ſeul avec votre ſyſtême.
Mon inſtinct me le dit, & mon cœur encor mieux.
La chaîne des beſoins rapproche tous les hommes.
Le lien du plaiſir les unit encor plus.
Ces nœuds ſi doux pour vous ſont-ils rompus ?
Pour être heureux, ſoyez ce que nous ſommes.

LE MYLORD.

O ciel ! à des travers on me verroit ſoumis !
Madame, excuſez-moi ; mais vous m'avez permis.

LA MARQUISE.

Eh ! oui, de tout mon cœur j'excuſe ;
Ne nous ménagez pas, Monſieur, cela m'amuſe.

LE MYLORD.

J'en ſuis charmé, Madame, & ſelon votre avis
Je dois me réformer, devenir ſociable,
Renoncer au bon ſens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à ſe rendre amuſant.

LE MYLORD.

Suis-je fait pour être plaiſant ?
Connoiſſez mieux l'Anglois, Madame ; ſon génie
Le porte à de plus grands objets.
Politique profond, occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer ſa patrie.
Le moindre Citoyen, attentif à ſes droits,
Voit les papiers publics, & régit l'Angleterre ;
Du Parlement compte les voix,
Juge de l'équité des Loix,
Prononce librement ſur la paix ou la guerre,
Peſe les intérêts des Rois,
Et, du fond d'un caffé, leur meſure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaiſant mille fois :
Trop au-deſſus de nous ſont ces graves emplois.
Libres de tout ſoin inutile,
Nos heureux Citoyens reſpirent le repos :
La ſurface des mers voit agiter ſes flots ;
Mais la profonde aréne eſt conſtante & tranquille.
Jouiſſez comme nous.

LE MYLORD.

Mais d'un ſi doux loiſir
Quel eſt le fruit ?

LA MARQUISE.

Le plaiſir.

LE MYLORD.

Le plaiſir !
J'entends, & ſi je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatiguant
D'un joli petit maître, & d'un fat élégant.

Ah ! lorſque de penſer on a pris l'habitude—

LA MARQUISE.

On eſt ſot avec art, mauſſade avec étude.

LE MYLORD.

Il faut avoir l'eſprit bien faux,
Pour ſe prêter à cette extravagance,

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien, moi.

LE MYLORD.

La bonne conſéquence.

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout. La liſte en eſt très ample.
Nous avons mille originaux.
Je pourois vous citer—moi, Monſieur, par exemple.—

LE MYLORD.

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parois ridicule à vos yeux, je le voi ;
Mais tout conſideré, quel eſt le ridicule ?
Sous des traits différens dans le monde il circule ;
Mais, au fond, quel eſt-il ? une convention,
Un phantôme idéal, une prévention ;
Il n'éxiſta jamais aux yeux d'un homme ſage ;
Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'uſage ;
L'uſage eſt pour les mœurs, les habits, le langage ;
Mais je ne vois point les rapports,
Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme eſt homme partout : ſi la vertu l'enflamme,

C'eſt mon héros, je laiſſe les dehors.
Quoi ! toujours notre eſprit fantaſque
Ne jugera jamais l'homme que ſur le maſque !
Nous avons des défauts, chaque peuple a les ſiens.
Pourquoi s'attacher à des riens ?
Eh ! oui, des riens, des miſeres, vous dis-je,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur ;
C'eſt d'un vice réel qu'il faut qu'on ſe corrige,
Les écarts de l'eſprit ne ſont pas ceux du cœur.

LE MYLORD.

Comment ! vous êtes Philoſophe !

LA MARQUISE, *gaiment.*

Moi ! je ne connois point les gens de cette étoffe
Ni ne veux les connoître, ils ſont trop ennuyeux ;
Je cherche à m'amuſer, cela me convient mieux.

LE MYLORD, *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amuſement !

LA MARQUISE.

Oui, Mylord hypocondre,
Je pourrois cenſurer les uſages de Londre,
Comme vous attaquez nos goûts ;
Mais je ris ſimplement & de vous & de nous.
Que les Anglois ſoient triſtes, miſanthropes,
Toujours avec nous contraſtés,
Cela ne me fait rien ; leurs ſombres enveloppes
N'offuſquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.
Ils ſont francs, généreux, braves ; je les eſtime.

LE MYLORD, *avec chaleur.*

Quoi ! Vous eſtimez les Anglois ?

LA MARQUISE.

Aſſurément ! ils ont une ame magnanime,
De l'honneur, des vertus, & je ſais d'eux des traits.

LE MYLORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE, *à part.*

Bon, ſon humeur s'appaiſe.

LE MYLORD.

Comment donc, vous ſenſez ?

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? Je n'en ſçais rien.

LE MYLORD.

Ah ! vous me ſéduiriez ſi vous étiez Angloiſe.
Je goûte dans votre entretien.---

LA MARQUISE.

Je ne veux point penſer, Monſieur, c'eſt un ouvrage.
Ce que je dis, part de l'eſprit, du cœur,
De l'ame, dans l'inſtant, en vous laiſſant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au Sage.

LE MYLORD, *prenant la main de la Marquiſe.*

Vous en avez, Madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE.

Que faites-vous ? (*A part.*) Il eſt déconcerté.

LE MYLORD, *à part.*

Je demeure interdit ; je crois, en vérité,
Que mon cœur malgré moi—

LA MARQUISE, *à part.*

Cet eſſai m'encourage.
(*Haut.*) Mais je m'arrête ici, je penſe qu'il eſt tard.

LE MYLORD, *l'arrêtant.*

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Excuſez, on m'attend autre part,
Pour arranger un ballet agreable ;
C'eſt pour ce ſoir qu'on doit le préparer.
Vous ſeriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD

Vous vous moquez, je penſe, ou c'eſt mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourqui me refuſer quand vous pouvez en être ?
Ceſſez de chercher des raiſons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous penſez, & nous jouiſſons.
Laiſſez-la, croyez-moi, votre Philoſophie.
Elle donne le ſpleene, elle endurcit les cœurs :
Notre gaité, que vous nommez folie,
Nuance notre eſprit de riantes couleurs,
Par un charme qui ſe varie :
Elle orne la raiſon, elle adoucit les mœurs ;
C'eſt un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MYLORD, *à part.*

Je riſque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter,
(*On entend le ſon des tambourins.*
Qu'entends-je encor ! quel affreux tintamarre !

SCENE IX.

LE MYLORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE, eh donc ! nous allons répéter ?

LE MYLORD, *à part.*
Où fuir ?

LA MARQUISE.
N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD.
Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.
Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.
Lé Mylord eſt des nôtres.

LA MARQUISE.
Oui.
Vraiment, je compte bien ſur lui.

LE MYLORD.
Epargnez-moi, je vous ſupplie.

LE BERDELOIS.
Monſé danſe lé munuet ?

LE MYLORD.
Eh ! je n'ai danſé de ma vie.

LE BORDELOIS.
En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MYLORD.

Morbleu !

LA MARQUISE.

Diſſimulez votre miſanthropie.

(*Bas au Mylord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous deshonorez. Allez, je vous rejoins.

****

SCENE X.

LE MYLORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Rendez-vous digne de mes ſoins.
Une heure ou deux je veux bien faire treve ;
Aprés cela, je vous enleve.
Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort ;
Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.
Si nous extravaguons, le plaiſir nous excuſe :
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuſe.

****

SCENE XI.

LE MYLORD, *ſeul.*

M'EN voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquér tant d'aigreur ;
Car malgré ſon inconſéquence,

Je m'apperçois, qu'elle a bon cœur,
Et ſans qu'elle y ſonge, elle penſe.
Oui, je la jugeois mal, & je ſens mon erreur.
Allons, allons, Mylord, il faut que tu t'appaiſes ;
Fais effort ſur toi-même, & pardonne aux Françoiſes.
On peut s'y faire—Ah ! j'apperçois Darmant,
Et ſa préſence eſt un tourment.

SCENE XII.

LE MYLORD, DARMANT.

DARMANT.

MYLORD, je vous annonce une heureuſe nouvelle.
C'eſt votre intérêt ſeul.

LE MYLORD.

Abrégeons. Quelle eſt-elle

DARMANT.

Nous allons renvoyer des priſonniers Anglois
Pour pareil nombre de François ;
Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'échange ;
J'ai tant ſollicité.—

LE MYLORD.

Vous en ai je prié ?

DARMANT.

Je cherche à vous ſervir.

LE MYLORD, *à part.*

Cet homme eſt bien étrange!

DARMANT.

Quoi! mon empreſſement—

LE MYLORD.

M'a trop humilié;
Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même.
M'obliger malgré moi!

DARMANT.

Quoi! toujours dans l'extrême,
Vous ne prêtez à tout que de ſombres couleurs!

LE MYLORD.

J'ai fait des dèpêches pour Londre:
Si la fortune à mes vœux peut rêpondre,
Je trouverai ſans vous la fin de mes malheurs;
Je reſte en attendant.

DARMANT, *à part.*

Me voilà plus tranquille.
Avec regret je l'aurois vû partir.
(*Haut.*)
Ma maiſon eſt à vous.

LE MYLORD, *avec un ſoupir étouffé.*

Non, non; j'en dois ſortir.

DARMANT.

Pourquoi chercher un autre aſile?
Qui pourroit ici vous troubler?
A-t-on manqué d'égards?—

LE MYLORD.

C'eſt trop m'en accabler.

DARMANT.

Vous ne me rendez pas juſtice.

(*A part.*)
Auroit-il ſoupçonné mon amour pour Clarice?
(*Haut.*)
Quelque nouveau ſujet excite votre aigreur?
Ah! je ſçais ce que c'eſt; vous avez vû ma ſœur:
Ses airs évaporés & ſa tête légere.—

LE MYLORD.

(*A part.*) Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

LE MYLORD.

A quoi bon votre ſœur? Je l'excuſe aiſement;
Elle eſt d'un ſexe.

DARMANT.

Oui, mais ſon caractère.—

LE MYLORD.

M'en ſuis-je plaint?

DARMANT.

Non; poliment.—

LE MYLORD.

Je ne ſuis point poli.

DARMANT.

Sçachez que ſon ſyſtême
Eſt de vous conſoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtois, Monſieur, journellement
Vous ſeriez obſedé.

LE MYLORD.

Monſieur, laiſſez-la faire

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expreſſément
De vous revoir.

LE MYLORD, *à part.*

Ah! quel acharnement!

DARMANT.

Je cours pour l'avertir.

LE MYLORD.

Il n'eſt pas néceſſaire.

DARMANT.

Mais je dois réprimer, l'indiſcrette chaleur.—

LE MYLORD.

Je ſçais ce que j'en penſe, il ſuffit; ſerviteur.

DARMANT.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laiſſe.
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié :—
Mais je n'eſpere plus que votre haine ceſſe :
Du moins un peu d'eſtime, & je ſuis trop payé.

LE MYLORD.

Eh! malgré moi, Monſieur, vous avez mon eſtime.
Je ſuis votre ennemi, mais ſans vous mépriſer.
Je ne ſuis point injuſte, & ne puis refuſer
Ce qui me paroit légitime.
Mais pour mon amitie ne l'eſperez jamais.
Dans ces tems de diſcorde, entre Anglois & François,
Toute liaiſon eſt un crime :
De ſa patrie on doit prendre l'eſprit;
Qui s'en écarte, la trahit.

DARMANT.

Imitez donc votre patrie;
Et des préventions dont votre ame eſt nourrie,
Connoiſſez enfin les erreurs.
Nous allons voir ceſſer les fleaux de la guerre.
La paix doit réunir la France & l'Angreterre,
Et nous allons bientôt jouir de ſes douceurs.

LE MYLORD.

La paix ! la paix ! quelle chimere !
On ne peut jamais l'eſpérer.
Des inſérets puiſſants doivent nous ſéparer.

SCENE XIII.

LE MYLORD, UN VALET.

UN VALET.

MYLORD, un Anglois vous demande.

LE MYLORD.

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, & promptement.

SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT, SUDMER.

SUDMER, *gaiment & avec vivacité.*

VIVE, vive, Mylord ! ah ! quel heureux moment !
Je vous retrouve & ma joie eſt ſi grande—

LE MYLORD.

C'eſt vous, mon cher Sudmer !

SUDMER.

C'eſt moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer ! ah ! quel évenemént !

SUDMER, *conſidérant Darmant.*

Mais c'eſt vous-même auſſi, je penſe.
C'eſt vous, voilà vos traits ; je rends grace au hazard.
Cher Mylord, attendez.

LE MYLORD.

D'où vient donc cet écart ?

SUDMER.

Le premier des devoirs eſt la reconnoiſſance.
(*A Darmant.*)
Le ſort en cet inſtant a rempli mon eſpoir.

DARMANT.

Monſieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je ſuis aſſez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée——

SUDMER.

Aucune ?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point ; & j'y crois encore être.

LE MYLORD.

(*A part.* Cet acueil n'eſt pas de mon goût.

[*Darmant veut ſe retirer.*]

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

DARMANT.

Mais je dois par prudence——

SUDMER.

Vous n'êtes pas de trop, cedez à mon inſtance,
Et ſongez que mes ſentimens—
(*Au Mylord, en lui montrant Darmant.*)
C'eſt un homme des plus charmans,
C'eſt un homme d'eſpèce unique.

LE MYLORD.

Charmant! charmant! parbleu, pour des êtres penſans,
Voilà, ſans doute, un beau panégyrique!

SUDMER.

Qu'entendez-vous ?

LE MYLORD.

Cela s'entend ſans qu'on l'explique.
Un homme n'eſt jamais charmant en bonne part,
Et lorſqu'à la raiſon on veut avoir égard——

SUDMER.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.
(*A Darmant.*)
Remettez-vous auſſi mes traits;
Rappellez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeates pour moi la fortune ennemie.
(*Montrant ſon cœur.*)
Voilà le livre où ſont écrits tous les bienfaits.
Vous êtes mon ami, du moins je ſuis le vôtre;
C'eſt par vos procédés que vous m'avez lié.
Je m'en ſouviens, vous l'avez oublié:
Nous faiſons notre charge en cela l'un & l'autre.

DARMANT.

Mais vous vous méprenez, Monſieur.

SUDMER.

Moi, point de tout; moi, jamais me méprendre
Quand la reconnoiſſance en moi ſe fait entendre
Et m'offre mon libérateur.
Le ſentiment me donne des lumieres
Pour reconnoître un bienfaiteur,
Les yeux ne ſont point néceſſaires :
Je ſuis toujours averti par mon cœur.

DARMANT.

Ah ! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MYLORD.

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER.

Je vais vous en inſtruire.
Nous devons publier les belles actions;
Je montois un vaiſſeau de trente-huit canons,
Je fus, prés d'une côte, accueilli d'un orage,
Terrible, violent beaucoup :
J'étois prêt à faire naufrage,
Et les François avoient de quoi faire un beau coup.
Auſſi, Monſieur, en homme ſage,
Lorſque les vents furent calmés,
En tira-t-il un très-grand avantage ;
Et nous voyant démâtés déſarmés,
" Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage ;
" Mais, pour en profiter, je ſuis trop généreux ;
" On n'eſt plus ennemi lorſqu'on eſt malheureux.
Bref, il me ſoulagea, m'obligea de ſa bourſe,
Me rendit mes effets avec la liberté :
Les bienfaits, de ſon cœur, couloient comme une ſource.
Peut-on trop admirer ſa généroſité ?

LE MYLORD, *avec humeur.*

Tout bienfait, avec lui, porte ſa récompenſe ;
On agit pour ſoi-même en agiſſant ainſi.
(Bas, à Sudmer.)
Je ſuis forcé de l'admirer auſſi ;
Mais ſans tirer à conſéquence.

DARMANT.

Jugez la Nation avec plus d'équité.
Comme François, mon premier appanage
Conſiſte dans l'humanité.
Mes ennemis ſont-ils dans la proſperité ?
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adverſité :
Ils ſont hommes, je les ſoulage.

SUDMER.

Eh ! c'eſt ainſi qu'on penſe avec un cœur loyal.
Je ne décide point entre Rome & Carthage ;
Soyons humains ; voilà le principal.

LE MYLORD.

Vous n'êtes pas Anglois.

SUDMER.

Je ſuis plus ; je ſuis homme.
Qu'avez-vous contre lui ? Cette froideur m'aſſemme :
Eſclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.
N'admettez plus des maximes contraires ;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui ſont vos freres.
J'ai déteſté toujours un préjugé fatal.
Quoi ! parce qu'on habite un autre coin de terre,
Il faut ſe déchirer, & ſe faire la guerre !
Tendons tous au bien général.

Crois-moi, Mylord, j'ai parcouru le Monde.
Je ne connois ſur la machine ronde
Rien que deux peuples differens ;
Sçavoir, les hommes bons & les hommes méchans.
Je trouve partout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens ;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les Sauvages même : allons, ſoyons unis ;
Embraſſons-nous comme trois bons amis.
(*A Darmant.*)
Vous ſerez de ma nôce, au moins ?

DARMANT.

Quoi ?

SUDMER.

Je l'exige.
Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, & qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi ! cela vous afflige ?

DARMANT.

Moi, je partage votre ſort.

SUDMER.

Point de partage, je vous prie,
Surtout ſi la fille eſt jolie.

DARMANT.

Je reſpecte les nœuds dont vous ſerez unis.

DARMANT.

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute, ſentira le prix ;
Je vais, ſans tarder d'avantage,
La préparer, en des inſtans ſi doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCENE VIII.

SUDMER, DARMANT,

SUDMER.

VOUS connoiſſez l'objet qu'on me deſtine ?
Hein ? Mais, mon cher François, qu'eſt-ce qui vous chagrine ?
Morbleu ! ſeriez vous mon rival ?
Comment ? Cela m'eſt bien égal ;
Mais je veux ſçavoir tout à l'heure.—

DARMANT.

Monſieur, ſur ce ſujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monſieur, quoi qu'il en ſoit, vous n'avez rien à craindre.
Clarice eſt adorable, & je pourrois l'aimer,
Sans que vous euſſiez à vous plaindre.
(*A part.*) Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

Cependant je remarque un trouble.
Hein ? Parlez, hein ? Son embarras redouble.

DARMANT.

C'en eſt aſſez. Adieu, Monſieur,
Jouiſſez de votre bonheur,
Et de mes ſentimens n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur :
Je ne vous dis rien d'avantage.

SCENE XVI.

SUDMER, *ſeul.*

C'Eſt parler fierement; je prétends découvrir.
J'ai des ſoupçons qu'il faut que j'éclairciſſe.
Ah! j'apperçois Mylord, & ſans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé: je la trouve fort belle,
Belle certainement!

SCENE VII.

LE MYLORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER.

BON JOUR, Mademoiſelle.
Je ſuis Sudmer pour vous ſervir,
Et je viens remplir votre attente;
Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouſerai;
Je dis plus, je ſens bien que je vous aimerai:
(Au Mylord.)
Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monſieur.

SUDMER.

Reſte à ſçavoir ſi je vous conviendrai.
M'aimerez-vous auſſi ?

CLARICE.

Mais, Monſieur, je l'eſpere.
Les volontés du Mylord ſont des loïx.
La générosité de votre caractère,
Vos nobles procédés ſont honneur à ſon choix ;
Et les vertus, ſur mon cœur, ont des droits
Préférables à l'amour même.
Lorſque de la raiſon on écoute la voix,
On eſtime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh ! je ſuis votre ſerviteur.
En attendant ! c'eſt bon pour qui pourroit attendre.
Mylord, je ſuis preſſé ; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un inſtant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur ;
C'eſt un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur :
Cela ne ſuffit pas ; je crois qu'elle eſt fort ſage :
Mais il ſe peut qu'un autre object l'engage.

CLARICE.

En tous cas, je ſçaurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon ! voilà le même language
Que vient de me tenir Darmant.

LE MYLORD.

Darmant !

SUDMER.

Elle rougit, & je vois clairement.—
N'eſt-il pas vrai, chere future ?

Il ſe pourroit par aventure.—
Hein ?

LE MYLORD.

Sudmer, de pareils ſoupçons.—

SUDMER.

Pour demander cela, Mylord, j'ai mes raiſons.

LE MYLORD.

Mais Darmant eſt Francois, & ma fille eſt Angloiſe ;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conſéquence mauvaiſe ;
Les François ont toujours l'art de ſe faire aimer.
Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus eſt encor, fort eſtimables ;
Il eſt tout naturel de s'en laiſſer charmer.

LE MYLORD.

Je ſçais comme ma fille penſe,
Je réponds de ſon cœur : oui, la reconnoiſſance
Qu'elle ſent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie ?

CLARICE.

Si ma main doit payer ces généreux ſecours.——

SUDMER.

Je ne vous entends point, & je n'ai de mes jours.---

LE MYLORD.

Vous même m'écrivez ?

SUDMER.

Point de plaiſanterie.

LE MYLORD.

Moi, plaiſanter !

SUDMER.

Vous êtes fou, Mylord,
C'eſt depuis quelques jours que je ſçais votre ſort.

LE MYLORD.

Mais cependant la choſe eſt ſûre,
Et votre lettre que voici ;
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci ?
Ce n'eſt point là mon écriture.

LE MYLORD.

Je le ſçais bien ; mais votre bras caſſé——

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras caſſé

LE MYLORD.

Qu'entends-je ?

SUDMER.

Certainement, vous n'êtes pas ſenſé.

LE MYLORD.

Mais liſez donc, liſez. *(Apart.)* Sa tête ſe dérange.

CLARICE.

Aſſurément, je l'ai déjà penſé.

SUDMER.

Je ſuis dans un courroux extrême.
Comment ! qu'elqu'un a pris mon nom
Pour faire une bonne action,
Que j'aurois pû faire moi-même ?
Morbleu ! c'eſt une trahiſon
Dont je prétends avoir raiſon.
Et vous avez reçu la ſomme ?—

LE MYLORD.

Oui, d'un banquier.

SUDMER.

Nommé ?

LE MYLORD.

Monſieur Argant.

SUDMER.

Il loge ?

LE MYLORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme ;
J'en aurai le cœur net ; je reviens à l'inſtant.

SCENE XVIII.

LE MYLORD, CLARICE,

LE MYLORD.

TOUT cela me paroît étrange !
D'où peut venir cette lettre de change,
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus !
Ce n'eſt pas de Sudmer ! je demeure confus.
Si ce n'eſt pas de lui, c'eſt d'un compatriote,
Qui veut m'obliger en ſecret.
Tel eſt l'Anglois, il cache le bienfait ;
Exactement j'en conſerve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait ;
Pour un homme d'honneur, c'eſt le plus grand regret
Que de manquer à la reconnoiſſance,
Et payer un ſervice eſt une jouiſſance.
Je ferai tant que nous ſerons au fait.

Ah ! çà, venons à vous, ma fille :
Sudnier, par ſes grands biens, relève ma famille ;
Il vous fait un état certain ;
Vous ne répugnez pas à lui donner la main ?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MYLORD.

Vous ſoupirez, Clarice.

CLARICE.

Oui mon pere, il eſt vrai.

LE MYLORD.

Parlez ſans artifice,
Parlez avec ſincerité,
Ne diſſimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable ?
Je ne ſçais point trahir la vérité,
Et qui diſſimule eſt coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher
Aux yeux indulgens de mon pere.
Eſt-il quelque ſecret, eſt-il quelque myſtere
Que dans ſon ſein je ne puiſſe épancher ?

LE MYLORD.

A mes deſſeins vous verrois-je contraire ?

CLARICE.

Non, je veux me ſoumettre à votre volonté :
En Angleterre un cœur n'eſt point eſclave ;
Le pouvoir paternel eſt chez nous limité :
Mais ne ſoupçonnez pas que jamais je le brave.
Périſſe cette liberté
Qui des parens détruit l'autorité.
Ah ! je le ſens, un pere eſt toujours pere.
Sur des enfans bien nés il conſerve ſes droits.

Quand le devoir en nous grave ſon caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte ſi chere.
En vain la liberté veut élever ſa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure ;
La loi nous émancipe, & jamais la Nature.

LE MYLORD.

Vous penſez bien ; mais, dites-moi,
Où nous conduit cet étalage ?
Sudmer, vous déplait-il ?

CLARICE.

Non, mon pere, mais.—

LE MYLORD.

Quoi ?

CLARICE.

J'épouſerai Sudmer, ſi c'eſt votre avantage.

LE MYLORD.

J'ai donné ma parole.—

CLARICE.

Il aura donc ma foi.
Mais un autre a mon cœur.

LE MYLORD.

Expliquez ce langage ;
Epouſer celui-ci, pour aimer celui-la !
Vous vous formez, ma fille, & j'apperçois déjà
Que de ce pays-ci vous adoptez l'uſage.
S'il vous plait, rien de tout cela.
Quel eſt le nom du perſonnage ?—
Dites-le moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.
Malgré moi mon cœur s'eſt ſoumis.
Les vertus d'un François.—

LE MYLORD.

Un de nos ennemis !

CLARICE.

Il ne l'eſt point ; c'eſt Darmant, c'eſt lui-même.

LE MYLORD.

Qu'ai-je entendu ? Ma ſurpriſe eſt extrême.
Je vois quel eſt le but de ſes empreſſemens.

CLARICE.

Arrêtez. Vos ſoupçons ſeroient trop offenſans.
Rien ne m'a juſqu'ici fait connoître qu'il m'aime :
L'eſtime, le reſpect ſont les ſeuls ſentimens
Qu'il ait oſé faire paroître.
Rien auſſi de ma part n'a pû faire connoître
Le trouble ſecret de mes ſens.

LE MYLORD.

A la bonne heure. Eh ! bien, puiſque je ſuis le maître,
Vous aimerez Sudmer, & je l'ai décidé.
Songez-y bien ; j'ai commandé.

SCENE XIX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE.

SUDMER.

MA foi ! moi n'y puis rien comprendre
J'ai vû votre banquier, votre donneur d'argent ;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.

Mais il bat la campagne, & n'a pû rien m'apprendre.
Il m'a dit ſeulement qu'en cette maiſon-ci,
Par un valet Anglois je ſerois éclairci.

LE MYLORD.

C'eſt mon valet, ſans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous inſtruire.

LE MYLORD.

Robinſon !

SCENE XX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON.

MYLORD!

LE MYLORD.

Viens ici.
Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :
Ne cache point la vérité ;
Tu ſçais, dit-on, tout le myſtére.

ROBINSON.

Mylord, c'eſt d'un de vos amis.

LE MYLORD.

De Sudmer?

ROBINSON.

Oui, la chose est claire,

SUDMER.

De moi, Maraud, de moi !

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprends en menterie ;
C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monsieur, j'en suis charmé.
Comment vous portez-vous ?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé
Une pareille fourberie ?
Coquin ! j'ai donc le bras cassé ?
Oh ! je te ferai voir.—

ROBINSON.

Doucement, je vous prie.
Quoi ! ce n'est donc pas vous dont le cœur bien placé.—

SUDMER.

Non, non, certainement.

ROBINSON.

Eh ! bien, c'est donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom ?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

LE MYLORD.

De ce complot, le traître est de moitié !
Déclare vîte, ou je t'assomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MYLORD.

Comment ?

ROBINSON.

Oui, c'eſt un fait.
De tems en tems, je reçois quelque ſomme
Pour m'engager à garder le ſecret.

LE MYLORD.

Ah ! tu connois donc ?

ROBINSON.

Oui, c'eſt un fort honnête homme,
Qui veut vous obliger, & ſans être connu.
Vous ſçavez bien, Mylord, que je ſuis ingénu.
Il m'a ſéduit, & pour lui plaire,
Robinſon eſt fourbe & fauſſaire.
Oui, c'eſt de moi que vient toute l'invention ;
Mais c'étoit, je proteſte, à bonne intention.

LE MYLORD.

En un mot, quel eſt-il ?

ROBINSON.

Eh ! bien, c'eſt, c'eſt—notre hôte.

LE MYLORD.

Darmant !

CLARICE.

Darmant !

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.
Ecoute, aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout, Mylord ; il n'oseroit.
C'eſt généroſité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes-vous inſtruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, & je ſuis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprens rien à cela !
En vérité, ſon procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD, *à Robinſon.*

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.

SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

LA Paix eſt ſûre, elle eſt ratifiée.
Je me fais un plaiſir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot ſeul fait du bien :
Elle eſt de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec tranſport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans ſe connoître on ſe ſalue,
On parle, on s'interrompt, on ne ſe répond pas ;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce ſpectacle eſt charmant, j'en ſerois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a ſur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donne un air plus frais ;
D'un coloris ſi doux la teinte vive & pure
Partout imprime ſes attraits ;
C'eſt le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaiſir de l'âme embellit les plus laids.
La Marchande dans ſa boutique
Etale ſes colifichets,

Répéte à tout moment, la Paix, la Paix, la Paix !
De Meſſieurs les Anglois j'aurai donc la pratique :
Et ſa petite fille, avec un air comique,
Dit : ah ! Maman, comment c'eſt-il fait, un Anglois ?
On rencontre plus loin des chanſonniers bien ivres,
Raclant du violon & braillant des couplets,
Bons, excellens, quoique mauvais,
Et qui ſurpaſſent de gros Livres,
Parce que le cœur les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres François,
Notre plus grand plaiſir eſt d'adorer nos Maîtres ;
C'eſt l'Amour qui prend ſoin d'éclairer nos fenêtres.
Le ſentiment, voilà notre premiere loi :
Eh ! qui l'éprouve plus que moi ?
Je danſerai la nuit entiere :
Je donnerai le ton, & ſerai la premiere
A bien crier, vive le Roi !

LE MYLORD.

Vous m'enchantez, Madame la Marquiſe :
De mon eſprit chagrin vous changez la couleur ;
Je ſens que la gaité, qui vous caractériſe,
Ne peut ſe rencontrer qu'avec un très-bon cœur.
Darmant, nos Nations ſont reconciliées :
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé ;
Et l'amitié ſurmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maiſons ſoient liées.

DARMANT.

Ah ! Mylord, je vous ſuis attaché pour jamais.

LE MYLORD.

Ces ſecours détournés qu'avec tant de nobleſſe

Vous m'avez ſçû fournir par des moyens ſecrets,
Pour ne point faire ombrage à ma délicateſſe,
Je les acquitterai bientôt grace à la Paix:
Mais mon cœur en paîra toujours les intérêts.

DARMANT.

Daignez me regarder comme de la Famille.

LE MYLORD.

Monſieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous ſignerez le contrat de ma Fille,
Que, dès ces ſoir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frere eſt bien ſenſible.

DARMANT, *à part.*

O Ciel!

LE MYLORD.

Darmant ſoupire, & la Marquiſe rit!
Mais cela n'eſt pourtant ni triſte, ni riſible.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt que mon cher frere eſt ſot, ſans contredit:
Je m'y connois; tenez, admirez la ſtatue!

DARMANT, *à part.*

Ma ſœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'eſt qu'il eſt amoureux de votre Prétendue;
Mais grave ſoupirant, diſcret, ſilencieux,
Le reſpect a toujours étouffé ſa parole,
Et triſtement comme une idole,
Son amour n'a jamais parlé que par ſes yeux.

SUDMER.

Mylord, je pourrois faire une grand ſottiſe
D'épouſer votre fille; elle eſt fort à ma guiſe;
Mais, Monſieur, pourroit bien être à la ſienne auſſi
Un petit peu, n'eſt-ce pas? Hein? Je penſe,
Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a ſçu ſaiſir l'occaſion
D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort bon,
Si je deviens le mari de Clarice:
Il eſt homme, peut-être, à rendre encor ſervice;
Je ſuis accoutumé d'être ſon prête-nom.

LE MYLORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah! mon pere.

DARMANT.

Ah! Monſieur, en cet heureux inſtant,
Que j'ai de graces à vous rendre!
Je ſuis de l'Univers l'homme le plus content.

SUDMER.

Cette alliance eſt fort bien aſſortie.

DARMANT.

Ma ſœur, en même-tems, devroit
Conſentir à vous être unie;
Ce double hymen ne laiſſeroit
Aucun ſoupçon d'antipathie.

LA MARQUISE.

Je craindrois que Mylord ne fut triſte & jaloux.

LE MYLORD.

La propoſition, il eſt vrai, m'intimide;
Mais cependant, Madame, croyez-vous

Qu'une Françoiſe, ayant l'eſprit vif et rapide,
Puiſſe y joindre en effet, par un accord bien doux,
Un caractere aſſez ſolide
Pour faire conſtamment le bonheur d'un époux ?

LA MARQUISE.

Avant que de répondre, en faiſant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable & vertueuſe,
Ait aſſez de douceur, de liant dans l'eſprit
Pour la rendre conſtante en la rendant heureuſe ;
Pour qu'elle s'applaudiſſe, enfin, d'être avec lui ?
On ne peut guère avoir une femme fidelle,
Qu'en attirant l'amuſement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LA MARQUISE.

Marquiſe, courons-en les riſques l'un & l'autre,
Vous verrez un amant dans un époux ſoumis,
Et quand la Paix confond ma Patrie & la vôtre,
Tous mes préjugés ſont détruits.

SUDMER.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonſtance
Me ſoulager du poids de la reconnoiſſance :
Je ſens que je ſuis vieux, je me vois de grands biens ;
Je n'ai point d'héritier, ſoyez tous deux les miens—
Point de remercimens, ce ſeroit une offenſe.
Si je vous ſçais heureux, mes amis, c'eſt aſſez :
C'eſt vous, c'eſt vous qui me recompenſez ;
Mais j'entends retentir les cris de l'allégreſſe :
Courons tous : le plaiſir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE.

Mylord, j'en pleure de tendreſſe ;
Le courage & l'honneur rapprochent les pays ;
Et deux Peuples égaux en vertus, en lumieres,
De leurs diviſions renverſent les barrieres,
Pour demeurer toujours amis.

DIVERTISSEMENT.

ON entend une Symphonie & des acclamations qui annoncent une Fête publique.

Le Théâtre repréſents la vue du Port de Bordeaux. On voit des Vaiſſeaux ornés de Guirlandes & de Banderoles. Des Peuples de différentes Nations exécutent une Fête. Anglois, François, Eſpagnols, Cantabres, Portugais, &c. caractériſés par des habits pittoreſques, compoſent diverſes danſes variées à la mode de leur pays, au bruit des ſalves d'Artillerie. On chante ; toutes les Nations s'embraſſent ; la Fête ſe termine par un Ballet général.

VAUDEVILLE.

VOICI le jour de l'allegreſſe,
Le plus beau de nos jours ;
Plus de ſoucis, plus de triſtreſſe :
Regnez, Plaiſirs, Amours ;
Chacun répete avec ivreſſe,
Ce mot ſi cher, ſi plein d'at-traits :
La Paix, la Paix ;
La Paix, la Paix.

Gens à Manteau, Gens de Finance,
Nous gémiſſons pour vous ;
Nos Officiers par leur préſence
Vont vous éloigner tous :
Le mal n'eſt pas ſi grand qu'on penſe :
Si vous voulez être diſcrets,
Eh ! Paix, Paix, Paix !
La Paix, la Paix.

Ne ſoyez plus, Sageſſe auſtère,
En guerre avec l'Amour,
C'eſt un enfant, laiſſez-le faire :
Paſſons-lui quelque tour.
Eſt ce le tems d'être ſévere,
S'il lance en cachette ſes traits ?
Eh ! Paix, &c.

Accourez tous près de vos Belles,
Volez, Guerriers, Amans,
Elles vous ſont toujours fidelles,
Croyez en leurs ſermens :
Conſolez dons vos Tourterelles,
Mais ſans demander leurs ſecrets.
Eh ! Paix, &c.

Laiſſons la fraude & l'artifice,
Terminons tous procès ;
Venez ici Gens de Juſtice,
Et ſuſpendez vos frais.
Pour que chacun ſe rejouiſſe ;
Avocats, laiſſez le Palais :
Eh ! Paix, &c.

Pourquoi toujours s'entredétruire,
Sçavans & beaux eſprits,
Tout céderoit à votre empire,
Si vous étiez unis :
Vous vous livrez à la ſatyre,
N'avez-vous pas d'autres objets ?
Chantez la Paix,
Chantez la Paix.

Un mari, pour une griſette,
Néglige ſa moitié :
Sa femme, tant ſoit peu coquette,
A fait une amitié.
De part & d'autre l'on ſe prête,
On n'approfondit point les faits.
Eh ! Paix, &c.

LE MYLORD, *à la Marquiſe.*

Plus entre nous d'antipathie :
Vous avez trop d'attraits,
Toute raiſon n'eſt que folie,
Quand elle eſt dans l'excès.
Femme d'eſprit, femme jolie
Ramene à des principes vrais.
Allons, la Paix, &c.

Faiſons revivre l'harmonie
Du commerce & des arts,
Et que la paix toujours chérie
Regne de toutes parts.

Ne faites plus qu'une patrie,
Eſpagnols, Anglois & François.
Eh ! Paix, &c.

SUDMER.

Galans barbons qu 'Amour inſpire,
Ne tentez point le ſort ;
Le vent nous manque, & le navire
N'ira pas à bon port.
Je ſens qu'Amour voudroit me dire.
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
Hein—quoi ?—oui—mais—
Allons, mon cœur, la Paix, la Paix.

Jugez de cette bagatelle
Sulement par le cœur,
Et ne nous faites point querelle,
Partagez notre ardeur.
Vous le ſentez ; c'eſt notre zèle
Qui peint l'amour de tout François.
Et Paix, Paix.

FIN.

LE

GENTILHOMME CAMPAGNARD,

PROVERBE DRAMATIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street, au Coin de Bruton Street.

MDCC LXXXV.

ACTEURS.

LE BARON.
LA BARONNE.
CIDALISE, Sœur du Baron.
M. GAILLARD, Procureur-Fiscal.
M. FLEURI, Employé aux Aides.

La scene est dans le château du Baron.

LE

GENTILHOMME CAMPAGNARD,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, CIDALISE.

CIDALISE.

ENFIN, ma chere sœur, nous pourrons jouir de quelques moments de repos; mon frere va à la chasse cette après-midi.

LA BARONNE.

Quel vacarme il a fait ce matin dans le château! quel bruit pendant tout le dîner! appellant ses valets, donnant des ordres, grondant, querellant, menaçant.....

CIDALISE.

Malgré ces défauts, il ſeroit pourtant aſſez bon mari, ſans cette jalouſie exceſſive qui ne nous laiſſe voir perſonne.

LA BARONNE.

Ah! le ciel me l'a donné dans ſa colere.

CIDALISE.

Il vous aime à ſa maniere; mais ſa vivacité l'emporte malgré lui.

LA BARONNE.

Le barbare! reſpecter ſi peu l'état où je me trouve!

CIDALISE.

Comment vont aujourd'hui vos vapeurs?

LA BARONNE.

Elles ſont plus terribles que jamais; c'eſt un mal-aiſe univerſel, un frémiſſement dans les fibres, un trouble dans toute la machine.

CIDALISE.

Je vous plains d'autant plus que cet état dure depuis long-temps; la ſolitude & l'ennui ne ſont pas propres à le guérir: ſans voiſinage à plus de deux lieues à la ronde.... Ah! nous vivons cruellement iſolées.

LA BARONNE.

C'eſt ce bruit éternel qui me tue.

CIDALISE.

Vous m'étonnez: vous, qui avez vécu long-temps dans le tumulte d'une grande ville.

LA BARONNE.

Quelle différence! à la ville, c'eſt un bruit varié, intéreſſant, mêlé d'affaires & de plaiſirs: à la campagne, c'eſt un bruit ſi importun, ſi bête...

CIDALISE.

Depuis deux jours que la pluie a retenu mon frere à la maiſon, il eſt vrai que nous n'avons pas eu un ſeul inſtant de tranquillité ; moi, qui ſuis affamée de lecture, qui aime à occuper mon eſprit ; imaginez que je n'ai pu trouver le temps d'achever un roman que j'avois commencé.

LA BARONNE.

Le mal n'eſt pas grand.

CIDALISE.

Auſſi, je me ſens la tête d'une ſtupidité....Le cœur dans un état d'indolence.....

LA BARONNE.

Vous pourrez aujourd'hui réparer le temps perdu.

CIDALISE.

Tandis que mon frere ſera à la chaſſe, nous aurons la viſite de notre aimable employé aux aides, monſieur Fleuri, & de monſieur Gaillard le procureur fiſcal.

LA BARONNE.

Hélas ! ce ſont les ſeules reſſources qui nous reſtent, pour ne pas périr d'ennui.

CIDALISE.

Monſieur Gaillard a de l'eſprit, de la gaieté, de la galanterie : c'eſt dommage qu'il ſe ſerve un peu trop des termes de ſon métier.

LA BARONNE.

Monſieur Fleuri a le même défaut ; mais il a dans les manieres, je ne ſçais quoi de ſi intéreſſant...

CIDALISE.

Qu'avez-vous, ma ſœur ?

LA BARONNE.

Je ſens un feu qui me monte à la tête, qui redeſcend à mon cœur

CIDALISE.

Couchez-vous ſur cette chaiſe longue.

LA BARONNE.

Doucement, doucement.

CIDALISE.

Tâchez de repoſer

LA BARONNE.

J'en ai grand beſoin ; je crois que je vais dormir profondément.

CIDALISE.

Dormez, dormez, tandis que je vais lire, & donner quelque pâture à mon eſprit & à mon cœur.

(Elle lit tout bas, & s'interrompt de temps en temps.)

Le beau roman ! quelle ſuite d'événements & d'aventures prodigieuſes ! quels hommes que ceux de ce temps-là ! la princeſſe n'a que dix-ſept ans, & elle a déjà été enlevée douze fois : heureuſe princeſſe ! & moi, qui en ai trente-cinq, je n'ai pas eu une ſeule aventure ! mon nom ne ſera jamais connu, hélas ! & je mourrai toute entiere !

LE BARON, *ſans être vu.*

Holà ! hé ! Picard, la Tulippe, Ruſtaut.

LES VALETS.

Monſieur, monſieur !

LE BARON.

Où êtes-vous donc, vous autres ? voilà les chiens qui ſe battent, le mulet s'eſt détaché, l'âne eſt dans le bled, les canards ſe ſauvent de la baſſe cour; etendez-vous ?

LES VALETS.

Oui, Monſieur.

LE BARON.

Et allez donc.

LES VALETS.

On y va, on y va.

LA BARONNE

Ah ! bon Dieu ! quel tintamarre !

CIDALISE.

Il vous a réveillée.

LA BARONNE.

J'étois dans une eſpece d'aſſoupiſſement, je commençois un rêve délicieux.

CIDALISE.

Et moi, j'étois livrée à des réflexions ſi touchantes ! Le bruit ceſſe, tâchez de reprendre votre rêve & de l'achever.

LA BARONNE.

Cela n'eſt pas poſſible : j'ai été interrompue dans un moment..... Je ne m'en conſolerai jamais.

CIDALISE.

Tâchez du moins de reprendre le ſommeil.

LA BARONNE.

Si je le puis.

CIDALISE.

Et moi, je retourne à ma lecture & à mes réflexions..... Voilà donc enfin le prince aux genoux de la princeſſe.... Il me ſemble que je le vois aux miens, là, bien reſpectueuſement, les regards attachés ſur mes yeux.... Comme elle répond avec modeſtie, avec dignité! .... Rien de plus admirable; mais cela eſt-il bien naturel? Diſſimuler ſes ſentiments! .... reſiſter... Comment peut-on réſiſter .... à un amant, à un prince, à un ſi beau prince?.... Moi, je céderois, je me précipiterois dans ſes bras; je lui dirois, mon prince... mon prince... J'avois vraiment bien raiſon. Voilà le prince obligé de fuir: voilà un roi qui arrive..... Ah! bon Dieu! c'eſt encore un rival:.... Voyons un peu ce que contient la déclaration du roi.... je n'en ai jamais vu de ſi tendre.... La princeſſe répond avec trop de fierté; je n'aime point cela; au fond, c'eſt un roi; il eſt exceſſivement amoureux; il parle à merveille.... Mais, le voilà qui s'irrite; il ne ménage plus rien; il ſe livre à des tranſports!... il en vient à des extrêmités.... Juſte ciel! que fera-t-elle? .... Elle ſe dégage de ſes bras; elle le repouſſe; elle s'arme d'indignation & de mépris... Cela n'eſt pas bien: on ne trouve pas des rois tous les jours; on ne traite point un roi comme un negre.... Moi, je lui aurois parlé avec civilité, avec politeſſe: je lui aurois dit: Sire, votre majeſté me fait voir.... tant de majeſté.... Et quand on eſt auſſi majeſtueux que vous l'êtes....

LE BARON, *ſans être vu.*

Ah! coquin, te voilà donc attrapé; tu ne m'échapperas pas: tiens, tiens, voilà pour t'apprendre, pour te corriger....

LE PAYSAN, *ſans être vu.*

Ah ! M. le Baron, pardon, pardon.

LE BARON.

Souviens-toi de cette leçon, miſerable ; ſors d'ici ; & ſi jamais il t'arrive d'être inſolant, tu peux compter que je t'aſſommerai.

LA BARONNE.

Qu'eſt-il donc arrivé ? Monſieur, Monſieur, voulez-vous me faire mourir ?

SCENE II.

LA BARONNE, CIDALISE, LE BARON.

LE BARON.

QU'EST-CE donc, ma femme ? qu'avez-vous ? vous avez crié bien fort.

LA BARONNE.

Ah ! Monſieur, ce vacarme affreux.....

LE BARON.

C'eſt moins que rien ; c'eſt un coquin de payſan qui a manqué de reſpect..... à un de mes valets ; je l'ai châtié, mais cela n'a pas été long.

LA BARONNE.

Vous ſçavez que le moindre bruit eſt mortel pour moi ; mais vous n'avez aucune délicateſſe ; vous m'avez réveillée en ſurſaut.

LE BARON.

Comment ? vous dormiez ?

LA BARONNE.

Sans doute, je n'ai pas fermé l'œil cette nuit.

LE BARON.

Eſt-ce ma faute ? la nuit je dors tout d'un trait : ce n'eſt pas moi, du moins, qui trouble votre ſommeil.

LA BARONNE.

Eh ! non, Monſieur ; mais le jour, le jour....

LE BARON.

Ah ! c'eſt autre choſe : vous ne vous mêlez de rien ; tout retombe ſur moi : il faut pourtant tenir ſes gens en haleine, parler, agir ; & d'ailleurs, il me ſemble que le bruit ranime, il tient compagnie.

CIDALISE.

Il eſt vrai que nous n'en avons pas d'autre dans ce malheureux château.

LE BARON.

Comment ? eſt-ce que vous vous croyez ſeule ? n'avez-vous pas des valets, des fermiers, des chiens, des chevaux ; & moi, me comptez-vous pour rien ?

LA BARONNE.

Ah ! nous aurions grand tort, au bruit que vous faites.

LE BARON.

Mais, où diable avez-vous pris ces maudites vapeurs ? pour moi, je n'y comprends rien : mon château eſt dans une ſi belle ſituation ! c'eſt un air ſi pur, une terre, un ciel !....

CIDALISE.

N'allez-vous-vous pas nous perſuader que nous avons pour compagnie, le ciel & la terre ?

LE BARON

Eh ! ſans doute : ah çà, ma femme, mon monde eſt raſſemblé pour la chaſſe ; je pars tout de ſuite : allez faire un tour de jardin, & que je vous trouve gaie & gaillarde à mon retour.

LA BARONNE.

Adieu, Monſieur.

LE BARON, *revenant.*

A propos, j'ai une priere à vous faire ; c'eſt de renvoyer ce petit commis, & ce procureur fiſcal, s'ils viennent vous voir.

LA BARONNE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LE BARON.

Parce-qu'ils me déplaiſent.

LA BARONNE.

M. Fleuri fait voir tant d'attachement pour vous.

LE BARON.

Mauvais ſigne, car je n'ai jamais rien fait pour le mériter.

CIDALISE.

M. Gaillard....

LE BARON.

Me paroît bien digne de ſa place ; il a toujours l'air de minuter quelqu'acte clandeſtin pour confiſquer une femme à ſon profit ; je ne veux point de tout cela chez moi.

LA BARONNE.

Mais, Monſieur....

LE BARON.

Mais, Madame, cette compagnie n'eſt point faite pour vous : deux petits drôles, un praticien, un rat de cave !

LA BARONNE.

Vous prenez un ton bien mépriſant.

LE BARON.

Comme il convient à un gentilhomme.

CIDALISE.

Mais, mon frere, s'il n'y a perſonne autre à voir, faut-il donc vivre dans une ſolitude continuelle ?

LE BARON.

N'aves-vouz pas vos livres ? liſez des romans : mais je ne prétends pas que vous en faſſiez : du reſte, réjouiſſez-vous, comme il vous plaira. Ma ſœur, une fille doit ſçavoir s'amuſer toute ſeule. Pour vous, ma femme, vous m'aimez, je vous aime, que vous faut il de plus ?

LA BARONNE.

Ah !

LE BARON.

Ce ſont vos vapeurs qui vous reprennent ?

LE BARON.

Oui.

LE BARON.

Tant pis : en un mot, je ſuis violent ; vous me connoiſſez : je vous déclare que ſi je les retrouve dans ma maiſon, je ſuis capable de leur faire un mauvais parti ; adieu, Meſdames ; vous m'entendez ?

SCENE III.

LA BARONNE, CIDALISE.

CIDALISE.

MON frere, mon frere, vous me pouſſez à bout.

LA BARONNE.

Mon mari, vous en ferez tant.

CIDALISE.

Vous ne ſçavez pas de quoi une fille eſt capable.

LA BARONNE.

Vous ne connoiſſez pas les femmes.

CIDALISE.

Des ſoupçons !

LA BARONNE.

De la défiance !

CIDALISE.

Des mépris !

LA BARONNE.

De l'eſclavage !

CIDALISE.

M'ôter un procureur fiſcal !

LA BARONNE.

Ne pas me permettre un commis aux aides !

CIDALISE.

C'eſt une rigueur.....

LA BARONNE.

C'eſt une tyrannie; mais, ma ſœur, que dites-vous de cette ſcene affreuſe qu'il vient de nous faire?

CIDALISE.

Je dis que j'en ai vu mille, toutes pareilles dans les romans: ece ſont des incidents qui raniment l'intérêt.

LA BARONNE.

Et que fait-on en pareil cas?

CIDALISE.

On va ſon train; on continue de ſe voir. Diantre, ſi un roman finiſſoit-là, à la défenſe d'un frere, ou d'un mari, cela ſeroit contre toutes les regles, & l'auteur ſeroit ſifflé.

LA BARONNE.

Mais, ſi on eſt ſurpris.

CIDALISE.

On tue, ou on eſt tué: c'eſt égal, le roman va toujours.

LA BARONNE.

Vous me faites frémir.

CIDALISE.

Cependant, il y a des précautions à prendre: par exemple, il y toujours dans ces cas-là, une petite porte de jardin, pour introduire les gens en ſecret; heureuſement nous en avons une, & préciſément j'ai eu aujourd'hui l'attention de l'ouvrir moi-même.

LA BARONNE.

Ah ! courez la refermer.

CIDALISE.

Je m'en garderai bien.

LA BARONNE.

S'il arrivoit un malheur.

CIDALISE.

Que craignez-vous ? votre mari ſort d'un côté, ils entrent de l'autre.

LA BARONNE.

Non, je ne veux plus les voir abſolument.

CIDALISE.

Il faut les voir pourtant, pour leur donner leur congé.

LA BARONNE.

Il eſt vrai. Croyez-vous que mon mari ſoit parti ?

CIDALISE.

Je n'en doute pas..... Attendez..... il me ſemble que je l'entends : voici du nouveau ; il parle beaucoup plus bas qu'à l'ordinaire : il ſe forme un peu.

LE BARON, *ſans être vu.*

Où eſt ma femme ?

UN VALET.

Je crois qu'elle eſt deſcendue dans le jardin.

LE BARON.

Eh bien, ſonne. *(ici on ſonne du cor.)*

LA BARONNE.

Ah ! juſte ciel ! je meurs : grace, grace, Monſieur, miſéricorde !

SCENE IV.

LA BARONNE, CIDALISE, LE BARON.

LE BARON.

QUOI ! vous étiez là ? La fleur m'a dit que vous vous promeniez dans le jardin.

LA BARONNE.

Vous avez réſolu ma mort, aſſurément.

LE BARON.

Je ſuis fâché ; mais pourtant je ſuis ſurpris de la peine que cela vous a faite, car c'eſt, en vérité, la fanfare la plus brillante....

LA BARONNE.

Je ne m'y connois pas, Monſieur.

LE BARON.

C'eſt que vous avez été ſurpriſe, cela vous a empêché de la bien entendre. Hé ! Lafleur, pour faire plaiſir à Madame, recommence à ſonner.

LA BARONNE.

Ah ! par pitié, par pitié !....

LE BARON.

Eh bien, ce ſera pour une autre fois ; mais il y a remede à tout : je vais donner vingt coups de bâton à ce coquin qui m'a trompé : vous entendrez cette expédition ; cela vous réjouira.

LA BARONNE.

Eh ! non, Monſieur, la paix, la tranquillité, c'eſt tout ce que je veux.

LE BARON, *derriere le théatre.*

Tu as beau t'échapper ; je t'attraperai, je t'attraperai.

SCENE V.

LA BARONNE, CIDALISE.

CIDALISE.

ENFIN, nous en ſommes débarraſſées : le voilà parti.

LA BARONNE.

J'ai toujours là le ſon de ce malheureux cor : il m'a bouleverſé la tête horriblement.

CIDALISE.

Couchez-vous, ſi vous m'en croyez.

LA BARONNE.

Je crois, en effet que cela pourra me tranquilliſer.

CIDALISE.

Et moi je vais pourſuivre mon roman. Voilà

la guerre allumée ; le roi marche à la tête de ſon armée ; le Prince à la tête de la ſienne. La bataille ſe donne : trente mille hommes ſont tués : quelle gloire pour la Princeſſe ! .... Cependant elle reſte ſeule, enfermée dans un château.... Que je la plains ! me voilà, me voilà moi-même..... Elle parle des troubles de ſon cœur ; ah ! j'ai un cœur auſſi : ſes ſens ſont agités ; qui eſt-ce qui n'a pas des ſens ?

SCENE VI.

LA BARONNE, CIDALISE, M. FLEURI, M. GAILLARD.

M. GAILLARD.

MEſdames, nous voilà rendus à l'aſſignation.

M. FLEURI.

Nous venons terminer ici notre petite tournée.

LA BARONNE.

Pardon, Meſſieurs, ſi je ne me leve pas.

M. GAILLARD.

Votre ſanté ſeroit-elle encore en défaut ?

LA BARONNE.

Je ſuis plus malade que jamais.

M. FLEURI.

Que je vous plains! *(lui prenant la main.)* je prends un ſi vif intérêt à ce qui vous touche, c'eſt une paſſion.....

LA BARONNE.

Ah! vous me ſerrez trop.

M. FLEURI.

Pardon : mais ſi vous vouliez me confier la régie de votre ſanté?

LA BARONNE.

Avez-vous quelques connoiſſances en médecine?

M. FLEURI.

C'eſt mon premier métier : ne vous ai-je pas dit que mon pere étoit médecin? voulez-vous bien permettre que j'aie l'honneur de vous tâter le poux?

LA BARONNE.

Très-volontiers : ou allez-vous donc?

M. FLEURI.

C'eſt que je le cherche : ah! je crois que je le tiens.

LA BARONNE.

Qu'en dites-vous?

M. FLEURI.

Il tombe quelquefois en contravention; mais nous rectifierons tout cela, & ſi vous daignez m'honorer de votre confiance.....

LA BARONNE.

Vous l'avez, M. Fleuri, vous l'avez.

M. FLEURI.

Je vais gager que vous éprouvez des battements de cœur.

LA BARONNE.

Ah ! ſans ceſſe.

M. FLEURI.

Je le crois même un peu gonflé ; permettez qu'avec le plus profond reſpect....

LA BARONNE.

Otez votre main.

M. FLEURI.

Pardon ; mais ce n'eſt qu'à fur & meſure d'inſtruction que je puis procéder bien en regle ; il me reſte encore quelques queſtions à vous faire ſur votre tempérament.

LA BARONNE.

Hélas ! je n'en ai plus ; il eſt totalement ruiné.

M. FLEURI.

Il reviendra.

LA BARONNE.

Vous m'en répondez, M. Fleuri ?

M. FLEURI, *lui baiſant la main.*

J'en fais mon affaire ; il conviendra auſſi que je ſache un peu comment M. le Baron....

LA BARONNE.

Ah ! cela ſera bientôt dit.

M. FLEURI.

Allons : répondez-moi ſur faits & articles ; mais

point de fraudes, elles ne pourroient tourner qu'à votre détriment.

M. GAILLARD.

Pour vous, ma belle demoiſelle, vous êtes bien heureuſe : en fait de ſanté, vous avez le fond & la forme.

CIDALISE.

Vous êtes toujours galant.

M. GAILLARD.

Mais quel dommage que tant d'appas demeurent en ſéqueſtre ! je vous ferois bientôt entrer en pleine jouiſſance, ſi vous vouliez me conſtituer votre procureur *ad hoc*.

CIDALISE.

Il me ſemble, M. Gaillard, que vous employez des termes que je n'ai jamais vus dans les romans.

M. GAILLARD.

Bon : vos romans d'aujourd'hui ne ſont remplis que de fadeurs ; ils ſont écrits par des gens qui n'entendent pas les affaires. Il n'en étoit pas de même autrefois : connoiſſez-vous les arrêts de la cour d'amour ?

CIDALISE.

Non.

M. GAILLARD.

C'eſt un excellent livre ; je veux vous le prêter : vous y verrez, ma belle demoiſelle, que toutes les conteſtations amoureuſes ſe décidoient alors, en juſtice réglée : après les pourſuites convenables, l'amant ſe faiſoit adjuger d'abord de petites proviſions, & enſuite le poſſeſſoire.

CIDALISE.

Voilà un vilain mot.

M. GAILLARD.

C'eſt pourtant une belle choſe : lorſqu'on étoit léſé, on alloit droit à la partie adverſe..... :

CIDALISE.

Vous êtes vif, extrêmement vif.

M. GAILLARD.

Et l'on exerçoit la contrainte par corps.

(Il l'embraſſe.)

CIDALISE.

Il eſt charmant : mais cela eſt un peu dur ; je n'aime point les voies de rigueur.

M. GAILLARD.

Eh bien, ma belle demoiſelle, tranſigeons à l'amiable, je ne demande pas mieux.

CIDALISE.

C'eſt à merveille ; mais je ne vois point là d'aventures, & ce ſont les aventures que j'aime ; je voudrois des obſtacles, des ruſes, des chamaillis d'amants & de rivaux, des craintes, des dangers, des traverſes.....

M. GAILLARD.

En manque-t-on jamais ? & par exemple, n'avez-vous pas un frere qui voudroit appeller comme d'abus de notre petite tranſaction, & qui ne m'aime guere, à ce qu'il me ſemble ?

CIDALISE.

Vraiment, j'oubliois de vous dire qu'il nous a ſignifié l'ordre de vous donner votre congé, ainſi qu'à M. Fleuri.

M. FLEURI.

A moi, Mademoiſelle ?

CIDALISE.

Rien de plus vrai.

M. GAILLARD.

Ah ! cela ne m'épouvante guere ; je lui montrerai ce que c'eſt qu'un procureur fiſcal ; nous verrons s'il me fera déguerpir.

LA BARONNE.

Mais vous ne ſavez pas que dans ſa violence, il a juré que s'il vous rencontroit dans ſa maiſon, il vous feroit, à tous deux, un mauvais parti.

M. FLEURI.

Un mauvais parti ! s'il s'en aviſoit, il auroit bientôt les ſoixante fermiers-généraux ſur les bras : mais, n'importe, ſortons, M. Gaillard.

M. GAILLARD.

Sortons, ſortons, M. Fleuri : je n'ai pas peur non plus ; mais je ſuis prudent : ce n'eſt pas que s'il me tuoit, j'ai un frere qui entend les affaires auſſi bien que moi ; je ſuis aſſuré qu'il viendroit à bout de ruiner M. le Baron ; j'en aurois le plaiſir : mais ſortons, ſortons.....

CIDALISE.

Etes-vous fous, de vous épouvanter ſi fort : mon frere eſt à la chaſſe, & il ne revient jamais qu'au bout de deux ou trois heures.

M. GAILLARD.

Etes-vous bien aſſurée qu'il ne comparoîtra pas ?

CIDALISE.

Vous y pouvez compter.

M. GAILLARD.

Eh bien, reſtons, puiſque ces dames veulent bien nous continuer l'audience.

M. FLEURI.

Je tremble toujours.

M. GAILLARD.

Je ne ſuis pas bien raſſuré.

CIDALISE.

Mon cher M. Gaillard !

LA BARONNE.

Mon cher M. Fleuri ! vous êtes toute ma conſolation.

LE BARON, *ſans être vu.*

Eh ! Ruſtaut, tu dis que tu les as vus ?

RUSTAUT.

Oui, Monſieur.

LA BARONNE.

C'eſt mon mari, c'eſt lui-même ; qu'allons-nous devenir ?

LE BARON.

Tous deux enſemble ?

RUSTAUT.

Oui, Monſieur.

LE BARON.

Par la petite porte du jardin ?

RUSTAUT.

Oui, Monſieur.

M. FLEURI.

Ah ! ciel !

LE BARON.

Où ſont-ils ?

M. GAILLARD.

Je frémis.

RUSTAUT.

Dans l'appartement de Madame.

LA BARONNE.

Allons : il faut s'en débarraſſer, & les tuer tout à l'heure.

M. FLEURI.

Nous tuer ! miſéricorde !

RUSTAUT.

Vous effraierez madame la Baronne.

LE BARON.

Bon ! l'effrayer : je les tuerai, dans ſa chambre, à ſes pieds, dans ſes bras.

CIDALISE.

Cachez-vous.

M. GAILLARD.

Hélas ! où ſe cacher ?

LA BARONNE.

Sauvez-vous.

M. FLEURI.

Il nous tuera.

LE BARON.

Heureuſement j'ai mon fuſil à deux coups chargé à balles.

RUSTAUT.

Vous allez cauſer quelque malheur.

LE BARON.

Je veux m'en défaire une fois pour toutes, & me tirer d'inquiétude ; point de quartier ; allons, entrons.

CIDALISE.

Il eſt de ce côté, ſauvez-vous de l'autre ; eh ! allez donc, courez.

RUSTAUT.

Monſieur, Monſieur, les voilà qui ſe ſauvent. *(Le Baron tire deux coups de fuſil.)* Ils ſont à bas.

CIDALISE & LA BARONNE.

Ah ! je me meurs !

LE BARON.

Sont-ils bien morts ?

RUSTAUT.

Leur affaire eſt faite.

LE BARON.

Va-t-en les enterrer dans le jardin.

SCENE VII.

CIDALISE, LA BARONNE, LE BARON.

LE BARON.

LES voilà toutes deux évanouies : je m'y attendois : pour deux chiens de chaſſe tués ! voilà bien de quoi ! au ſurplus, j'ai très-bien fait : le chien qui les avoit mordus devant moi, étoit enragé ; eh ! ma femme, ma ſœur !

LA BARONNE.

Ah ! Monſieur, vous venez de commettre une action horrible.

CIDALISE.

Mon frere, vous êtes un monſtre.

LE BARON.

Une action horrible ! un monſtre ! voilà bien les femmes ; mais ce n'eſt pas le tout, je crains ſeulement d'être arrivé trop tard ; ma femme, ma ſœur, il me faut ici un aveu ſincere de tout ce qui s'eſt paſſé ; ne vous ont-ils point fait de certaines careſſes ?

LA BARONNE.

Quoi ! Monſieur, vous nous croyez capables...

LE BARON.

Capables! Eh bien, capables ou non; répondez.

CIDALISE.

Ah? bon Dieu! quelle horreur! quelle indignité!

LE BARON.

Il eſt bien queſtion ici d'indignité, d'horreur! je ne me paie pas de ces réponſes-là; c'eſt que votre vie n'eſt pas en ſûreté, s'ils vous ont ſeulement léché les mains.

CIDALISE.

Mon frere, vous avez des expréſſions.....

LE BARON.

Allons, il faut tout avouer: j'ai d'autant plus ſujet de craindre, que je ſuis aſſuré que vous les aimiez.

LA BARONNE.

Moi, Monſieur!

CIDALISE.

Moi, mon frere!

LE BARON

Eh oui, vous-mêmes: vous ſouffriez toutes leurs ſottiſes; ils ſautoient ſur vous toute la journée.

LA BARONNE.

Ah, ciel! peut-on concevoir?....

CIDALISE.

Peut-on imaginer ?....

LE BARON.

Vous me feriez damner, vous autres : eſt-ce que ces deux coups de fuſil vous ont tourné la tête ? Quoi ! vous oſeriez me ſoutenir que vous n'étiez pas folles toutes deux, de brifaut & de miraut ?

LA BARONNE.

De brifaut !

CIDALISE.

De miraut !

LE BARON.

Eh, oui ! de ces deux chiens que je viens de tuer.

LA BARONNE.

Ah ! je reſpire.

LE BARON.

Un chien enragé les a mordus à cent pas d'ici : ils ſe ſont ſauvés au château ; j'ai couru après eux ; on m'a dit qu'ils étoient dans votre appartement.

LA BARONNE.

Cela ſe peut ; mais non pas dans ma chambre, je ne les ai point vus.

LE BARON.

Et voilà ce que je vous demande depuis deux heures ; où diable aviez-vous donc l'eſprit toutes deux ?

CIDALISE.

Mon frere, ces deux coups de fusil....

LA BARONNE.

Monsieur, l'ébranlement, la commotion..... Si vous saviez la peur que vous nous avez causée..... On seroit troublé à moins, je vous le jure.

LE BARON.

Allons, de la joie : vous en voilà débarrassées.

LA BARONNE.

Pour long-temps, à ce que je crois.

LE BARON,

Comment ! pour long temps ? pour toujours ! ils ne reviendront pas, j'en réponds.

LA BARONNE

Hélas !

CIDALISE.

Voilà pourtant une aventure dans toutes les formes, tragique & comique tout à la fois : je suis assez contente de ma journée.

Le mot du proverbe est : plus de peur que de mal.

FIN.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE

A LA MODE,

COMEDIE ÉPISODIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par M. Poinsinet, de l'Académie des Arcades de Rome.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 7 Septembre, 1764.

Amavit risus, nunc mores pingere tentat.

A LONDRES:

CHEZ T. HOOKHAM, LIBRAIRE,
DANS BOND-STREET, AU COIN
DE BRUTON-STREET.

M,DCC,LXXXV.

PERSONNAGES.

ARAMINTE, *Veuve d'un Financier.*
CIDALISE, } *ſes Amies.*
ISMENE, }
LUCILE, *Fille d'Araminte.*
LISETTE, *ſa Femme-de-Chambre.*
LISIDOR.
LE MARQUIS, *jeune Colonel.*
LE BARON, *ancien Militaire.*
UN MEDECIN.
UN ABBÉ.
DAMON, *Bel-Eſprit.*

La Scène eſt à Paris, dans la Maiſon de Madame Araminte.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE.

Le Théâtre repréſente un Sallon de Compagnie, où ſe trouvent des Siéges, un Canapé, un Métier de Tapiſſerie, des Tables de Jeu, des Livres de Muſique, une Guitarre, &c.

SCENE I.

LISETTE, LISIDOR.

(Ils entrent de différens côtés.)

LISETTE.

AH! c'eſt vous, Monſieur! Quoique nous vous deſirions ſans ceſſe, nous ne vous attendions pas ſitôt

LISIDOR.

Mon empreſſement t'étonnera moins, quand le motif t'en ſera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, & je voulois avoir, à l'iſſue de ſon dîner, une converſation avec l'aimable Lucile. (*Il tire ſa montre.*) Le repas me paroît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'eſt pas que Madame Araminte s'amuſe à table: depuis que je la connois, j'ai toujours remarqué que ce n'eſt jamais où elle eſt qu'elle ſe deſire; mais nous avons compagnie.

LISIDOR, *tirant une bague de ſon doigt.*

En attendant que l'une ou l'autre de ces Dames ſoit viſible.—te pourroi-je conſulter ſur ce bijou?

LISETTE, *prenant la bague.*

Comment! c'eſt la plus jolie bague.——

LISIDOR.

C'eſt un léger cadeau que j'ai deſſein de faire.

LISETTE.

Il ſera très-galant.

LISIDOR.

Mais à une condition; c'eſt que la perſonne à qui je le deſtine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle ſerait bien ingrate.

LISIDOR, *finement.*

J'eſpère cependant que tu ne le ſeras point, Liſette.

LISETTE.

Oh! pour le coup, Monſieur, vous étonnez juſqu'à ma reconnaiſſance. Que vous êtes charmant! vous joignez au mérite de donner, le

mérite, plus rare encore, de ſçavoir donner avec grace. Auſſi qui ne s'intéreſſeroit à vous? Si Lucile pouvoit diſpoſer d'elle-même, je vous ſuis caution que le Marquis, malgré ſon élégance & ſes talons rouges, ne remettroit jamais les pieds dans la maiſon.

LISIDOR.

Mais tu ſçais quels étoient avec moi les engagemens de Madame Araminte. Seroit-elle femme à les oublier? Dois-je le craindre? Toi, qui la ſers depuis long-tems. Liſette, inſtruis-moi plus à fond de ſon caractère; indique-moi, de grace, quels ſeroient les moyens les plus aſſurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choſes que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéreſſe & me contente. Nous autres Domeſtiques, dont le ridicule devoir eſt d'écouter ſans ceſſe & de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos Maîtres, tant de plaiſir à les divulguer; tenez, cela nous conſole, nous ſoulage, & il ſemble que cette petite médiſance, qui dans le fond eſt bien innocente, allège de tems en tems le poids de l'obeiſſance, & rapproche l'intervalle qui les ſépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien ſincèrement ce que je penſe d'Araminte; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, diſpenſez-m'en, je vous en prie; elle n'y réuſſiroit pas elle-même. Sait-elle jamais ce qu'elle penſe, ce qu'elle deſire, ce qu'elle veut? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que ſes occupations dans la haute Finance empêchoient de veiller un peu ſoigneuſement aux

ridicules naiſſans de ſon épouſe, elle a choiſie dès-lors pour ſon idole cette liberté extrême, qui, dans l'eſprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour-à-tour coquette & ſenſible, incertaine & biſarre, toujours le cœur vuide, l'eſprit jamais oiſif, nous avons ſucceſſivement aimé la Muſique & les petits Chiens, les Magots & les Mathematiques. Notre conduite eſt le réſultat des ſentimens de la ſociété qui nous environne ; & jeunes encore, aimables & riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir ſur notre propre exiſtence.

LISIDOR.

Tu ne prends pas garde, Liſette, que ce portrait eſt à-peu-près celui de toutes les femmes de ſon état : ſi demain la fortune t'en faiſoit changer, il devendroit le tien.—

LISETTE.

Peut-être ; mais il n'en ſeroit pas moins ridicule. Vraiment ! le cœur me dit bien tout bas qu'il n'eſt pas trop dans les règles du reſpect de juger ainſi ſa Maitreſſe ; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penſer, il y a bien du plaiſir à le dire, & l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'eſt pas difficile de ſoupçonner quel peut être à ſes yeux le mérite de mon nouveau Rival.

LISETTE.

Votre Rival ! ſi donc, il faudroit, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'eſpoir de plaire ; mais ne le craignez pas ; Lucile, élevé en Province ſous les yeux d'une Tante reſpectable, ne connoît que les douces impreſſions de la Nature & de ſon

cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le Marquis voudroit bien nous paroître, elle ſçait apprécier ſon mérite, & s'apperçoit auſſi bien que moi, tous les jours, que l'hiſtoire de ſes valets, le prix de ſes chevaux, le deſſin de ſa voiture, quelques ſaillies, de la mauvaiſe-foi, de l'impertinence & des dettes—voilà de cette homme ſi merveilleux quels ſont en quatre mots la converſation, les vertus & les vices.

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devroit pas être redoutable, Ta vivacité m'enchante ; mais ne crains-tu pas, Liſette, de me faire un peu, aux dépens de ton cœur, les honneurs de ton eſprit ?

LISETTE.

Eh bien! que penſerez-vous de moi? Que je ſuis trop ſincère? je vous l'avoue, & tout eſt dit : auſſi pourquoi ont-ils des ridicules ? S'ils les cachoient mieux, je n'en rirois pas. On n'eſt indulgent que pour les perſonnes que l'on chérit ; & il eſt bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me ſeroit aiſé de m'égayer encore aux dépens de la ſociété d'Araminte! Je vous parlerois de Cidaliſe la prude, de la minaudière Iſmène, qui ne peut dire un mot ſans l'accompagner de la plus jolie petite grimace....

LISIDOR.

Mais ta Maîtreſſe ne verroit-elle plus cet homme ſenſé, cet ancien Militaire?

LISETTE.

Qui ? ce Baron Philoſophe, qui dit tout ce qu'il penſe & ſe permet de tout penſer? Si-fait vraiment. C'eſt le Tuteur de Lucile ; nous lui

avons cru pendant quelque tems des vues ſur Madame; mais tout cela eſt fini, il ne vient ici que rarement, ou plutôt il n'y vient jamais qu'il n'y ſoit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connoître; mais malheureuſement il vit ſans ceſſe à la campagne: mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment! il conſerve toujours le plus grand crédit ſur l'eſprit d'Araminte; & s'il vouloit.... Mais quelqu'un vient, c'eſt ma jeune Maitreſſe; ſon petit cœur lui aura dit que je n'étois pas ici toute ſeule.

SCENE II.

LISETTE, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *d'un ton naïf.*

AH! vous voilà, Monſieur?

LISIDOR.

Quelles que ſoient mes occupations, belle Lucile, mes ſentimens pour vous ſe juſtifient par ma conduite. Je conſacre à vous attendre tous les momens où je ſuis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus ſi la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchante! Ce qui ne ſeroit qu'un trait ingénieux de la part d'une Coquette, devient un ſentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage, je ne ſçais plus ce que je vous ai dit; je ſuis ſi troublée! ma mère m'a tant grondée!

LISIDOR.

Et pourquoi?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a preſque point dîné, parce qu'elle ſe dit malade. Moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'aſſurant qu'elle n'avoit jamais eu le teint meilleur; & point du tout, je l'ai miſe d'une humeur affreuſe.

LISETTE.

Vraiment! c'eſt que vous ignorez encore, Mademoiſelle, que rien n'eſt moins décent dans le grand monde que de jouir d'une ſanté parfaite: à quelque prix que ce ſoit, on veut inſpirer un ſentiment. Une jolie Malade ſe fait plaindre; & pour la coquetterie, la petite ſanté eſt une reſſource.

LUCILE.

Ah! je te promets que, ſi j'euſſe bien connu ce monde & ſes travers, je n'aurois pas tant deſiré de quitter la Province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez! Ainſi vous haïſſez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, & vous voir, & vous jurer que je vous aime?

LUCILE.

Vraiment non.—Je ſçais bien que ce n'eſt pas

votre faute. Je ne dois pas vous aimer ; mais je puis, je crois, vous avouer que, de toutes les perſonnes qui viennent ici, vous êtes le ſeul dont la converſation me ſoit chère.

LISIDOR.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur, ſur la réſolution que, malgré ſes promeſſes, votre mère a priſe de vous unir avec le Marquis.

LUCILE.

Voilà ce qui me déſeſpère.

LISIDOR.

Vous,— ne l'aimez pas ?

LUCILE.

Je ne le puis ſouffrir.— Si cependant on me l'ordonne.—

LISIDOR.

Je vous entends, je ſçais que l'obéiſſance eſt un devoir ; mais ce devoir a ſes bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez ſans ceſſe, & d'après vos diſcours & mes livres, je ſuis quelquefois bien tenté de croire qu'une obéiſſance aveugle tient un peu du préjugé, mais quand la réflexion me ramène à moi-même, ce que je crois plus fermement encore, c'eſt que l'exacte obſervation des bienſéances eſt un des premiers devoirs de mon ſexe, & qu'entre le vice & la vertu, il n'y a ſouvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR.

Que vous êtes charmante ! & qu'il eſt rare & beau d'unir tant de raiſon à tant de graces ! Eh bien ! ne parlons plus de déſobéiſſance ; mais par quelque réſiſtance, au moins, tâchons d'ob-

tenir du tems. Si je connois bien Madame Araminte, le Marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire; l'inconſéquence & la légèreté ſont le caractère diſtinctif des gens à la mode, & mon heureux Rival peut en un inſtant perdre tout le crédit que je ne ſçais quel heureux haſard lui a fait ſi vîte acquérir.

LISETTE, *prenant le milieu du Théâtre.*

Oh! ceci me regarde; c'eſt une petite anecdote que je poſſède & qu'il eſt bon de vous conter. Or, écoutez: notre Maîtreſſe & ſes deux inſéparables, (vous reconnoiſſez bien Iſmène & Cidaliſe), ennuyées d'un Tri & ne ſçachant ſu quoi médire, s'aviſèrent de s'occuper. Araminte à ce métier achève une fleur de tapiſſerie; Cidaliſe prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de ſon fauteuil un tambour & brode en bâillant une garniture de robe, tandis qu'Iſmène, couchée ſur le canapé, travaille un falbala de Marly: on entend des chevaux hennir, l'eſcalier retentir, un Laquais annonce, & le Marquis paroît. " Que je ſuis heureux de vous " trouver, Meſdames! mais que vois-je? Que " ce point eſt égal! Comme ces fleurs ſont nu" ancées! C'eſt l'ouvrage des Graces, c'eſt celui " des Fées, ou plutôt c'eſt le vôtre." Auſſitôt il tire de ſa poche un étui dont aſſurément on ne le ſoupçonnoit pas d'être porteur, il y choiſit une aiguille d'or, s'empare de la ſoie, & voilà mon Colonel qui fait de la tapiſſerie. On le conſidére, on l'admire; mais ce n'eſt rien encore: il quitte Araminte & ſon ouvrage, il court à Cidaliſe, lui dérobe le tambour, & déja ſa main légère achève le contour de la fleur à peine com-

mencée. Iſmène, la minaudière Iſmène, laiſſe alors tomber un regard, & ce regard veut dire : *ſe-roi-je la ſeule délaiſſée ? mon ouvrage eſt-il indigne de vos ſoins ? Non, Madame, non, certainement*, reprend l'impéteux Marquis. Il s'élance ſur le canapé, ſaiſit un bout du falbala, & accélère d'autant plus ſon ouvrage, qu'il eſt plus jaloux d'être auprés de l'aimable Iſmène. Peignez-vous la ſurpriſe, l'extâſe de nos trois Femmes ; le Marquis tire ſa montre, ſuppoſe un rendez-vous & les quitte ; mais que le frippon ſçavoit bîen avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de ſon mérite ! C'eſt un homme unique, eſſentiel ; un Colonel qui brode, qui fait de la tapiſſerie ; il eſt charmant, il faut ſe l'attacher ; mais, comment ? Lucile eſt fille, eh bien ! qu'il ſoit ſon époux. Le deſirer, le dire & le vouloir, c'eſt l'ouvrage d'un moment ; Araminte prononce, ſes deux Compagnes approuvent ; & c'eſt ainſi que des rares & précieux talens du Marquis, Mademoiſelle devient en ce jour la récompenſe & la victime.—Mais chut, taiſons-nous, j'entends Madame, & je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCENE III.

LISETTE, LUCILE, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

En vérité, Liſette, vous êtes une fille bien étrange. (*A Liſidor.*) Bon jour, Monſieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me ſemble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille auſſi grande que vous, doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maiſon.

LUCILE.

Ce n'eſt que par diſcrétion que je ſuis ſortie.

ARAMINTE.

Taiſez-vous : je m'apperçois aſſez, Mademoiſelle, que mes plaiſirs vous ennuient, mais vous n'exigerez pas de moi, j'eſpère, que je m'accoutume aux vôtres.

LUCILE.

De grace, ma mère.—

ARAMINTE.

Eh! je ſçais bien que je le ſuis. Rentrez, votre Maître-à-chanter vous attend. (*Lucile ſort.*) Ils veulent abſolument, Liſette, m'entrainer ce ſoir au Spectacle. (*A Liſidor.*) Je crois, Monſieur, vous faire aſſez joliment ma cour.

LISIDOR.

A moi, Madame; ce ſeul mot me pénétreroit de reconnoiſſance, ſi j'oſois y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phraſes. La Compagnie eſt dans le petit ſallon; vous, reſtez dans celui-ci; je veux bien ne pas m'appercevoir que c'eſt ma fille qui vous y retient, il me ſemble que cela eſt fort honnête. Au reſte, vous me rendez un vrai ſervice; & ſi vous pouviez un peu redreſſer ſon eſprit.

LISIDOR.

Jai le malheur, Madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi; & s'il m'étoit permis de ſouhaiter quelque choſe à votre aimable fille, ce ſeroit de reſter toujours la même.

ARAMINTE.

Oh! vos deſirs ſeront parfaitement remplis: c'eſt dont je tremble.—Que faites-vous donc là, Liſette? Ne vous ai-je pas dit que j'allois au Spectacle? Il eſt près de cinq heures. Vous ne ſongez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, Madame; mais il y a quelquefois ſi loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant; mais aujourd'hui je ne puis diſpoſer de moi-même; je te dis que l'on m'entraîne. (*Liſette ſort.*)

LISIDOR.

Je vous en félicite; vous allez, ainſi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus

particulièrement ſon Auteur (*); vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, Monſieure? je m'en garderai bien. Ah! ne préſumez pas me ſurprendre à vos lamentables Tragédies. Mais, ſi donc! une femme ne ſort de ce Spectacle que les yeux gros de larmes & le cœur de ſoupirs. J'ai vu même quelquefois qu'il m'en reſtoit ſur le viſage, & dans l'ame, une empreinte de triſteſſe que toute la vivacité du plus joli ſouper ne pouvoit éclaircir. Et qu'eſt ce que tout cela, s'il vous plaît? Un tintamarre d'incidens impoſſibles, des reconnaiſſances que l'on devine, des Princeſſes qui ſe paſſionnent ſi vertueuſement pour des Heros que l'on poignarde quand on n'en ſçait plus que faire, un aſſemblage de maximes que tout le monde ſçait & que perſonne ne croit, des injures contre les Grands, & par-ci par-là quelques imprécations; en vérité cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus & le teint flétri!

LISIDOR.

Mais, Madame, il eſt des perſonnes.—

ARAMINTE.

Eh! vive l'Opéra-Comique, Monſieur, vive l'Opéra-Comique, le Théâtre Italien eſt à mon gré le vrai Spectacle de la Nation; il n'intéreſſe point l'ame, il n'attache point l'eſprit, il réveille, il anime, il égaye, il enlève.

(*) J'ai eu l'honneur d'entendre répéter pluſieurs fois par M. de Voltaire, que *Mérope* était la Tragédie qu'il préférait.

LISIDOR.

J'ai peine, à concevoir comment des Pièces en général auſſi peu ſoignées.—

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune; n'imaginez donc pas que ce ſoit le genre de Pièce qui nous y attire? Eſt-ce qu'on y prend garde? Et non, Monſieur, c'eſt la Muſique, c'eſt cette Muſique brillante qu'il eſt du bon ton de trouver ſublime; pour les Pièces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je ſerois fort embarraſſée de vous dire le titre; & pour moi, je fais perſonnellement ſi peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un Poëte prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaiſie de chanter.—A propos, on me conſeille de vendre ma Terre en Champagne; vous la connoiſſez, nous en raiſonnerons; je placerai cet argent ſur ma tête & ſur celle de ma fille: cela m'arrangera, ainſi que le Marquis, dont l'unique deſir eſt d'augmenter ſon revenu.

LISIDOR.

Ainſi malgré l'eſpoir que vous m'avez permis, il eſt décidé que le Marquis?—

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile.—Et vous ne devez pas m'en vouloir.—Je ſçais bien quelles étoient vos vues; mais il y a dans ce dernier arrangement une ſorte de convenance. Vous tenez à votre état; il eſt triſte; je le ſuis naturellement, & j'ai beſoin d'un gendre qui m'égaye. Au reſte, je ne réponds point des évènemens.

LISIDOR.

Et moi, je compte ſur eux, Madame ; aujourd'hui je cède à mon Rival, mais ſon triomphe pourroit avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine Comteſſe, que ſans doute il vous ſacrifie. Je ne le ſoupçonne point d'oſer jamais vous ſacrifier vous-même. Il eſt pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, ſouvent les idées du matin ſont contrariées par celles du ſoir.

ARAMINTE.

Je connois le cœur du Marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Liſette ?

SCENE IV.

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR.

LISETTE.

LA Marquiſe Cêliante.—

ARAMINTE.

Cette petite précieuſe ! quoi ! déjà des viſites !

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'eſt que ſon Valet-de-Chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce ſoir au Spectacle ; elle vous envoye

demander ſi vous voulez lui donner une place & venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment! ſérieuſement, Céliante me demande?—Mais, en vérité, Liſette, voilà bien la propoſition la plus étrange!

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien!

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Liſidor? Que je me charge de Céliante, que je la conduiſe au Spectacle! Mais, j'aimerois autant y mener ma fille. Vous ne la connaiſſez donc pas? C'eſt la plus mauſſade petite créature, d'une indolence, d'une langueur! Cela n'a pas vingt ans, & Madame affecte de ne ſe parer jamais, elle ne met ni diamans, ni rouge. Elle ſemble dire: "Regardez-"moi, je ſuis jolie; mais ces charmes-là ſont à "moi, il n'y a point d'art; je n'en ai que faire; "la Nature a pourvu à tout"—Joignez à cela ſon impértinente manie de ne porter jamais que des ajuſtemens jaunes, & de ſe placer toujours à côté de moi qui ſuis blonde.

LISIDOR.

J'ignorois ces motifs; mais ſeroient-ils aſſez puiſſans pour vous faire renoncer au plaiſir que vous vous promettiez au Spectacle.

ARAMINTE.

Aſſurément. D'ailleurs, où Céliante vit-elle? A-t-on jamais vû quatre femmes d'un certain

état ſe reſſerrer dans une loge & braver en public tous les haſards de la chaleur ? Pour moi, je n'y tiendrois pas, & puis il faudroit au moins cinq ou ſix hommes pour nous conduire ; & tout cela reſſembleroit à un lendemain de nôces. Allons, que ce tracas-là finiſſe. Que l'on diſe à Céliante que j'ai — ma migraine, & que notre partie eſt remiſe. Je reſterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites ſçavoir que je ſuis viſible. (*Liſette ſort.*) (*A Liſidor.*) Auſſi-bien le Baron m'a-t-il écrit qu'il viendroit ce ſoir ; s'il ne me trouvoit pas, il faudroit bouder des ſiècles. Mais qu'entends-je ? Seroit-ce déja lui ? Je vous garde au moins, Liſidor.

LISIDOR.

Je ſerai bien flatté de le connoître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête-à-tête de cette eſpèce. Cet homme eſt un original dont le caractère.— Eh, bon jour, mon cher Baron.

SCENE V.

LISIDOR, ARAMINTE, LE BARON.

LE BARON.

BON Jour, ma belle Dame. Pardon, ſi j'entre ſans façon, ſans me faire annoncer ; mais ce n'eſt pas ma faute. Vos gens ſont ſi occupés à

jouer dans votre anti-chambre, que, malgré le bruit que j'ai fait, il n'ont pas daigné m'appercevoir.

ARAMINTE.

Il y a des ſiècles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y a long-tems que je ne ſuis venu, mais, que voulez-vous ? On ne peut pas être par-tout. Je ne dis pas par-tout où l'on s'amuſe ; car ſi on n'alloit que là, on reſteroit ſouvent chez ſoi.

LISIDOR.

Ce Gentilhomme n'eſt pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paroiſſez toujours auſſi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureuſement par devoir, que l'on oublieroit enfin l'exiſtence de la vérité, ſi le cœur de quelque galant-homme ne lui ſervoit encore d'aſyle. Au reſte, ce n'eſt point vous qui me devez reprocher ma franchiſe ; elle vous a ſouvent été utile & va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh ! je m'y attendois.

LE BARON.

Vous ſçavez que je n'aime pas les viſites inutiles ; mais ſçavez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très-importante ? Peut-on s'expliquer devant Monſieur ?

ARAMINTE.

Il eſt de mes amis ; il eſt digne d'être des vôtres ; ſa réputation méme vous eſt déja connue : c'eſt Monſieur Liſidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens ; vous êtes peut-être, Monſieur, le ſeul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'eſt trop me flatter.

LE BRAON.

Entrons donc en matière. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chère Araminte, au ſingulier bruit qui ſe répand de vous dans le monde ?

ARAMINTE.

Comment ?

LE BARON.

Etes-vous décidée abſolument à marier votre fille, ſans m'en donner le moindre avis, à un certain Marquis, un extravagant, un fou ſans mérite ?

ARAMINTE,

Doucement, Baron.

LISIDOR, *à Araminte, à demi-voix.*

Vous voyez, Madame, que je ne ſuis pas le ſeul.—

ARAMINTE.

Oui, je ſens que vous triomphez.—Vous pourriez être mal informé, Baron.

LE BARON.

Je ne le ſçais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état & de mon âge ne ſe compromettent jamais & n'avancent rien ſans en avoir des preuves.

ARAMINTE.

Quelles que ſoient les vôtres, je vous conjure.—

LE BARON.

Je vous conjure à mon tour de croire que ce mariage ne ſe fera point. Je viens tout exprès ici vous propoſer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entends-je ?

ARAMINTE.

Et quel eſt-il ?

LE BARON.

C'eſt moi.

ARAMINTE.

Quoi ! vous-même, Baron ?

LE BARON.

Oui, moi-même ; que trouvez-vous donc là de ſi ſurprenant ? Je ſuis las de vivre ſeul au ſein d'une maiſon que ma fortune rend honnête, mais où mon âge n'appelle plus les plaiſirs ; je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent ou de neveux qui traitent proviſionnellement de ma ſucceſſion avec des uſuriers ; & puis, je ne ſçais, je me ſens un certain vuide dans l'ame ; enfin je veux me marier. J'épouſerai quelque perſonne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air au moins ; je tâcherai d'en avoir bien vîte une couple d'enfans, dont l'éducation fera l'amuſement, la conſolation de mes vieux jours ; en formant leur cœur je jouirai du mien, cela m'animera, m'occupera ; car il faut s'occuper : j'en ai plus beſoin qu'un autre, & je ne conçois pas qu'un homme oiſif puiſſe être vertueux.

LISIDOR.

C'eſt un peu trop vous défier de vos forces, Monſieur, & j'aurois cru qu'une ame auſſi- bien placée que la vôtre pouvoit regarder la liberté conme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le ſeroit, ſans doute, pour qui n'en abuſeroit pas. Mais le pouvons-nous au milieu des ſéductions qui nous environnent? Les plaiſirs honnêtes ennuient bientôt un homme qui peut ſe livrer à tous; l'eſprit s'y habitue, les ſens s'émouſſent, le cœur ſe blâſe, le goût s'endort, & ce n'eſt plus alors que les excès qui le réveillent; du moins je penſe ainſi, & voilà ce qui me détermine.

LISIDOR, *à part.*

Je ne m'attendois point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre propoſition me flatte en méme tems qu'elle m'étonne; ſongez-vous bien, Baron, que Lucile eſt ſi jeune?—

LE BARON.

Vraiment! j'avois d'abord jetté les yeux ſur vous. Je vous eſtime, je vous honore, & même, vu votre âge & d'autres conſidérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez, il faudroit y renoncer, & je m'apprécie; je n'en vaux pas le ſacrifice. C'eſt à la main de Lucile que j'aſpire: elle a été élevée en Province: elle eſt jeune, aſſez naïve; il lui en coûtera moins pour ſe faire à ma façon de penſer: car je vous déclare que j'ai deſſein de vivre dans mes terres,

ARAMINTE.

Voilà une réſolution bien ſévère.

Le BARON.

Vous le croyez vous autres que le tourbillon du monde entraîne, vous ne concevez pas le plaiſir qu'il y a de vivre loin du tumulte & chez ſoi : une maiſon ſimple & bien diſpoſée, où l'agréable s'unit ſans faſte à l'utile, un Ciel ſerein, un air pur, des alimens ſalubres, des vêtemens commodes, une ſociété peu nombreuſe, mais choiſie, des plaiſirs vrais que ne ſuit jamais le repentir, & qui ſervent à la ſanté loin de la détruire. C'eſt-là, c'eſt du ſein de ſon château qu'un bon Gentilhomme voit ſe fertiliſer ſous ſes yeux la terre, qu'il a ſouvent aidé à défricher lui même. Les arbres qu'il a plantés s'élèvent ſous ſa vue, & ſa joie s'accroît avec eux. Entouré de Payſans qui le chériſſent en père, il les anime au travail le moins eſtimé, mais le plus noble ; il les encourage, il les récompenſe. Ces gens-là ne le louent pas, mais ils le béniſſent, & cela vaut mieux. Il connoît ſes prérogatives ; il n'y déroge pas, mais il rougiroit d'en abuſer ; il ſçait qu'il commande à des hommes, & c'eſt en les rendant heureux qu'il s'aſſure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuſer, Baron ; il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quan à ma fille, j'en ſuis au déſeſpoir ; mais les engagemens que j'ai pris ſont d'une nature à ne ſe pouvoir rompre, & ſi j'oſois manquer aux égards que je dois au Marquis, voici Monſieur qui depuis long-tems ſe propoſe.

Le BARON.

Quoi ! Lisidor auſſi prétend à Lucile ?

LISIDOR.

Je l'ai vue, c'eſt une excuſe pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S'il m'eût été poſſible de vous prévenir ſur mes ſentimens.—

Le BARON.

Il me ſuffit. Vous ſçavez ce que je penſe de vous, & je ne veux pas qu'il ſoit dit que j'ai jamais fait obſtacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez ? On pourra s'amuſer ; j'ai du monde.

Le BARON.

Raiſon de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins revenez ſouper ; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

Le BARON.

J'ai, de ma part, auſſi bien des choſes à vous dire. Je reviendrai ; mais à condition que nous ne ſerons pas plus de huit à table, & que les valets ſortiront dès qu'ils auront ſervi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

Le BARON.

En ce cas, à ce ſoir. (*A Liſidor.*) Vous m'intéreſſez, tenez ferme ; & s'il en eſt beſoin, je vous promets mon ſecours. Au revoir, ma charmante Araminte. (*Il ſort.*)

ARAMINTE.

Quoique le Baron ſe plaiſe à paroître extraordinaire, on ne peut lui refuſer un fond de bon ſens & de probité.

LISIDOR.

Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes lui reſſemblaſſent.

SCENE VI.

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

VOUS voilà, Monſieur Damon ? Que font nos Dames ?

DAMON.

Elles vont ſe rendre ici ; &, ſi cela peut vous plaire, Madame, je n'attendrai plus que vos ordres & leur préſence pour commencer la lecture de ma Tragédie. Vous m'avez paru la deſirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en ſerai charmée : cela vient à miracle ; je reſte chez moi ; &, tenez, voilà Monſieur (*en montrant Liſidor,*) qui pourra vous donner d'excellens avis : c'eſt un connoiſſeur.

DAMON.

Je n'en doute pas.—Cependant, pour des avis, je les écouterai, ſans doute.— Mais.— ma Pièce eſt finie, Madame, & je crois avoir à-peu-près tout prévu ; ainſi il ne reſte plus.

LISIDOR, *en ſouriant.*

Que des éloges à en faire.

DAMON.

Je l'eſpère au moins : le choix du ſujet a généralement paru très-heureux ; les ſituations frappantes, les incidens bien ménagés.—Pour la verſification, c'eſt un médiocre avantage, j'en conviens ; mais encore en eſt-ce un, & parmi les Auteurs naiſſans, je n'en apperçois pas qui s'aviſe de me le diſputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déja percé.

DAMON.

Il eſt vrai, Madame ; *j'avois à peine mes dix-neuf ans, que je faiſois déja parler mon cœur.*

ARAMINTE.

Il fauda me faire avertir : quoique j'ai erenoncé aux Tragédies, je violerai pour vous mon ſerment.— Nous aurons des Loges ?

DAMON.

N'en doutez pas ; j'ai toujours compté ſur votre bienveillance. &, en vérité, pour nous ſoutenir dans le carrière des Arts, nous avons beſoin que les perſonnes de votre rang daignent ſemer quelques roſes ſur les épines dont elle eſt remplie.

ARAMINTE, *à Liſidor.*

Comme il parle ! (*A Damon.*) Vous pouvez compter ſur moi, j'y menerai vingt femmes. Je vous le répète, j'en augure beucoup. Je juge de votre Tragédie par la jolie chanſon que vous m'avez adreſſée le jour de ma fête.—Je veux vous la montrer, Liſidor ; vous en ſerez ſéduit : elle eſt toute âme.

SCENE VII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBE.

Les portes s'ouvrent ; les deux femmes entrent d'abord. Iſmene s'appuye ſur le bras de l'Abbé, Liſidor va au-devant de Lucile qui ſuit avec Liſette (*).

ARAMINTE, *allant au-devant.*

EH! venez donc, mes charmantes.—Vous ſçavez notre aventure ?

CIDALISE.

Liſette nous l'a racontée.

ISMENE.

Cela eſt incroyable ; cette petite Céliante a la fureur de ſe trouver par-tout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela, vraiment ! C'eſt le Baron ; il ſort d'ici : il eſt venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie ! Mais c'étoit ſur toi que nous avons toutes cru qu'il avoit des vues.

(*) J'ai, ſelon mon uſage, noté la Pantomime de cette Pièce, dont, ſans cette précaution, beaucoup d'endroits ſeroient inintelligibles.

ARAMINTE.

Je le ſoupçonnois ſans m'en occuper.

ISMENE, *à Lucile.*

Je vous en fais mon compliment, Mademoiſelle ; le nombre de vos Amans s'augmente avec vos charmes. On diroit que tous les aſpirans ſe ſont donné rendez-vous aujourd'hui. Le Baron vient de ſortir, Monheur Liſidor eſt ici, & le Marquis ne peut tarder d'y paroître.

ARAMINTE, *à Iſmene.*

Ah ! j'eſpère être bientôt délivrée de toutes ces tracaſſeries. (*Les Domeſtiques préparent des ſiéges.*) Voulons-nous nous aſſeoir ? Monſieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMENE, *à l'Abbé.*

Ah ! Ciel ! ſoupçonnez-vous ce que ce peut être ?

L'ABBE'.

Je m'en doute. Quelque Tragédie de ſa façon.

ISMENE, *à part.*

Je ſuis déja morte. (*Haut.*) Monſieur, nous la lirez-vous toute entière ?

DAMON.

Mais.—comme il vous plaira, Meſdames.

ISMENE.

C'eſt qu'une Tragédie, je crois, eſt bien longue ; cela pourroit vous fatiguer.

DAMON.

Oh ! point du tout, Meſdames ; on oublie aiſément ſes peines quand on réuſſit à vous amuſer. Je vais commencer.—(*On s'aſſied.*)

ARAMINTE, *à Iſmene.*

Vous n'avez donc rien gagné ſur notre cher Abbé ?

ISMENE.

Je le vais bouder pour la vie; il eſt d'une mauſſaderie inſoutenable.

L'ABBE'.

Mais.—c'eſt vous, Meſdames, qui êtes de la dernière barbarie. Eſt-ce jamais après le dîner que l'on chante? J'ai la poitrine ſi cruellement fatiguée!—A peine puis-je parler.—(*Il touſſe.*) Vous voyez.—J'ai paſſé la moitié de la nuit chez une jeune Ducheſſe où l'on m'a fait impiroyablement chanter un acte de l'Opéra & ſix Romances. Il y a des gens que l'on ne peut refuſer.

ARAMINTE.

C'eſt-à-dire que vous nous rangez dans la claſſe de ceux que l'on peut refuſer ſans crainte.

L'ABBE'.

Point du tout; mais, au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudroit-il une guitarre.

(*Liſette ſort.*)

CIDALISE.

C'eſt malice toute pure: les gens de ſon état ſont accoutumés qu'on les cajole.

DAMON.

Le ſujet de ma Tragédie.—

ISMENE.

Ce ſont de petits mortels aſſez heureux.

L'ABBE'.

Il eſt vrai que l'on nous accueille. Sans devenir la terreur des maris, nous faiſons quelquefois l'amuſement des Dames.

ISMENE.

Ce n'eſt point en ce moment; ou votre complaiſance.—

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, Meſdames, je connois Monſieur l'Abbé : il ne chantera point ; vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entends quelqu'un ; ſeroit-ce déja le Marquis ?

SCENE VIII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, LE MEDECIN, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBE.

LISETTE.

C'EST votre Médecin, Madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre ; j'en ſuis ravie ; qu'il entre. Venez : je vous ſçais bon gré de ne pas m'abandonner. Iſmene, je vous demande votre confiance pour Monſieur.—Un fauteuil, Liſette.—Ce cher Docteur, c'eſt qu'il eſt bien moins mon Médecin que mon ami. C'eſt par attachement qu'il me traite ; &, dans ma dernière migraine, il ne m'a pas quittée d'une minute.

Le MEDECIN.

Que voulez-vous ? Quoique vous nous faſſiez

mourir, il faut bien ſonger à vous faire vivre.— Toutes vos ſantés, Meſdames, me paroiſſent aſſez belles !

ARAMINTE.

Oh ! point du tout.

DAMON, *à part.*

Me voilà perdu.

L'ABBE', *à Iſmene.*

Vous croyez aux Médecins, Madame ?

ISMENE.

Comme aux Abbés.

L'ABBE'.

Toujours méchante.

Le ME'DECIN.

Comment donc ! Quelles ſont ces indociles maladies que notre ſagacité ne peut réduire ? Oh ! nous en viendrons à bout, Madame.— Voyons.—Juſtement.— L'eſtomac délabré.—& l'appêtit ?

ARAMINTE.

Eſt-ce qu'on mange ?

Le ME'DECIN.

Crachez-vous ?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

Le MEDECIN.

Tant mieux. Pourſuivons.—Nous avons des nuages devant les yeux, des diſparates dans la tête ?

ARAMINTE.

Préciſément.

Le MEDECIN.

Je l'aurois gagé.—Allons, allons ; il faut prendre un parti ſérieux ; il faut du régime, ſe

mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de ſavon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de ſavon !

Le MEDECIN.

Oui, Monſieur ; c'eſt un ſpécifique divin que, depuis deux ans, je réuſſis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faiſoient uſage, pouvoient convenir à leurs ſantés robuſtes & groſſières ; mais aujourd'hui tout doit être ſoumis aux loix de notre délicateſſe & de nos graces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchiraſſe l'eſtomac d'une jolie malade avec du miel aërien, qui ne purge que par indigeſtion ?

L'ABBE.

Oſerois je vous demander, Monſieur, ce que c'eſt que du miel aërien ?

Le MEDECIN.

C'eſt de la manne, Monſieur l'Abbé, c'eſt de la manne. Non-ſeulement nous avons renoncé aux drogues antiques, mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il eſt charmant !

DAMON, *à part.*

Oh ! des gens auſſi ſuperficiels ne ſentiront jamais les beautés mâles de ma Tragédie.

Le MEDECIN, *à Iſmene.*

Et vous, Madame, pour lier connoiſſance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire ?

ISMENE.

Mais vraiment oui.

L'ABBE.

Vous allez auſſi conſulter ?

ISMENE.

Sans doute ; ne me connoiſſez-vous pas de la langueur, des tiraillemens ?

L'ABBE, *à part.*

Je n'y tiens plus.

(*L'Abbé ſe lève, ſe promène, ouvre des Livres de Muſique, prend une guitarre.*)

Le MEDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame, doucement. De la peſanteur, dites-vous ; des dégoûts ?—M'y voici.—Quelques éblouiſſemens ?—Des impatiences de fibres ?—Vapeurs que tout cela, vapeurs.—Le fluide nerveux que la chaleur électriſe. Des nerfs qui ſe criſpent.—Une ſorte de ſpaſme.—Vous portez ſur vous des eaux de Cologne, de fleurs d'orange ?

ISMENE.

Toujours.

Le MEDECIN.

C'eſt bon. Il faut conſerver cet uſage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour ; je ſerai bien aiſe de vous voir un peu aſſiduement, afin de mieux étudier les cauſes de votre état.

LISIDOR, *à Lucile.*

Le ridicule perſonnage.

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, *en ſe levant.*

Comme les momens s'écoulent ! Si vous vouliez permettre, Meſdames.—

ARAMINTE.

Ah! de grace, Monſieur Damon, quartier. Laiſſez-nous jouïr du cher Docteur.

DAMON, *à part.*

J'enrage; où me ſuis-je fourré?

Le MEDECIN.

Et vous, belle Cidaliſe?

CIDALISE.

Je ne ſuis guéres mieux.

Le MEDECIN.

Je le crois. C'eſt contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, Meſdames; depuis que votre petit Chirurgien s'eſt donné le renom d'un joli ſaigneur, il vous fait tourner la cervelle.—Je devrois, pour vous punir, vous abandonner à ſa lancette inhumaine, vous laiſſer épuiſer juſqu'au blanc; mais vous êtes ſi intéreſſante! Voyons ce pouls; il eſt fréquent, mais égal: l'appétit, je parie, modeſte, mais franc; le ſommeil rare, mais doré. Je ne vous conſeille pourtant pas de vous tranquilliſer ſur ce prétendu bien-être: il faut du régime, de l'exercice & de la petite diette.—A vous, mon aimable Demoiſelle.

LUCILE.

Oh! Monſieur, je me porte très-bien.

Le MEDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en ſuis bien ſûre, moi.

ARAMINTE.

Eh bien! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand Monſieur le Docteur a pour vous des complaiſances?

Le MEDECIN.

Il ſuffit : ne chagrinons point ce cher enfant ; ne contraignons perſonne. La vivacité de ſes yeux cependant me fait ſoupçonner dans ſon ſang une ſorte d'effervescence dont je croirois prudent de prévenir les effets par de petits calmans, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui propoſerons dans une crême aux piſtaches.

LISIDOR.

En vérité, Monſieur, j'ai cru juſqu'à ce moment qu'un habile Médecin ne devait conſacrer ſes lumières qu'à ſoulager, ou du moins conſoler la faible Humanité ; mais vos ſçavans diſcours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grace, laiſſez-nous attendre les maux ; nous n'aurons que trop tôt recours aux remèdes.

Le MEDECIN.

Voilà préciſément ce que penſe un peuple de Médecins qui ne ſongent qu'à guérir. Mais moi, Monſieur, mais moi, j'étudie le caractère, la tournure d'eſprit de mes Malades ; je prévois les accidens ; & j'aime mieux préparer, & même, dans l'occaſion, prolonger une maladie, que de trancher dans le vif, & vous rendre en huit jours une ſanté groſſière dont on ne jouit dans le monde que pour en abuſer.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique !

L'ABBE, *préludant.*

La, la, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taiſons-nous.

DAMON, *lisant.*

Tant mieux.—Scène première.—HIDASPE,

Du centre des Déserts de l'inculte Arménie.

CIDALISE, *l'interrompant.*

Paix donc : l'Abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBE, *chante* (*).

Seroit-il vrai, jeune Bergère,
Que mes soins ont pu vous charmer ?
Que d'efforts il faut pour vous plaire !
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MEDECIN.

Voilà du délicieux,

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Sur-tout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBE.

Comment ! est-ce que j'ai chanté ?

ISMENE.

Oui, par distraction, ou par contradiction plutôt. Mais on vous le pardonne ; la bisarrerie est l'appanage du talent.

L'ABBE.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendais un sort plus heureux.
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut-il qu'animer vos yeux ?

(*) On peut chanter ce Couplet & les deux qui suivent, sur les Airs ; *Pour passer doucement la vie*, ou *Tu croyois en aimant Colette*, &c. &c.

Amour, dans ſes bras tu repoſes ;
De ſon teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu ſur ſon ſein de roſes ;
Je te cherche encor dans ſon cœur (*).

ISMENE.

L'air eſt charmant.

Le MEDECIN.

Expreſſif.

L'ABBE.

Le trouvez-vous ? Ce n'eſt en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il eſt de vous ?

L'ABBE.

Oui, Meſdames.

DAMON.

Les paroles.—

L'ABBE.

Eh bien ? là, ſincèrement, qu'en penſez-vous ?

DAMON.

Ma foi, je les trouve aſſez médiocres.

L'ABBE.

Tout le monde, Monſieur, n'eſt pas de votre avis ; & quand je les ai compoſées.—

ARAMINTE.

Comment ! elles ſont auſſi de vous ? Mais il eſt univerſel, notre cher Abbé.

L'ABBE.

Monſieur n'a pas daigné ſaiſir l'union intime, le tour de chant, la phraſe muſicale.—Je vais recommencer.

(*) Cette Chanſon eſt, ainſi que la Romance du *Sorcier*, l'imitation d'un Sonnet du Chevalier *Zappi*.

Le MEDECIN, *ſe levant.*

Je ſuis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous nous demeurez à ſouper ?

Le MEDECIN.

Eſt-ce que cela m'eſt poſſible ? Je cours au Marais ; les inſomnies y ſont fort à la mode : de là au Fauxbourg Saint-Germain, où règnent les petites fièvres. J'ai vingt ſantés à conſulter. En vérité, quand je ſonge à toutes mes courſes, le ſort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphiſe.

ARAMINTE.

Décidément.

Le MEDECIN.

Oui ; cela eſt fini. Elle s'eſt entêtée d'un certain Empyrique.—Je vous conterai quelque jour ſon aventure. Adieu, Meſdames. (*A Araminte.*) Du régime, je vous en prie, (*A Iſmene.*) Je ſerai demain à vos pieds. (*A Cidaliſe.*) De grace, congédiez-moi votre petit Chirurgien. (*A Lucile.*) Bon jour, ma belle poulette. (*Aux hommes.*) Meſſieurs, je vous ſalue. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBE.

DAMON.

JE puis eſpérer qu'à préſent.—

ARAMINTE.

Oui, cela eſt trop juſte. Commencez, Monſieur Damon.

L'ABBE, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous, ſortons. (*Haut.*) Meſdames, vous m'excuſerez.

ISMENE.

Comment!

L'ABBE.

Je n'ai pas l'honneur de me connoître en Tragédies. D'ailleurs, mon ſuffrage importe peu à Monſieur. Nos goûts diffèrent; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté toute entière, mon cher Abbé; mais ſi vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la complaiſance d'accompagner ma fille à ſon clavecin. Je ne la crois pas curieuſe des grands Poëmes. Le Baron, qui ne peut tarder à revenir,

ſeroit charmé de vous entendre, & Lucile apprendroit de vous quelque jolie Romance.

(*L'Abbé ſalue Araminte, baiſe la main d'Iſmene, & préſente la ſienne à Lucile aprés avoir dit.*)

L'ABBE.

Il ſuffit que cela vous plaiſe, Madame ; il n'eſt rien que je ne vous ſacrifie. Je vous ſuis, Mademoiſelle.

LISIDOR, *à Lucile.*

Que ne puis-je vous accompagner ? (*Lucile ſort avec l'Abbé ; Liſette les ſuit.*)

SCENE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, *enſuite* LISETTE.

ISMENE.

EH bien ! ai-je tort de protéger l'Abbé ? Eſt-il rempli de complaiſance ?

ARAMINTE.

J'aimerois bien qu'il en manquât chez moi ! Ah ! çà, rien ne nous occupe. A vous, Monſieur Damon.

DAMON, *prenant la main de Liſidor qui eſt diſtrait.*

Suivez-moi, Monſieur, s'il vous plait ; le ti-

tre de ma Tragédie eſt Cyrus, fils de Cambiſe. Vous ſçavez, Meſdames, que le Tyran Aſtyages.—

ISMENE.

Mais, puiſque Monſieur veut nous lire, ma toute bonne, ſi nous demandions des cartes?

DAMON.

Comment!

ARAMINTE.

N'eſt-ce pas à vous à commander chez moi? Liſette, allons vîte, une table. (*Liſette arrive, & fait apporter une table.*)

ISMENE.

Liſidor, je crois, n'eſt pas joueur. Il écoutera mieux, & nous ferons un Tri, nous autres, pendant que Monſieur Damon lira ſa Tragédie.

DAMON, *à part.*

Ah! Ciel! je n'en puis revenir. (*On diſpoſe la table.*)

CIDALISE.

C'eſt on ne peut mieux imaginé. Tu ſçais, ma chère, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi! Meſdames, eſt-ce bien ſérieuſement?

ISMENE.

Oui.— Vous allez voir.— Cela ne dérange rien; au contraire. Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidaliſe & moi.— Vous, allez vous mettre ici.— (*Elle diſpoſe une chaiſe qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du Théâtre.*)

Oui, là. Vous nous tournez le dos, afin d'être moins diſtrait.

LISIDOR, *à part.*

Voilà des Auditeurs bien attentifs !

DAMON, *à part.*

Non, je ne ſçais où j'en ſuis. Pauvres talens, comme on vous humilie ! Oh ! qu'il eſt cruel d'avoir beſoin de certaines gens ! N'importe.— *(Il remet ſon cahier dans ſa poche.)* Adieu, Meſdames, c'eſt moi qui craindrois de vous diſtraire de vos grandes occupations.—J'en aurois du regret.—Et.—je ſuis votre ſerviteur.

(Il ſort.)

SCENE XI.

LISIDOR, ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant.*

CIDALISE.

JE crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en ſuis extaſiée. Mais que dites-vous donc de ce petit Auteur ?

ISMENE.

Qu'il eſt impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la Tragedie de Monſieur.

CIDALISE.

Je la crois déteſtable.

ARAMINTE.

Cela reſſemble à tout, ou n'a pas le ſens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompenſé des ſoins qu'il prend pour vous plaire, & de la jolie Chanſon qu'il vous a jadis adreſſée ?

ARAMINTE.

Comment ! vous approuvés ſa conduite ?

LISIDOR.

Oh ! point du tout, Madame ; je ſuis chez vous, je penſe qu'il a tort-

ARAMINTE.

Allons, venez me conſeiller,—Le cœur n'eſt-il pas la ſurfavorite ?

SCENE XII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant* ; LISIDOR, *tantôt derrière le fauteuil d'Araminte, tantôt ſe promenant* ; LE MARQUIS, *qui ſe place à la droite d'Iſmene.—La table eſt à la gauche du Théâtre.*

Le MARQUIS, *dans la couliſſe.*

OUI, oui, j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'eſt le Marquis.

ISMENE.

C'eſt lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux Rival. (*Le Marquis entre.*)

CIDALISE.

L'étourdi ! Pourquoi venir ſi tard ? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un veverſis

Le MARQUIS.

Ma foi, Meſdames, on arrive quand on peut. Il eſt pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Auſſi, ſuis-je anéanti.— (*A Liſidor.*) Monſieur, je vous ſalue. Mais vous êtes bien ſeules, Meſdames. Oh ! voilà qui eſt décidé : je termine dès demain ma Satyre contre les Bals. En honneur, c'eſt un attentat contre la vie des Citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les ſuivre tous? Pourquoi déranger ſa ſanté ?

Le MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on faſſe ? Faut-il ſe réſoudre à paſſer pour un Anachorette, un ridicule, un ſage ? Vraiment, la ſanté ſe délabre ; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à ſe ſoumettre à mes fantaiſies. Mais, aprés tout, ſi on avoit une ſanté, pourroit-on ſoutenir une campagne, vivre à la Cour, s'amuſer à Paris ?

ISMENE.

Il a raiſon.—Allons, voyons pourtant : ce ſera en pique : le Roi de trefle.

Le MARQUIS.

A propos, dites-moi donc : je viens de rencontrer le bel-eſprit Damon ; il m'a paru d'une

humeur ſanglante. J'ai d'honneur cru que c'étoit à moi qu'il en vouloit.

CIDALISE.

Il venoit nous lire toute une Tragédie.—La préférence.

Le MARQUIS.

Ah! Ciel!

ARAMINTE.

Je te la cède. J'avois pourtant un aſſez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit ſûr.

ISMENE.

De grace, point de conſeils. (*Pendant ce tems le Marquis regarde le jeu d'Iſmene, & lui préſente du Tabac.*)

ARAMINTE.

Ne crains rien, je ſuis d'un guignon décidé.—Le Roi de carreau.—Pour revenir à ce petit Damon il s'eſt aviſé de prendre de l'humeur, je ne me ſouviens plus ſur quoi, & tout en grondant il nous a debarraſſées de ſa perſonne & de ſon ouvrage.

Le MARQUIS.

Ah! je reſpire. Le dénouement n'eſt pas malheureux. Eſt-ce qu'on fait de ces eſpèces-là ſa ſociéte? Il eſt des Gens-de-Lettres d'un vrai mérite avec qui l'on ſe fait honneur d'être lié; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une Chanſon, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou, le ſoir, oui le ſoir, on en raſſemble une couple; on les excite, on les irrite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'Epigrammes, s'inju-

rient, ſe déchirent ; cela eſt plaiſant, divin. Tenez, cela reſſemble aſſez aux combats de coqs que l'on donne à Londres. C'eſt un cadeau dont je veux vous régaler. Il eſt vrai qu'il en réſulte le petit déſagrément de les ſaluer le lendemain en public ; mais on a ri, & cela conſole.

ARAMINTE.

Il eſt affreux de ne pouvoir jouer une ſeule fois.

LISIDOR.

Madame, à la verité, n'eſt pas heureuſe.

Le MARQUIS.

Auſſi vous ne riſquez jamais rien. Il faut ſçavoir bruſquer la fortune. Mais vous me reſſemblez ; vous êtes trop prudente. Ce matin, ſçavés vous que j'ai penſé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et quelle eſt celle-ci ?— Je paſſe.

Le MARQIS.

Vous connoiſſez mon Cocher, ſa témérité, ſa fierté, ſon bouquet, ſes mouſtaches ; c'eſt un coquin.— je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une ſcène. Il s'eſt aviſé de couper un triſte berlingot, dans le fond duquel s'enterroit je ne ſçais quel perſonnage. Mon homme s'eſt fâché, a baiſſé ſa glace, a prétendu que je devois connoitre ſa livrée, ſes armes. Ma foi, moi, je ne connois guéres que celles du Roi & les miennes. Je deſcends de ma voiture ; il m'imite ; on s'echauffe, les Valets ſe battent, le Peuple accourt, & mon hibou tout

eſſoufflé, tout murmurant, eſt remonté dans ſa cage, en m'annonçant qu'il s'allait plaindre.—

LISIDOR.

Mais cette affaire, Monſieur, pourroit devenir ſérieuſe : il ſeroit de la prudence de prévenir.—

Le MARQUIS.

Oh ! parbleu ! qu'il ſe plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris ſans avoir le blaſon dans ſa poche.

LISIDOR, *à part.*

Je ſçais à préſent à quoi m'en tenir ſur le compte de mon Rival.

Le MARQUIS.

Que vois-je ? ce cher métier eſt encore monté ! ce fauteuil n'eſt point fini ! Mais à quoi tuez-vous donc le tems ? Oh ! cela prouve bien qu'il y a long tems que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMENE.

Oh ! oui ; il vous ſied bien de parler d'ouvrage ! vous êtes cauſe que ma petite robe n'eſt point montée. Vous vous donnez des airs de m'emporter un rang de falbala, ſous prétexte d'y travailler.

Le MARQUIS.

Auſſi fais-je ; mais peu vous importe, pourvu que vous grondiez, & que vous faſſiez aux gens une petite moue, que vous ſçavez bien qui vous rend plus charmante encore.—Tenez, vous ne ménagez point vos amis ; c'eſt votre défaut, Iſmene. Eh bien ! je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe ſérieuſement.

LISIDOR, *à part.*

La belle occupation.

Le MARQUIS.

Hercule filait pour Omphale. Vous ſurpaſſez la maitreſſe en beauté ; je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant ; mais au moins ſuis-je jaloux de l'égaler en complaiſance comme en courage. Si je vous prouvais que je n'ai ceſſé ce matin de travailler à votre ouvrage en raiſonnant avec mon Avocat ; que je le porte toujours ſur moi.—

ISMENE.

Bonne plaiſanterie !—Donnez-moi Spadille.

Le MARQIS.

Parbleu ! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez, (*Il tire différentes choſes de ſa poche, enfin un ſac-d-ouvrage.*) Non, ce n'eſt pas cela ; ce ſont les jarretières de liſe.—Ah, ! bon : voici votre affaire.

ISMENE.

Que vois-je ? avec le ſac ! il eſt charmant. (*Aux femmes.*) Vous permettez ? Comment ! un étui, des ciſeaux, des aiguilles !

Le MARQUIS.

Oh ! rien ne me manque.

CIDALISE, *jettant ſon jeu.*

En vérité, Monſieur le Marquis, vous êtes aimable ; mais vous pourriez attendre la fin de la partie ; on ne peut s'occuper de ſon jeu, & vous écouter.

Le MARQUIS.

Bon, de l'humeur. Allons, la paix, on ſe taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuſer à cette tapiſſerie. Mais, diable ! duſſiez-vous m'en

vouloir encore, j'oubliais préciſément ce que je ſuis venu tout exprès pour vous dire. *(Il enfile une aiguille.)* C'eſt une choſe aſſez particulière.

ARAMINTE.

Comment donc ?——C'eſt à vous à parler, Cidaliſe.

Le MARQUIS.

Vous connaiſſez bien le Comte d'Orvigni ?

CIDALISE.

Oui vraiment.—Nous en ſommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi ! cet ancien Militaire, cet homme reſpectable ?

Le MARQUIS.

Juſtement.—Eh bien ! il eſt mort.

ISMENE.

Cela eſt incroyable.—Je demande.—

Le MARQUIS.

Il s'eſt aviſé d'expirer ſubitement hier au ſoir.

ARAMINTE.

Vous me déſolez.—Voilà mon Roi, deux fiches.

Le MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le ſouper qu'il devait nous donner.

LISIDOR.

Il était votre intime ami, Madame.

ARAMINTE.

Vraiment oui: vous m'en voyez pénétrée.—C'eſt à vous à parler, Cidaliſe.

Le MARQUIS.

Il n'a pas eu le tems de mettre le moindre ordre dans ſes affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai ſans prendre.—Cela eſt cruel, Marquis.—Le coup eſt aſſez beau.—Sa pauvre —Veuve.—C'eſt en cœur, Meſdames.

ISMENE.

En favorite ! nous voilà ruinées.—Mais que ne fait-elle des démarches ?

ARAMINTE.

Sans doute.—Spadille.—Mon cher Comte.—Manille.—Il m'a rendu de très grands ſervices.—Valet, Dame. & Roi de cœur.

Le MARQUIS.

Nous lui avons conſeillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMENE.

C'eſt tout ſimple.—Doucement, j'ai baſte & encore une main

ARAMINTE.

Il laiſſe de petits enfans.—J'aurais gagé pour la volte.—Marquis, vous m'avez ſerré le cœur.—Il me revient encore deux fiches.

SCENE X

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, LISIDOR, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE, *accourant.*

AH ! Madame, votre Serin vient de s'échapper.

ARAMINTE.

Mon Serin privé ? Juſte Ciel ! Eh vîte, ſuivez-moi, Liſette. *(Elle ſort avec Liſette.)*

ISMENE.

Comment ! elle nous quitte !—Mais cela eſt unique ! En vérité, ma bonne, notre chère Araminte eſt d'un ridicule rare, avec ſa paſſion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet Oiſeau ne lui ſoit cher, puiſqu'elle lui ſacrifie les ſuites d'une partie dont la mort d'un de ſes amis n'a pu la diſtraire.

Le MARQUIS.

Oh ! vous ne la connaiſſez pas. Si vous l'aviez vue, comme moi, à table ; entourée de Chats, de Chiens, de Singes, de Catacouas, elle les baiſe, les fait impitoyablement baiſer à la ronde, partage avec eux ſon aſſiette.—C'eſt un charme. Mais auſſi eſt-ce un petit plaiſir dont elle ne régale que ſes plus intimes amis.

LISIDOR.

Il eſt heureux pour vous, Monſieur, d'être de ce nombre. *(A part.)* J'en ai bien aſſez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, & ne ſongeons qu'à ménager la bonne volonte du Baron, & le cœur de Lucile. *(Il fait une révérence qu'on lui rend, & ſort.)*

CIDALISE.

Ce petit Robin ne te ſemble-t-il pas un ennuyeux perſonnage ?

ISMENE.

Paſſablement.

Le MARQUIS *ſe lève, & va à la table.*

On m'a dit qu'il ſe donnait les airs d'être mon

Rival : par exemple, voilà de ces choſes auxquelles je ne ſaurais m'accoutumer.

ISMENE.

Prétends-tu t'enterrer ici juſqu'au ſouper ? Si nous faiſions un tour de Boulevards ?

CIDALISE.

Cela n'eſt guères décent que la nuit ; on court les Parades, les Spectacles.

Le MARQUIS, *ayant pris la place de Araminte.*

Oui, les Fantoccini.—Oh ! ils ſont divins, étonnans ; moi, en honneur, c'eſt le ſeul ſpectacle qui m'amuſe.

ISMENE.

Ah ! çà, nous voilà ſeuls. De bonne-foi, Marquis, comment conduiſez-vous la grande Comteſſe ?

Le MARQUIS.

Quoi ! vous n'êtes point au fait !—Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieuſement ?

Le MARQUIS.

Pouvais-je y tenir ? C'eſt la plus exigeante de toutes les prudes : il faudrait toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah ! parbleu, je me ſuis menagé avec elle la rupture la plus ſignalée. Vous n'imagineriez jamais quelle était ſa folie.—Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez.

Le MARQUIS.

Non, Madame a la manie d'être épouſée.

ISMENE.

Mais elle eſt femme de qualité, d'un âge très-convenable ; & il faut que vous aimiez bien éperduement votre petite Bourgeoiſe de Lucile pour la préférer.

Le MARQUIS.

Moi de l'amour, des paſſions ! Ah ! parbleu vous ne me connaiſſez guères. Prenez garde que Lucile eſt toute charmante, un vrai ; bijou oui, c'eſt préciſement ce qu'il me faut : point d'eſprit, peu de figure ; cela ne marquera point trop dans le monde, & ſes ſoixante mille livres de rente.— Ah ! ma chère Iſmene, quelle petite maiſon brillante ! que de chevaux, de chiens, de valets ! laiſſez, laiſſez faire. Oh ! je ſais bien ce qu'il me faut.

CIDALISE.

Vous n'y penſez pas vous-même, ſi c'eſt l'intérêt qui vous conduit.

Le MARQUIS.

Non pas abſolument : vous imaginez bien que je ne calcule guères, moi ; mais, en vérité, la vie que je mène m'accable ; la multiplicité des aventures m'excède. Savez-vous, Meſdames, qu'il faudrait être de fer pour réſiſter aux fatigues de vous faire ſa cour ? Toujours des aſſiduités, des ſoins, des rendez-vous ; c'eſt à ne pas finir. Du moins, quand on eſt marié, on ſe tranquilliſe, on demeure chez ſoi, on y reçoit ſes amis dans ſa robe-de-chambre, on s'y fait ſoigner par ſa femme.

CIDALISE.

C'eſt une raiſon de plus pour retourner à la Comteſſe ; elle eſt d'un âge convenable ; &, ſans

vous méſallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui ſurpaſſe de beaucoup celle de Lucile.

Le MARQUIS.

Vous plaiſantez! oh! je ne me ſuis brouillé qu'après avoir pris là-deſſus les informations les plus exactes.

ISMENE.

C'eſt vous-même, qui, je crois, êtes le ſeul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle eſt devenue l'unique héritière de ſon oncle le Commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à préſent à la réputation de jolie femme celle de femme très-opulente. Auſſi le petit Chevalier lui fait-il aſſiduement ſa cour.

Le MARQUIS.

Ecoutez donc. Meſdames, un moment: ceci mérite toute mon attention. Le petit Chevalier me voudrait ravir la Comteſſe! Oh! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues; & tout bonnement, je ſerais tenté de rendre Lucile à ſon Robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMENE.

Cela ſerait peut-être auſſi généreux que ſage.

Le MARQUIS.

La Comteſſe me ſacrifie à l'inſtant qu'elle hérite! Oh! parbleu, je lui apprendrai à mieux choiſir ſes momens. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, & vous prouver que je ſais ſoutenir mes droits. Comme vous dites, la Comteſſe eſt jolie femme; elle mérite toutes ſortes d'égards. Allons, il eſt de bonne heure, mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tâchez d'arranger

tout cela avec Araminte. Elle eſt minutieuſe, elle boudera. Ces Bourgeoiſes ſe formaliſent de la plus petite choſe : voyez, calmez-la. Liſidor eſt un galant homme ; je ne ſerai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, ſi je vous quitte. J'en ſuis honteux, déſeſpéré. Mais vous n'ignorez pas que je ſuis le premier à plaindre, puiſque je vous laiſſe en partant & tous mes regrets & mon cœur.

CIDALISE.

En effet, on appelle cela ſavoir prendre ſon parti.

SCENE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE, Le BARON, LISETTE & LISIDOR, *arrivent un inſtant après.*

ARAMINTE.

J'ai retrouvé mon Serin ; je vous ai quittées bien bruſquement, j'en conviens, mais vous connaiſſez ma ſenſibilité.

ISMENE.

Auſſi ne ſongeons-nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon ! les malheurs ſe ſuccèdent : Liſidor & le Baron me ſuivent. Je ſuis perſécutée de tous les côtés.—Mais où eſt donc le Marquis ?

ISMENE.

Tu ne le croirais pas ? Il eſt allé reprendre les fers de ſa belle Comteſſe, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment ?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail ; mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire eſt de pourvoir ta fille, & de ne plus penſer au plus étourdi & au plus inconſéquent de tous les hommes.

SCENE XV. ET DERNIERE.

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE

Le BARON.

OH ! çà, ma chère Araminte, voici le moment déciſif. Je viens vous demander Lucile pour Monſieur Liſidor. Elle l'aime, il le mérite ; & je vous déclare que je me brouille à jamais.—

ARAMINTE.

Vous arrivez très-à-propos, Monſieur ; j'avais à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mongendre.

LISIDOR.

Qu'entends-je? Quel bonheur?

Le BARON.

Et votre Marquis?——

ARAMINTE.

De grace, mon cher Baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule préférence en ſa faveur. Il m'a rendu ſervice en m'apprenant ce que je devois penſer de tous les gens de ſon eſpèce. Soyez heureux, Liſidor, Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne parler jamais de cette aventure. Vous, Baron, après le ſouper, je vous demande un moment de converſation.— Vous verrez que mes vues peuvent ſympathiſer avec les vôtres, & que, tout aveuglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conſeils d'un homme eſtimable.

Le BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chère Araminte, je crois vous deviner, & j'en ſuis enchanté! Oui, j'ai auſſi mes idées. Aſſurons le bonheur de votre fille. Songeons au nôtre, & terminons, par un arrangement ſolide & raiſonnable, tous ces petits événemens, qui ſont le vrai tableau d'une Soirée à la mode.

FIN.